Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid

John C. & J. Calhoun

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

PRESENTED BY
PROF. CHARLES A. KOFOID AND
MRS. PRUDENCE W. KOFOID

Digitized by Google

VOYAGE PITTORESQUE
AU
CAP NORD.

VOYAGE PITTORESQUE
AU
CAP NORD.

PAR

A. F. SKJÖLDEBRAND.

Compagnon de voyage de Acerbi

Nouvelle Édition sans gravures.

A STOCKHOLM,
Chez CHARLES DELÉN, 1805.

DL617
S58
1805

L'HOMME en général, et surtout l'homme civilisé désire très vivement de connaître les pays éloignés de sa demeure; mais le nombre des relations de voyages, qui de nos jours ont inondé l'Europe, semble devoir décourager tout voyageur de publier les siens.

Cependant plusieurs pays, d'ailleurs très connus, ne le sont pas, quant aux formes des paysages et aux caractères pittoresques, qui leur sont propres; et c'est sous ce point de vue, qu'il peut être intéressant de connaître une partie des régions voisines du pole, où les extrêmes vicissitudes du climat produisent un contraste sublime de beautés et d'horreurs, ainsi que des richesses et de la stérilité de la nature.

La curiosité de voir et de dessiner des objets, que le pinceau n'a jamais retracés, m'ayant fait parcourir les vastes déserts de la Laponie, et pousser jusqu'au Cap Nord, extrémité septentrionale du continent de l'Europe *), j'ai cru devoir communiquer aux amateurs des beaux arts le fruit de mes travaux. Ayant étudié l'art

*) Le Cap Nord fait partie d'une île, nommée *Magerö*; mais cette île est si près du continent, qu'on peut dire qu'elle en est l'extrémité.

M314210

du dessin sans autre maître que la nature, et sans autre but que le plaisir d'une contemplation suivie de ses masses imposantes et de ses détails ravissans, je dois m'attendre que les connaisseurs ne trouveront dans mes ouvrages ni cette main exercée, ou cette manière qui distingue les peintres, ni cet art magique, qui réduisant tous les objets à une beauté idéale, fait admirer l'artiste indépendamment de son sujet. En revanche j'ose me prévaloir du mérite de la vérité, à laquelle j'ai été fidèle jusqu'à rejeter tout ornement qui aurait pu embellir des dessins, tracés d'après nature; et desquels j'ai achevé une partie sur les lieux, pour être plus sûr de rendre l'effet tel qu'il a frappé mes yeux. Les gravures sont fidèlement calquées sur ces dessins.

Enfin, une description des pays étant nécessaire pour l'intelligence des estampes, j'ai été entrainé à publier une espèce de Journal, écrit chemin faisant, afin de me rappeler un jour au sein du repos, les plaisirs et les fatigues de ce voyage.

Il serait peut-être à propos de présenter ici une carte générale des pays que j'ai parcourus, mais les côtes du golfe Botnique, étant assez détaillées dans les cartes ordinaires de la Suède et de la Finlande *), je me suis borné à

*) Les meilleures Cartes que nous avons de la Suède en général, des différentes parties de la Finlande, de la Laponie etc. sont celles que vient de publier M:r le Baron de Hermelin, qui est encore occupé à faire dresser à ses propres frais des cartes particulières de toutes les

insérer dans cet ouvrage, une carte du cours des fleuves de Torneå et de Muonio, de celui d'Alten, qui se décharge dans la mer glaciale, et des côtes de cette mer; en un mot du pays entre Torneå et le Cap Nord.

De tems en tems je me permettrai de courtes digressions sur des objets de tout genre, à mésure que je les aurai observés: tels que productions, mœurs, climat, objets de commerce et d'histoire naturelle etc. En un mot, je tâcherai de procurer au lecteur le plaisir de faire ce voyage, sans sortir de son cabinet.

Le 18 Mars l'an 1799 je partis de Stockholm avec M:rs A** et B**, natifs d'un pays, dont le climat délicieux fait un contraste parfait avec celui que nous allions éprouver. Pour moi, j'ai cru y trouver des raisons de m'affermir dans l'idée, que dans tous les pays de la terre, les biens et les maux sont partagés également aux habitans que la nature y a placés.

En sortant de la ville par la porte du Nord *), on trouve d'abord un lac, dont les glaces étaient encore aussi épaisses qu'au fort

provinces de la Suède. Les sacrifices qu'a fait M:r de Hermelin pour cet objet, ne sont pas les seuls services qu'il a rendus à sa patrie. Des forges établies ou agrandies dans la Laponie de Luleå, des déserts défrichés, des fleuves rendus navigables et leurs bords peuplés, voilà les monumens de son patriotisme.

*) Pour aller à Grisselhamn on passe en été par la porte; appelée *Roslags-tullen*.

de l'hiver. Le premier objet qui y frappe la vue, est Haga, retraite champêtre du Roi, bâtie par Gustave III, au milieu d'un parc délicieux. Plus loin, le château d'Ulricsdal orne agréablement le paysage. Mais les édifices fastueux des mortels sont étrangers au sujet de cet ouvrage, consacré surtout à la nature intacte des pays les plus sauvages.

Après avoir couru toute la journée par un traînage *) excellent, nous arrivâmes à Grisselhamn au clair de la lune, qui perçait de tems en tems au travers des nuages. C'est là qu'on passe la mer appelée Ålandshaf, trajet qui se fait la plupart de l'année sur le postjakt, mais ordinairement aux mois de Fevrier et de Mars, en traîneau sur les glaces.

Grisselhamn est à onze milles et demi de Stockholm. (Il est nécessaire de prévenir le lecteur, que nous comptons toujours par milles de Suède **). On y voit un télégraphe, qui communique avec celui de la capitale par des points intermédiaires. Une suite

*) Mot usité dans le nord, pour exprimer chemin couvert de neige.

**) On compte ordinairement 10 $\frac{1}{2}$ milles de Suède au degré. Voici un calcul plus exact. La distance de l'équateur au pole est de 955 $\frac{59044}{100000}$ milles de Suède ou 5130740 toises de France; et comme il y a de la différence entre les degrés de latitude à l'équateur et aux poles, il faut prendre un milieu. Ainsi l'on trouve que 10,39544933 milles de Suède font un degré moyen. Le mille de Suède est de 6000 toises de Suède ou 5484 toises de France. En conséquence le mille de Suède

de ces télégraphes entretient la correspondance avec la Finlande, pendant que la faiblesse des glaces rend le passage de la mer tout-à-fait impracticable. Alors on n'y parvient, qu'en faisant le tour du golfe Botnique, dont l'extrémité est à plus de cent milles de Stockholm.

Après avoir passé la nuit à Grisselhamn, nous partîmes à sept heures du matin, avec le double des chevaux, que nous avions eu en arrivant, ce qui est prescrit par une ordonnance, à cause d'une traite de sept milles qu'il faut faire sans trouver de relais, pour arriver à l'île d'Åland.

1. *Départ de Grisselhamn; glaces de la mer. 19 Mars.*

L'aspect d'une mer glacée à perte de vue, est sans doute bien frappant; mais ce n'est rien en comparaison de ce qu'on voit en s'éloignant des côtes. Là les glaces formées pendant des tempêtes, conservent encore les formes des vagues agitées.

Plus loin les glaces ayant été brisées plusieurs fois par la tourmente, et enfin congelées par le froid, cette année de 30 à 40 degrés *)

est à la lieue commune de France comme 5484 à 2282: il est au mille d'Allemagne comme 6000 à 4176, et à celui d'Angleterre comme 6000 à $903\frac{56}{100}$.

*) Le froid avait été à Stockholm de 29 à 30 degrés et à Åbo jusqu'à 40. Je suppose un milieu sur les glaces entre ces deux points. 30 degrés de Celsius en font 24 de Réaumur.

(thermomètre de Celsius), elles ne forment plus que des masses d'énormes glaçons, entassés les uns sur les autres, dans un désordre qui inspire l'effroi. Une chaîne de montagnes écroulées, une ville immense tombée en ruines par un tremblement de terre, n'offriraient pas un spectacle plus effrayant.

Au milieu de ce cahos, on pratique avec beaucoup de peine une route inégale et tortueuse; et les chevaux qu'on trouve sur les côtes, étant très vifs et ombrageux, il faut toute l'adresse possible pour empêcher les traîneaux de culbuter, ce qui nous arriva très souvent. Un de nos chevaux, effrayé par une pelisse de peau de loup, s'écarta du chemin, renversa le traîneau, et prit le mord aux dents.

Nous vîmes avec étonnement cet animal furieux franchir tant d'obstacles, sans heurter ou s'arrêter nulle part. Pendant qu'un paysan s'efforcait de le suivre avec un des meilleurs chevaux de la troupe, nous rassemblâmes nos effets, après quoi nous dinâmes de nos provisions sur la glace, où l'on ne voyait la terre d'aucun côté.

Enfin, ayant vu de loin, que le paysan avait atteint le cheval égaré, nous continuâmes notre route, et à deux heures après midi, nous arrivâmes à Signilsskär, qui est à cinq milles de Grisselhamn. Cette île ne consiste qu'en quelques rochers et une prairie; on y trouve une auberge et un télégraphe qui répond à celui de Grisselhamn.

En voyant à l'auberge quantité de peaux de veaux marins (Phoca vitulina), nous questionnâmes les habitans sur la manière de les tuer. On nous assura, qu'au commencement du mois de Mars, ces amphibies, qui passent l'hiver sous les glaces, y pratiquent par le souffle brûlant de leur haleine, des ouvertures per lesquelles ils remontent au jour; et qu'alors les femelles vont mettre bas leurs petits à l'abri des glaçons. C'est dans ces occasions qu'on les atteint facilement sur les glaces, où ils ne marchent que très lentement, et qu'on les tue à coups de gros bâtons. Voilà le récit unanime des habitans. En considérant qu'il n'y a pas de rivières dans le voisinage, on est très embarrassé de trouver le moyen par lequel ces veaux marins le font un passage, et cependant il n'est guères vraisemblable, que leur souffle puisse percer une glace de plus de deux aunes d'épaisseur.

Après avoir donné un peu de repos à nos chevaux, nous poursuivîmes notre course, et arrivâmes à l'île d'Eckerö à quatre heures après midi. En conséquence, quoique nous allassions toujours au gré des paysans, nous avions fait sept milles en autant d'heures, si l'on décompte deux heures de retard, causé par l'accident du cheval. Comme il restait encore une partie du jour, nous allâmes jusqu'à Frebbenby s'ur l'île d'Åland, où nous passâmes la nuit. Le jour suivant, nous traversâmes cette île, qui a quatre milles de largeur. On y voit quantité de

petits villages, où chaque paysan a son moulin à vent, ce qui forme un coup d'œil assez bizarre. Les habitans paraissent très doux et très humains.

2. Ruines de Castelholm.

Vers la côte orientale de l'île d'Åland sont les ruines de Castelholm, château bâti par le fameux Birger Jarl, second du nom, mort l'an 1266. Le malheureux Eric XIV, fils de Gustave I, fut enfermé dans ce château, autrefois la résidence des gouverneurs de l'île d'Åland, aujourd'hui comprise sous le gouvernement d'Åbo.

Les monumens de l'antiquité ont aux yeux du peintre une beauté qui les rapproche des grandes masses, formées par la nature. C'est la main du tems, qui trace au gré du hazard, la forme des ruines.

Les côtes d'Åland étaient presqu'entièrement couvertes d'énormes monceaux de bois coupé, destiné pour Stockholm; ce bois est tiré en partie des forêts de l'île, et principalement de celles de la Finlande. On voit par là, comme les grandes villes dévastent les provinces; les côtes depuis Åbo jusqu'à Vasa, autrefois couvertes des plus belles forêts, n'offrent plus que l'image de la destruction.

Il reste encore plusieurs îles à passer avant d'atteindre le continent. Pendant cette course la nuit avançait, et la lune brillait de tout son

éclat. Qui n'a pas vu ces belles nuits d'hiver dans les climats septentrionaux, ne saurait en croire la description. C'est ici que l'art de la peinture est en défaut; et qui saurait représenter ce ciel pur et serein, qui semble avoir doublé le nombre de ses étoiles, cette voye lactée, qui semblable à une gaze d'argent, couvre une partie du firmament: enfin cette neige qui, aux rayons de la lune, paraît formée de pierreries, dont le feu est mille fois plus vif que celui de diamans.

Nous nous arrêtâmes deux jours à l'île de Varsala, mes compagnons pour écrire, et moi pour achever les dessins déjà esquissés. Comme nous y passions le vendredi saint, nous eûmes l'occasion de voir le costume des habitans pour les jours de fête. Celui des hommes n'a rien de remarquable; les femmes portent au sommet de la tête une espèce de bonnet rond, qui laisse à découvert une partie des cheveux, séparés aux deux côtés et couvrant une partie du front, auquel ils sont collés avec de la bierre forte, qui forme en séchant, une espèce de vernis.

Le 23 après avoir passé un bras de mer, nous nous trouvâmes sur le continent de la Finlande. Le pays y est extrêmement plat, et n'offre rien qui soit agréable à la vue. Le traînage était si mauvais, que nous fûmes obligés d'aller à pied jusqu'à Åbo, capitale de la province du même nom et de celle de Björneborg. Nous entrâmes dans la ville au milieu de la nuit, en

traversant un golfe de la mer, qui baigne le pied de château.

3. *Château d'Åbo.*

Ce château, mieux conservé que celui de Castelholm, quoique fondé par le même Birger Jarl, a aussi servi de prison à Eric XIV, qui rendit fameux tant de lieux, témoins de ses malheurs. Tout près du château est la résidence de l'Amiral, chef de l'escadre légère; une partie de cette escadre y est amarrée à couvert. On voit dans le lointain une partie de la ville et l'église, qui est d'une structure vraiment gothique.

Mr l'Amiral nous combla de bontés et nous montra les plus belles vues des environs; mais la saison ne leur était pas favorable: en été il y a sans doute de très beaux sujets de tableaux.

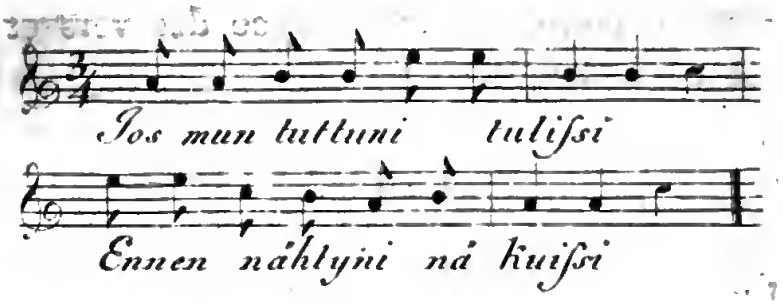
La ville d'Åbo est connue par son académie. Deux Professeurs, Mrs Porthan *) et Franzén, tous les deux Finois, et l'honneur de leur nation, eurent la complaisance de nous montrer la bibliothèque, et attirèrent toute notre attention par leur amabilité et leur érudition. Mr Franzén, un des poëtes les plus estimés de la Suède, nous communiqua une chanson, com-

*) Qu'on me permette de déplorer la perte que viennent de faire les sciences par la mort de ce savant estimable. Une lettre, peut-être la dernière qu'il écrivit de sa vie, est pour moi un monument précieux de son amitié.

posée par une simple paysanne finoise, et qui semble prouver que les germes d'un talent si rare sont cachés dans le sang de la nation. Nous en insérons la traduction verbale et le texte, pour faire connaître la cadence des vers et la beauté de la langue.

Jos mun tuttuni tulissi
Ah! s'il venait mon bien aimé!
Ennen näh tyni näkyissi.
S'il paraissait mon bien connu!
Sillen suuta suika jaissin
Comme mon baiser volerait à sa bouche;
Olis sun suden weressä.
Quand même elle serait teinte du sang d'un loup;
Sillen kättä käppä jaissin
Comme je serrerais sa main,
Jospa kärmä kämmen päässä!
Quand même un serpent s'y serait entrelacé.
Olisko tuuli mielelissä!
Le souffle du vent que n'a-t-il un esprit,
Aha wainen kielelissä.
Que n'a-t-il une langue
Sanan toisi, sanan weisi,
Pour porter ma pensée à mon amant;
Sanan luan lukuttäissi.
Et pour m'apporter la sienne,
Kahden rahkaan wälillä
Et pour échanger les paroles entre deux cœurs aimans.
Ennembä heitän herkurruat.
Je renoncerais à la table du Curé,
Paisit papillan unohdan
Je rejeterais la parure de sa fille,
Ennen kun heit än hertaiseni;
Plutôt que de quitter l'objet chéri,

Kesan kestytel dyāni
Lui que j'ai tâché d'enchaîner pendant l'été,
Talwen taiwulel duāni.
Et d'apprivoiser pendant l'hiver.



Cette mélodie s'applique à presque tous ces vers finois, qu'on appelle Runa, nom qui d'ailleurs signifie écriture dans l'ancienne langue scandinave.

Nous quittâmes Åbo le 26 après midi, et parcourumes un pays de plaines, très cultivées, couvertes de villages et arrosées par la rivière d'Aura, qui après avoir traversé la ville, se décharge dans la mer. L'aspect de ce pays est cependant bien triste, les arbres y sont rares, et les villages sont tout-à-fait noircis par la fumée, qui faute de cheminées, sort par des ouvertures, pratiquées dans la charpente.

Chemin faisant, nous tuâmes une espèce de moineau blanc, appelé en suedois *snösparf*, et par Linné Emberiza nivalis, oiseau qu'on voit quelquefois en Suède pendant l'hiver, et qui y annonce la neige; mais nous nous rejouîmes envain de ce présage. Vers le printems cet oiseau commence à changer de couleur et

devient enfin tout brun. Il est très beau quand il est entre deux.

Le traînage était toujours également mauvais, ce qui nous fit préférer le chemin le plus court, par la forêt de Kyro, à celui qui côtoye le golfe Botnique, et qui traverse une quantité de villes. Après avoir suivi longtems l'Aurajoki, nous trouvâmes le fleuve de Kumo, sur lequel est le pont de Vama, construit en ligne courbe ou segment de cercle rentrant avec le courant. On prétend, que par là il résiste mieux à l'effort des eaux, qui s'enflent considérablement par la fonte des neiges. On serait tenté de croire le contraire; mais l'expérience démontre le fait; ce pont subsiste, et les précédens ont été emportés par les torrens.

Le soir nous vîmes une aurore boréale, phénomène dont je parlerai bientôt, l'ayant vu avec des accidens d'un effet plus pittoresque. Le reste du voyage, jusqu'à Jervenkylä, à 17 milles d'Åbo, n'a rien d'intéressant. C'est là, que nous nous arrêtâmes pour voir la cataracte de Kyro, qu'on trouve à un quart de mille de distance, en s'écartant du grand chemin, par une route très étroite, du côté droit en venant d'Åbo, un peu avant d'arriver à Jervenkylä. Sans les renseignemens qu'avait bien voulu nous donner Mr Porthan à Åbo, nous aurions passé sans le savoir, un endroit si remarquable.

La soirée était belle: les nuages qui couvraient le ciel n'empêchaient pas de voir de tems en tems le soleil, qui vers son déclin ré-

pandait sur le paysage une chaleur apparente. Déjà nous entendions de loin un bruit sourd, semblable au mugissement d'une mer agitée. Le chemin est bordé de rochers couverts de sapins qui bornent la vue, mais bientôt l'augmentation du bruit nous fit juger que nous étions tout près de la cataracte, et nous l'étions en effet, car en tournant à gauche, nous apperçumes ce spectacle dans toute sa beauté.

4. 5. *Cataracte de Kyro. 28 Mars.*

Une rivière qui vient des montagnes et qui se décharge enfin dans le fleuve de Kumo, nous avait été cachée jusqu'ici par les bois; tout-à-coup elle se précipite d'une hauteur de 70 à 80 *) aunes entre des voutes de glaçons, qui en cachent les bords. L'avant-scène était couverte de neige, rembrunie par la poussière que les vents y avaient apportée, de quelques hauteurs sabloneuses et opposées au soleil du midi. Il y avait de chaque côté trois petits moulins, construits à peu de frais, parcequ'ils sont exposés à être emportés par les torrens.

Pour jouir de toute l'étendue du paysage, il faut se placer sur le sommet des montagnes du côté droit de la cataracte. C'est alors qu'on voit la rivière au dessus et au dessous de sa chûte, dans une vallée très profonde, où après

*) Je n'ose pas me rendre garant des hauteurs que j'indique. Eles ne sont déterminées que par le coup d'œil, qui peut souvent être trompeur.

avoir formé un bassin arrondi, elle semble vouloir retourner sur ses pas, et se perd par un long détour entre des forêts de pins et de sapins, qui s'élevant en forme d'amphithéatre sur des collines couvertes de neige, se confondent enfin dans un lointain montagneux. Il y avait encore d'un bord de la rivière à l'autre, deux ponts de glace, formés pendant le froid excessif de l'hiver. Ce qui nous fit frémir, ce fut de voir deux paysans passer ces ponts fragiles et glissans, tandis que l'eau se précipitait au dessous avec un bruit effroyable.

Nous eûmes ici l'occasion d'observer l'adresse étonnante des paysans finois à tirer avec des fusils à une seule balle. Un d'eux, voyant que Mr A** voulait tuer un oiseau, appelé en suédois *vatten-stare* (Sturnus Cinclus *), en tira un lui-même du premier coup, avec un fusil pareil de mauvaise apparence; mais ayant endommagé la tête et s'appercevant que nous en étions mécontens, il en tira bientôt un autre qu'il toucha au milieu de la poitrine, où cet oiseau a une tache blanche; d'ailleurs il est noir et un peu plus grand qu'une alouette; il habite ordinairement les bords des cataractes et n'est pas rare en Suède ni en Finlande.

Enfin à l'approche de la nuit, nous quittâmes à regret ces lieux romantiques, et fûmes nous reposer à Jervenkylä, où nous trouvâmes des commodités auxquelles nous ne nous étions

*) Les noms latins des objets d'histoire naturelle sont toujours de Linné.

pas attendus. Nous nous y arrêtâmes quelques jours pour revoir la cataracte que je dessinai de plusieurs points de vue, et après avoir conservé la mémoire de cet azile solitaire par un croquis, intéressant pour nous seuls, nous reprîmes notre chemin le 1 Avril de bon matin.

Jervenkylä est situé sur la lisière de la forêt de Kyro, qui a douze milles de traversée, et que nous espérions de passer; mais au lieu du traînage excellent que nous nous flattions d'y trouver, la route n'y était pas frayée, et par conséquent impraticable, à cause de la hauteur de la neige, qui se conserve longtems dans les grandes forêts; nous prîmes donc un autre chemin, et en récompense nous eûmes plusieurs lacs à passer, ce qui raccourcit considérablement le voyage.

Nous observâmes, chemin faisant, que les habitans de ces cantons, hommes et femmes, portent une chemise par dessus les habits, pour se garantir du froid en voyageant pendant l'hiver. Il nous parut d'abord très plaisant de voir ces gens en chemise, tandis que nous avions besoin de nos pelisses; mais nous sûmes ensuite qu'ils sont très bien habillés dessous.

Enfin nous traversâmes un coin de la forêt, dont l'horreur était redoublée par les restes d'un incendie, qui en avait ravagé une partie; et la nuit nous y surprit. Les chemins étant très glissans et quelquefois escarpés, il fallut

s'abandonner

s'abandonner à la conduite des paysans, qui nous menèrent sur une petite rivière, où les glaces nous avertissaient de leur faiblesse par un craquement, dont les chevaux même semblaient connaître l'importance.

6. Aurore boréale 1 Avril.

L'idée du danger céda bientôt au plaisir de voir une aurore boréale, que nous avions en face, allant toujours vers le nord. La rivière était presque couverte de vieux sapins, qui penchaient des deux côtés du rivage. L'horizon était éclairé par des masses mouvantes de lumière colorée, formant tantôt des cercles rayonnans, tantôt des figures irrégulières, tandis que vers le zénith les étoiles brillaient entre les cimes des arbres ondoyans au gré de vents.

Il y a des momens, où des spectacles de cette nature font une impression plus profonde qu'à l'ordinaire. Pour moi ce fut à regret que je me trouvai enfin à la poste, où l'on avait allumé un bon feu de bois pétillant de sapin. Nous eûmes pour souper du lait délicieux, et nous nous couchâmes sur de la paille très propre et préférable aux lits, qui ne l'étaient pas. Ce jour là nous avions fait près de douze milles, et en exceptant les lacs, la route avait été très difficile.

Le jour suivant, après avoir essuyé assez de fatigue sur des chemins sans neige, nous

trouvâmes avec plaisir la rivière de Kyro, dont les glaces offraient une course plus facile.

Les parties de ces glaces où la neige manquait, étaient tout-à-fait transparentes à cause de la pureté des eaux, mais la couleur en était d'un noir bleuâtre; on en voyait clairement l'épaisseur, et des fentes innombrables de couleur argentée leur donnaient une parfaite ressemblance avec le plus beau marbre noir à veines blancheâtres.

7. Passage de la rivière près de l'église de Storkyro, 2 Avril.

Vers le soir les passages furent très dangereux, à cause de la rapidité de la rivière et du dégel. Souvent nous fûmes obligés de passer des langues de glace très étroites, aux bords desquelles l'eau bouillonnante menaçait de nous entraîner dans son cours. Près d'un moulin, d'où l'on voyait l'église de Storkyro, il paraissait presqu'impossible de passer sans enfoncer. Cependant il ne nous arriva rien, et ce petit danger nous fit même quelque plaisir. Tel est l'homme; il s'ennuye quelquefois d'une sécurité continuelle. Les champs de Kyro que nous côtoyâmes, sont fameux par une bataille très meurtrière entre les Suédois et les Russes, l'an 1714 au mois de Janvier. Cette partie de la Finlande est peut-être la mieux cultivée; la popula-

tion y est parvenue à un degré surprénant; le pays est très plat et couvert de villages.

Pörte, habitation de Finois.

Les habitations de ces paysans n'annoncent pas leur aisance; au contraire on y trouve une extrême malpropreté et l'apparence de la misère, qui cependant en est bien éloignée. Une telle habitation s'appelle Pörte en langue du pays; on y voit un foyer ou espèce de four sans cheminée, et la fumée sort par une ouverture au toit. Au lieu de chandelles on y allume des longues pièces de bois sec qui augmentent la fumée. Près du toit on voit le pain suspendu pour sécher, et quelquefois ce pain est d'orge. Tout jusqu'au linge et aux habits y est noir et malpropre; ajoutez-y une chaleur étonffante, et vous aurez une idée des habitations d'un peuple, peut-être le plus robuste de la terre, et qui brave avec plaisir le froid extrême de ces climats. Au reste ces gens font bonne chère: ils ont en abondance du lait, du beurre, du fromage, de la viande, du poisson etc. Nous vîmes avec plaisir dans une de ces habitations deux paysans qui chantaient une *Runa*. En se tenant les deux mains selon l'usage, ils se courbaient et se redressaient tour à tour et chantaient les vers alternativement seuls et en duo; mais toujours à l'unisson.

Les bains des Finois sont encore plus remarquables. Figurez-vous une étuve avec un four chauffé autant qu'il est possible. Les hommes y entrent tout nuds, les femmes en chemise. Ceux-là vont se placer sur une espèce de galerie tout près du toit, tandis que les femmes versent de l'eau bouillante sur le fourneau, d'où il s'élève une vapeur qui remplit l'étuve et qui provoque une transpiration extrême en moins d'une minute. La chaleur ordinaire y est de 70 à 80 degrés du thermomètre de Celsius, de 56 à 64 de celui de Réaumur et de 158 à 176 de Farenheit; il est impossible à quiconque n'y est pas accoutumé, d'entrer sans reculer plusieurs fois pour reprendre haleine; mais aussitôt que la transpiration commence, la chaleur devient supportable. Enfin les hommes descendent de la galerie pour être lavés avec de l'eau tiède, et ce sont les femmes qui leur frottent tout le corps, après quoi elles les frappent légèrement avec des verges de bouleau, en été garnies de feuilles, ce qui est plus agréable. Les hommes avant de reprendre leurs habits, vont se rouler dans la neige en hiver, et sur l'herbe en été. Ensuite les femmes finissent leur bain de même, excepté cette dernière circonstance. Il faut observer, que malgré la nudité, il ne se passe rien qui blesse la pudeur la plus sévère. Telle femme, qui d'ailleurs ne serait pas avare de ses faveurs, n'accorderait pas la moindre liberté pendant le bain.

Un Finois qui dans son pays ne jouirait pas du bain, au moins chaque samedi au soir, se trouverait bien malheureux. Après des fatigues incroyables, que soutiennent ces gens, soit en voyageant, soit en transportant le bois des forêts éloignées pendant que la neige à une ou deux aunes de hauteur, un bain répare leurs forces épuisées, et les rend frais et dispos pour entreprendre de nouveaux travaux.

Pour donner quelque idée de la fierté et du désintéressement des Ostrobotniens, il faut que je raconte un trait caractéristique. J'avais donné à un paysan en payement des chevaux, un billet qui contenait quelques sous de trop, et je le voyais très mécontent, m'étourdissant de représentations que je n'entendais pas. Par l'entremise d'un soldat, qui savait le suédois, je lui fis comprendre que mon intention était qu'il gardât le tout; sur quoi, sans changer de ton, il me dit: je vous remercie, mais cela n'est pas juste, et je n'en ai pas besoin; après quoi il s'éloigna, en ricannant. Il est sans doute peu de pays, où il s'élève un pareil sujet de dispute avec un postillon; observons du reste, que dès qu'on entre sur le territoire de la Finlande, il n'est plus question d'argent pour boire, qu'on est obligé de donner presque dans tous les pays.

La facilité de voyager en Finlande sans savoir la langue, est très remarquable. La seule précaution qu'il faut prendre, c'est qu'en quittant une ville, on fasse dire au paysan qui con-

duit, le nom de celle où l'on veut aller. En arrivant aux postes, ils s'instruisent l'un l'autre de votre destination, et si vous avez mérité par votre conduite qu'ils disent *hywä herra*, (bons messieurs) vous êtes sûrs d'être servis avec toute la bienveillance possible; au contraire, on prétend qu'il est dangereux d'offenser les paysans Finois; je n'en fis pas l'expérience, plutôt par disposition pacifique, que par égard à l'esprit vindicatif qu'on leur reproche. En effet, quel plaisir y a-t-il de voyager en ennemi de gens, dont le secours vous est nécessaire? Je crois que c'est à la conduite des voyageurs, que doit s'attribuer la mauvaise humeur qu'on éprouve des paysans et des postillons dans les pays les plus fréquentés.

Nous arrivâmes à Vasa le 5 Avril, après avoir passé deux jours à Sillanpää, poste à deux milles de la ville, pour mettre nos journaux etc. au courant, précaution que je recommande aux voyageurs observateurs; car dans les villes on vous comble de politesses qui vous dérobent le tems et dissipent l'application. Il faut rendre cette justice à la Finlande, que c'est un des pays, où l'hospitalité s'exerce le plus généralement. Ordinairement les voyageurs connus ou non, s'arrêtent chez les prêtres, où ils sont toujours bien reçus et souvent magnifiquement traités.

La situation de Vasa n'a rien d'intéressant pour un voyage pittoresque. Au reste cette ville est remarquable par le parlement qui y

siége. Le seigle de Vasa, estimé excellent pour ensemencer les champs, y fait l'objet principal d'exportation, qui d'ailleurs consiste en goudron, en beurre, poisson, bois etc. Le port, autrefois excellent, est dans ce moment presqu'impraticable; et il est tout-à-fait avéré que l'eau diminue à vue d'œil de ce côté du golfe.

Les principales personnes de la ville nous firent un accueil qui nous fit regretter d'être obligés de les quitter sitôt; mais nous n'avions pas un jour à perdre, si nous voulions profiter du traînage en Laponie; ainsi nous partîmes de Vasa le 7 de bon matin.

En hiver les postes ne sont pas les mêmes qu'en été. Pour aller à Uleåborg, ce qui fait 37 milles, on est presque toujours sur les glaces du golfe Botnique, en suivant les côtes, où l'on trouve des relais à deux ou trois milles de distance. Du côté gauche, nous avions toujours la mer à perte de vue, et à droite un pays plat couvert de broussailles, et qui n'était rien moins que pittoresque. Souvent nous étions surpris de nous trouver entourés de vaisseaux à deux et même à trois mâts, arrêtés par les glaces. Des paysans, habitans de ces côtes, construisent eux-mêmes ces vaisseaux, et font un commerce considérable de bled, de goudron, de beurre etc. Le goudron est surtout l'objet favori de leur industrie.

La longueur des jours avait augmenté remarquablement. Le 9 Avril, en voyageant sur les glaces, je lisais sans difficulté jusqu'à huit heures du soir et au delà, quoique le ciel fut couvert de nuages.

Enfin, après avoir vu Gamla Carleby et Brahestad, petites villes assez jolies, nous arrivâmes le 11 à Uleåborg, capitale de l'Ostrobotnie et résidence du gouverneur de cette province.

C'est là que nous fûmes obligés de nous arrêter plus de deux mois, à cause du grand dégel qui rendit les chemins et les glaces presqu'impraticables. Le chemin d'Uleåborg à Torneå est coupé de neuf grandes rivières, et tous les ponts ayant été détruits par les torrens de l'année précédente, nous aurions trouvé de grandes difficultés. Les habitans d'Uleåborg dont plusieurs avaient fait des voyages en Laponie, nous assurérent que dans cette saison les vallées entre les grandes montagnes y sont remplies d'eau; enfin l'on s'efforça par les obstacles qu'on nous fit entrevoir et par les agrémens qu'on nous procura, de nous faire consentir avec plaisir à ce retard, et en effet nous y gagnâmes l'avantage de voir pendant la plus belle saison, un pays si peu connu.

Uleåborg est situé à 65 degrés 5 minutes de latitude et à 7 degrés 5 minutes de longitude

tude à l'orient du méridien de Stockholm, sur les bords du golfe Botnique et à l'embouchure du fleuve d'Uleå, qui forme près de la ville une cataracte assez considérable. Dans les saisons, où l'eau est haute, on voit quantité de bateaux chargés de goudron etc. descendre la cataracte, manœuvre dangereuse et dont nous parlerons dans la suite. Les ruines du château d'Uleåborg sont encore visibles sur une île formée par deux bras du fleuve, mais ces faibles restes ne sont plus un objet pittoresque, depuis qu'une quantité de poudre, allumée par le tonnerre, a fait sauter en l'air tout ce qui était encore saillant des voûtes et des murs. Le pays d'alentour est plat, sabloneux et couvert de petits bois ou plutôt de broussailles; cependant on voit par-ci, par-là, des champs cultivés, assez fertiles. Le port est dans le même état que celui de Vasa, et les vaisseaux mouillent à la rade, à une mille de distance. Le commerce est d'ailleurs très florissant, et après Åbo, Uleåborg est la ville la plus commerçante de toute la Finlande. L'exportation annuelle va jusqu'à 30,000 Lispund *) de beurre, 6 à 7000 Lisp. de suif, 4 à 5000 Lisp. de brochets séchés au soleil, de 600 jusqu'à 2000 tonneaux de saumon, 30,000 tonneaux de goudron, 3000 de poix, une quantité modique de planches et quelquefois du bled. Il y a quelques marchands assez riches et la population va jusqu'à 4000 ames à peu

*) Un Lispund fait 20 livres de Suède.

près. Pendant notre séjour à Uleåborg, nous vîmes sortir du chantier neuf vaisseaux, tous construits par des habitans du pays.

Pour faire connaître le climat d'Uleåborg, voici un extrait des observations que M:r Julin, apothicaire de cette ville, a communiquées à l'académie des sciences de Stockholm, dont il est membre. Ces observations, poursuivies avec toute l'exactitude possible, pendant l'espace de douze ans, sont d'après le thermomètre de Celsius, placé à l'ombre du côté septentrional d'une maison, et comme les savans de différentes nations ne sont pas encore convenus de se servir d'un seul thermomètre, j'ai cru devoir ajouter les degrés d'après Réaumur et Farenheit quant à la chaleur, et d'après Réaumur seul quant au froid, car celui dont il s'agit ici, est au delà des degrés marqués par Farenheit. Il faut observer que Celsius et Réaumur marquent le point de congélation par o et Farenheit par 32; Celsius désigne la chaleur qui fait bouillir l'eau par 100; Réaumur par 80; Farenheit par 112. L'échelle du thermometre de Celsius est la même qui vient d'être adoptée en France.

Quand on à éprouvé a Stockholm un froid de 29 a 30 degrés, ce qui est très rare, on est tenté de croire que celui de 40 degrés étoufferait tout être vivant. Cependant même des hommes élevés dans les parties meridionales de l'Europe, ont supporté sans peine en voyageant, un froid pareil. Il paraît que la pureté de l'air qu'on

respire dans ces climats y donne à l'homme la force de soutenir la rigueur des hivers et l'extrême différence des saisons.

Le plus grand froid.			La plus grande chaleur.		
An.	Degrés de Celsius.	de Réaumur.	de Celsius.	de Réaumur.	de Farenheit.
1776	29	23	21	17	70
1777	27		22	18	72
1778	28	22	22	18	72
1779	27		20	16	68
1780	29	23	20	16	68
1781	40	32	20	16	68
1782	34	27	23	18	73
1783	31	25	20	16	68
1784	30	24	17	14	63
1785	30	24	25	20	77
1786	32	26	27	22	81
1787	31	25	25	20	71

Le passage de l'hiver à l'été ne fut pas aussi rapide cette année qu'il l'est à l'ordinaire et comme les glaces se fondirent presque sans pluie, par la chaleur du soleil, la débâcle n'offrit pas un spectacle si frappant qu'on nous l'avait décrit.

En attendant la belle saison, nous partageâmes notre loisir entre la chasse et la musique. On sera peut-être étonné d'apprendre, que dans une ville, située au 65 degrés de latitude, nous trouvâmes sans difficulté l'accompagnement d'un quatuor, un compositeur de

mérite et une voix qu'on écouterait partout avec plaisir.

Quant à la chasse, pour peu qu'on y ait de la disposition, elle devient passion, au moment que les oiseaux aquatiques, venant des pays méridionaux, se rassemblent sur ces rivages, pour y célébrer leurs amours. C'est alors qu'on voit des cygnes, des oyes sauvages, toutes sortes de bécassines, des longuebecs, Scolopax arcuata, fusca, phæopus, des Hæmatopus ostralegus, des files de canards sauvages de plusieurs espèces, tantôt rasant la surface des eaux, tantôt nageant fièrement près des glaces demi-fondues qui promettent de leur céder bientôt un plus large espace: entre les canards se distingue l'Anas acuta, le plus beau de son espèce, et qui s'élevant plus haut que les autres, décrit de vastes cercles dans l'air et semble défier l'adresse du chasseur par la rapidité de son vol. Des nuées de combattans (Stringa pugnax) obscurcissent les cieux, et s'arrêtant sur des glaçons flottans ou sur le sable du rivage, font retentir les airs de leurs cris, et font l'amour en se battant comme firent nos ancêtres; entre des centaines, il n'y en a pas deux de la même couleur. En quittant la mer, on trouve sur les plaines des grues et une quantité de pluviers, en suédois *Åkerhöns* (Charadrius apricarius). Dans les forêts, au milieu de la nuit, vous entendez partout les cris aigus des Scolopax gallinago (en suédois *Horsgök*), espèce de bécassine qui se perche sur les arbres, et des Tetrao

lagopus *(Snöripa)*, qui vous effrayent quelquefois par la ressemblance de leur voix rauque à celle d'une vieille femme, où celle d'une chèvre. Ces oiseaux sont blancs en hiver, tachetés de brun au printems, et tout bruns en été. Ils sont un peu plus grands que les gélinottes. Vers la pointe du jour vous entendez le faible bruit que fait le coq de bruyère, roi des oiseaux de ces forêts. Les lièvres son fort communs dans ce pays, mais les chiens de chasse sont rares et deviennent ordinairement la proie des loups.

Je ne finirais jamais si j'essayais de nommer tout le gibier qui dans cette saison provoque l'ardeur des chasseurs. Mais tout-à-coup les oiseaux aquatiques vont se cacher dans les déserts marécageux de la Laponie, et un morne silence succède ici au bruit continuel dont retentissaient les rivages.

8. Fleuve d'Uleå 2 Juin.

Pendant mon séjour à Uleåborg je fis une course pour voir les environs et surtout les bords du fleuve d'Uleå. Près de l'église de Muhos, le paysage est très pittoresque. Le fleuve est bordé d'une quantité d'habitations, mais en quittant ses rivages, on ne trouve que des déserts.

Enfin, le passage des rivières étant libre, nous quittâmes Uleåborg le 11 Juin. Puisque il est incertain si le sort me réserve le plaisir de revoir jamais les habitans de cette ville, je

saisis cette occasion pour leur témoigner les regrets avec lesquels je les ai quittés, et le doux souvenir que je conserverai toujours de leur bienveillance et de leur amitié; en m'éloignant de la ville je me rappelais vivement ces beaux vers de Virgile:

> Vivite felices quibus est fortuna peracta
> Jam sua: nos alia ex aliis in fata vocamur.

Il était minuit: l'absence du soleil fut très courte; des nuages, qui nous avaient empêchés de voir son coucher, nous cachèrent aussi son lever; mais le chant renouvelé des oiseaux nous l'annonça. Près de la ville les chemins sont très sabloneux; plus loin on les trouve couverts de verdure, preuve qu'ils sont peu fréquentés. Les bords du chemin étaient émaillés de fleurs de Rubus arcticus, plante dont les fruits, appelés en suédois *åkerbär*, surpassent en saveur les fraises et les framboises, surtout en confitures. On ne trouve guère cette plante qu'aux environs du cercle polaire; à 20 ou 30 lieues plus haut en Laponie, nous l'avons cherchée envain.

En voyageant toute la nuit et le jour suivant, nous côtoyâmes presque toujours le golfe Botnique, que nous avions à gauche. Le pays est très plat, souvent marécageux et en grande partie couvert de pins, de sapins ou de bouleaux, d'une taille un peu plus haute qu'aux environs d'Uleåborg. Les habitations sont rares;

mais on en trouve d'assez jolies et des champs cultivés.

Pendant ce voyage nous passâmes en bac le fleuve d'Uleå, les rivières de Haukipudas, d'Io, de Kuivaniemi et de Simo.

9. Fleuve de Kemi 12 Juin.

Ce fleuve était enflé par la fonte de neiges sur les montagnes de la Laponie, d'où il tire sa source au 68:me degré 45 minutes de latitude à peu près. Il commençait à pleuvoir, un brouillard épais couvrait le paysage, et un vent contraire au cours du fleuve contribuait à rendre ce trajet très difficile. Il fallut d'abord pousser contre le courant, ensuite traverser le fleuve à force de rames; et comme nous fûmes entraînés bien loin pendant ce passage, il fallut encore remonter longtems avant d'atteindre le point marqué de l'autre côté. Toutes ces difficultés vaincues nous firent admirer la force et l'adresse des bateliers. Plus haut nous vîmes un vaisseau échoué, qui avait été construit au dessus des grandes cataractes de ce fleuve par deux pauvres officiers retirés du service, dans l'espoir de gagner par-là une petite fortune, qui les mettrait à l'abri du besoin. Le vaisseau monté par vingt hommes et l'un des officiers, descendit heureusement les cataractes, dont l'une a un mille et demi de longueur. Souvent les vagues et l'écume cachaient tout le vaisseau

aux yeux des spectateurs; mais les eaux ayant baissé tout-à-coup, il prit fond sur un banc de sable, où il est resté, malgré les efforts que firent les habitans de la paroisse pour l'en retirer *). Ainsi s'évanouirent les espérances de ces hommes, qui avaient mérité un meilleur sort par leur activité et par leur courage.

En considérant le cours des choses humaines on ne trouve que trop d'exemples d'une espèce de fatalité, qui poursuit les individus condamnés au malheur. Après cette triste réflexion il est consolant de se rappeler la générosité des paysans de Kemi, qui refusèrent toute récompense des travaux qu'ils avaient employés envain pour sauver le vaisseau.

L'église de Kemi est bâtie d'après un dessin très élégant, et l'on est surpris de voir un frontispice avec des colonnes, au milieu d'un pays si sauvage; malheureusement l'exécution est manquée, et il faudra de grandes dépenses pour en réparer les défauts. Les habitans de cette paroisse sont distingués par la hauteur de leur taille et leur bonne mine. Quand on les traite bien, ils sont très doux; mais ils ne pardonnent jamais les offenses et souvent leur vengeance est sanglante.

Le

*) Nous avons appris avec plaisir que l'année suivante ce vaisseau fut mis à flot par une crue plus considérable des eaux du fleuve, sans avoir été endommagé d'aucune manière.

Le Doyen *) Castrén, Curé de cette église, avait suivi M:r A**, qui avait pris les devans jusqu'à Torneå. Malgré son absence, nous fûmes reçus dans sa maison avec cette hospitalité qui distingue les prêtres du pays. Le lendemain, 13 Juin, nous partîmes pour Torneå, qui est à deux milles et demi de Kemi.

Pendant ce trajet nous entrâmes en Vestrobotnie; province plus étendue que peuplée, mais très intéressante pour un peintre.

10. Fleuve de Kakama 13 Juin.

Il y a peu d'endroits sur la terre, où un si court espace vous offre tant de vues délicieuses, que le voisinage de Torneå du côté méridional. On y trouve partout des collines riantes et des prairies coupées par plusieurs bras du fleuve de Torneå, dont les bords sont ornés de villages **) et de bosquets de trembles, d'aunes et de bouleaux. La pluie de la nuit précédente avait rafraîchi la verdure, qui au printems de ces climats surpasse en beauté tout ce qu'on peut s'imaginer. Le calme était profond, et on voyait tantôt le fleuve tranquile comme un lac,

*) *Probst*, titre auquel est attachée la surintendence de quelques paroisses adjacentes.

**) La forme des maisons y est la même qu'on trouvera partout dans la suite; elles sont très étroites à la base et s'élargissent vers le toit.

tantôt ses ondes en courroux se précipiter entre des ponts ruinés, en paraissant s'applaudir d'avoir vaincu les obstacles, que de faibles humains avaient voulu opposer à leur impétuosité.

Après avoir traversé un pays toujours également beau et passé encore quatre rivières en bac, nous arrivâmes le 15 vers le soir à Torneâ, ville fameuse par sa situation, étant la dernière que trouvent les voyageurs allant en Laponie. Cette ville est moins considérable qu'on ne se l'imagine; cependant il y a quelque commerce, dont les objets sont les mêmes qu'à Uleåborg.

11. Ville de Torneâ 15 Juin.

La ville de Torneâ est située au 65:me degré 51 minute de latitude sur une presqu'île du fleuve du même nom, près de son embouchure et à l'extrémité septentrionale du golfe Botnique. Elle tient au continent vers le nord par une langue de terre très basse et qui disparaît, pour peu que les eaux de fleuve s'enflent. On y voit une ancienne église, premier point des observations de Maupertuis. En deça du fleuve est l'église de la paroisse de Neder-Torneâ; c'est du haut de la tour de cette église, qu'on voit la ville au milieu du fleuve et un paysage charmant. Pendant le solstice on découvre encore à minuit la partie supérieure du disque du soleil.

12. Embouchure du Fleuve de Torneå 15 Juin.

Du haut de la même tour nous vîmes au sud l'embouchure du fleuve de Torneå et le golfe Bothnique; le fleuve était couvert de bateaux chargés de goudron et de saumon salé qu'ils conduisaient à un vaisseau mouillant à la rade, prêt à faire voile pour la méditerranée. La diminution des eaux empêche ici, comme à Uleåborg, les vaisseaux d'une certaine grandeur, d'approcher de la ville. Ce port était autrefois excellent.

Nous trouvâmes à Torneå M:r Svanberg, Secrétaire de l'Académie des Sciences de Stockholm. Il voyageait aux fraix de l'Académie pour examiner s'il valait la peine de rectifier par de nouvelles observations, la mesure du degré du méridien qui traverse le cercle polaire, prise par M:r de Maupertuis et ses compagnons l'an 1736. Les savans ayant dès longtems soupçonné l'exactitude de l'opération des Académiciens français, et M:r Svanberg venant de confirmer ces soupçons par de nouvelles raisons, l'Académie de Stockholm a cru, qu'en suivant des méthodes d'observations très supérieures à celles qu'on connaissait au commencement du dernier siècle, et en employant des instrumens beaucoup plus parfaits que ceux, dont on se servait alors, on pourrait se flatter de parvenir enfin à résoudre l'importante question sur la figure de

la terre, qui donna lieu à l'expédition de M:r de Maupertuis *).

Nous nous serions trouvés heureux d'être en cas de profiter de la société de M:r Svanberg, du moins si loin que devaient s'étendre ses courses; mais le grand but de notre voyage étant de parvenir jusqu'au Cap Nord, entreprise peut-être impossible dans une saison plus avancée, et M:r Svanberg étant obligé de s'arrêter souvent pour faire des observations, nous nous vîmes forcés à notre grand regret de partir sans lui.

Les observations météorologiques, que nous étions en cas de faire pendant notre séjour à

*) Cette nouvelle mesure d'un arc du méridien à été exécutée depuis aux fraix du Roi, par M:r Svanberg Astronome déjà connu et M:r Öfverbom Prem. Ingénieur, entreprise qui a couté trois ans de travaux pénibles et qui répand une nouvelle lumière sur cet objet important. Le résultat des observations de ces Mrs a été: qu'à 66° 20′ 12″ de latitude le degré du méridien est = 57198,83 toises; et qu'ainsi il faut diminuer de beaucoup l'applatissement de la terre déduit des observations de 1736. En comparant la nouvelle détermination avec celle de Bouguer et de Condamine, faite à l'équateur, on trouve que l'axe de la terre traversant les poles, est égal à celui qui traverse l'équateur moins $\frac{1}{320}$. Ce rapport qui s'accorde d'une manière très satisfaisante avec les résultats de la théorie, a été reçu avec beaucoup d'empressement par les savans; et les astronomes s'attendent à voir tous les détails des observations et des calculs, qui seront bientôt publiés en français.

Torneå, ne serviraient pas à faire connaître le climat puisque c'était dans une saison tempérée et douce. J'ai fait dans la suite des recherches sur ce sujet, et j'ai trouvé dans les mémoires de l'Académie des Sciences à Stockholm quelques observations d'un M:r Hellant, et qui donnent une idée de la rigueur des hivers.

A Torneå l'an 1760 le 23 Janvier à sept heures du matin, le froid était de $42\frac{1}{2}$ degrés de Celsius, 34 de Réaumur. A neuf heures du soir il était de $50\frac{1}{2}$ de Celsius, $40\frac{1}{2}$ de Réaumur, et à minuit de 69 de Celsius, $55\frac{1}{4}$ de Réaumur. Vent du nord, presque calme, aurore boréale. Le même jour, à Jukasjervi, situé environ à deux degrés de latitude plus au nord et à un demi degré de longitude à l'occident, le froid était de $51\frac{1}{2}$ degrés de Celsius, $41\frac{1}{4}$ de Réaumur; tandis qu'à Utsjoki encore à deux degrés de latitude plus haut et presqu'à 3. degrés de longitude à l'orient de Torneå, le mercure était tout-à-fait descendu dans la boule. Ce thermomètre était gradué à 89 degrés au dessous du point de congélation.

M:r de Maupertuis avait observé à Torneå un froid de 37 degrés de Réaumur, 46 de Celsius, et selon M:r de l'Isle (Mémoires de l'Acad. des Sciences à Paris) l'an 1749 le 14 Nov. à Jeniseisk en Sibérie le froid avait été de 70 degrés de Réaumur, $87\frac{1}{2}$ de Celsius.

Après avoir trouvé un interprète et avoir fait des provisions, surtout de pain, qu'on ne

trouve pas en Laponie, et d'eau de vie, liqueur nécessaire pour gagner la bienveillance des Lapons, nous quittâmes Torneå le 16 à une heure après midi. Notre troupe consistait en onze personnes, savoir M:r Julin d'Uleåborg, le même dont j'ai inséré les observations météorologiques, et son fils: M:r Deutch, médecin de la province de Vestrobotnie: le doyen de Kemi, tous savans naturalistes: M:rs A** et B**: l'interprète et moi, avec trois domestiques qui nous devancèrent pour ordonner les chevaux jusqu'à Öfver-Torneå, où les chemins finissent. Ce trajet, qui n'est que de six milles, se fit en charettes de paysans et en chaises à un seul cheval.

13. Eglise de Karungi 16 Juin.

Le pays au nord de la ville n'est pas aussi beau que du côté méridional; cependant près de l'église de Charles Gustave, que les habitans appellent Karungi, le fleuve de Torneå et le mont Nivavara, une des stations de Maupertuis, forment un paysage assez pittoresque. C'était la première montagne un peu considérable que nous vissions depuis notre départ de Stockholm.

A quelque distance delà nous fûmes frappés du bruit d'une cataracte, et quoiqu'il commençât à pleuvoir, M:r A** et moi nous ne pûmes surmonter la curiosité de voir ce que c'était. Le reste da la société continua sa course; pour nous, ayant trouvé un vieux soldat, qui s'offrit

de nous guider, nous suivîmes un petit sentier à droite du chemin et fûmes récompensés de nos peines par la vue que je vais décrire.

14. Cataracte de Voyena. Péche du Saumon 16 Juin.

Cette cataracte du fleuve de Torneâ s'appele Voyenakoski. Le cours des eaux est extrêmement rapide, mais uniforme. La largeur du fleuve et la hauteur des bords ont quelque chose d'imposant. Nous trouvâmes des gens occupés à la pêche du saumon, dont voici quelques détails.

La débâcle des glaces étant passée, on plante dans le fonds deux rangs de pieux paralèles, à trois ou quatre aunes de distance. Les pieux étant bien fixés, manœuvre très dangereuse, et dont la seule idée fait frémir, on les couvre d'une espèce de toit de branches d'arbres ou de bois fendu; et ainsi l'on s'avance dans la cataracte jusqu'à quinze ou vingt toises du rivage. C'est entre ces pieux qu'on place des nattes d'osier avec des filets pour attraper le saumon, qui remonte les cataractes avec une force étonnante, et en trouvant des chûtes perpendiculaires, fait des sauts énormes pour les surmonter. Ensuite il se laisse aller doucement avec le courant et tombe ordinairement dans le piége. On était occupé à tirer de l'eau une de ces nattes, placée à l'extrémité de l'ouvrage. Nous

y allâmes pour voir de près cette manœuvre. Tout tremblait sous nos pieds, et il était impossible de porter la vue sur le courant sans sentir une espèce de vertige, ce qui est très dangereux en de pareilles occasions. Pendant que nous y étions on prit plusieurs saumons pesant jusqu'à 40 livres.

La pluie augmentait et un grand nuage tout noir répandait sur cette scène une espèce d'horreur qui ne fait plaisir qu'aux peintres et aux poëtes, ou à ceux qui devraient l'être.

En retournant sur nos pas, nous entrâmes dans une étable où était une douzaine de vaches toutes blanches avec quelques taches brunes ou cendrées. C'est la couleur des bestiaux dans ces climats, et pendant le reste du voyage nous n'en avons pas vu d'autres.

Ayant trouvé notre chaise nous reprîmes le chemin pour rejoindre nos compagnons, qui nous avaient dévancés de loin. Le mauvais tems s'augmenta considérablement, et il s'éleva de tems en tems des tourbillons avec des ondées mêlées de grêle, qui nous frappaient droit au visage et qui nous mouillaient jusqu'aux os. Celà nous empêcha de voir distinctement le fleuve de Torneâ que nous côtoyâmes et le pays montueux qui le borde.

Enfin nous arrivâmes au village de Virtzaniemi, où après avoir mis le cheval et la chaise à l'abri,

à l'abri, nous entrâmes dans plusieurs cabanes sans voir d'habitans; enfin nous trouvâmes celle, où ils s'étaient tous rassemblés. Il y avait douze ou quinze hommes tapis dans un coin et quelques femmes dans un autre, en attendant la fin de la bourasque dans une inaction parfaite. Ayant découvert un soldat qui savait le suédois, et ayant gagné la bienveillance de ces gens en leur offrant du tabac, nous entrâmes en conversation. Ils nous accablèrent de questions, et quand ils apprirent que M:r A** venait d'un pays éloigné de plusieurs centaines de milles, rien n'égala leur surprise; ils exprimèrent cependant quelque dédain pour des hommes qui se donnaient tant de peines pour voir un pays dans lequel ils ne trouvaient pas eux-mêmes rien d'extraordinaire.

La pluie ayant cessé, j'allais dessiner les environs; mais la beauté même de la scène m'en ôta la faculté. Le soleil vers son déclin perçait au travers d'un brouillard épais, qui s'élevant des plaines inondées par le fleuve, restait suspendu autour des sommets des montagnes. Tout le tableau avait une teinte de feu, lancé au hazard par les rayons défaillans du soleil — Ah Claude Lorrain! soupirai-je en refermant mon portefeuille.

Il était minuit. Nous vîmes les habitans prendre un bain de 60 degrés de chaleur, après quoi nous partîmes pour aller au gîte de Hietaniemi qui n'était éloigné que de trois quarts de mille.

Mes compagnons se livraient déjà au sommeil. Pour moi, l'imagination remplie de la scène que je viens de décrire, je pris un fusil et mon portefeuille, et je ressortis pour franchir les plus hautes montagnes, dans l'espoir de revoir encore une fois ces paysages enchanteurs.

15. Fleuve de Torneå, plaine inondée.
17 Juin.

Parvenu avec beaucoup de peine au sommet dominant, je découvris cette plaine inondée par le fleuve de Torneå, et la même chaine de montagnes, entre autres celle de Huitaperi *) formant un paysage peut-être plus beau que celui qui m'avait tant frappé par les effets de l'air et les reflets du soleil. Je voyais sur l'avant-scène l'église de Hietaniemi et plusieurs petites îles formées par le débordement du fleuve. Les vapeurs de la nuit précédente s'étaient rassemblées en de grands nuages, qui d'un côté jetaient une ombre épaisse sur le fleuve et sur les montagnes qni le bordent. L'air était calme et une douce clarté près de l'horizon annonçait déjà le beau tems dont nous allions jouir pendant le reste du voyage. Le pays montueux qui environne l'église d'Öfver-Torneå, formait le lointain du tableau.

*) Ce nom vient du suédois *hvita berget*, mont blanc.

Avant d'avancer plus loin, nous jeterons un léger coup d'œil sur les habitans et sur les productions du pays; dans la suite nous ferons remarquer quelques nuances, à mesure qu'on s'approche des déserts de la Laponie.

Les Vestrobotniens sont ordinairement grands et bien faits. Leur figure est noble, leur regard est fier et assuré, mais cette fierté est tempérée par une expression de bienveillance très marquée; et leurs mœurs répondent parfaitement à cet extérieur. Les hommes ont plus de douceur dans le caractère que leurs voisins les Ostrobotniens, et les femmes surpassent de beaucoup les leurs en beauté. Ce peuple honnête, sobre et frugal, est distingué par le courage qu'il déploye, soit à la guerre, soit à la chasse des ours, en remontant ou en descendant les cataractes etc. Tandis que des peuples plus policés se contentent d'appliquer des noms à toutes les différentes nuances des vertus, les Vestrobotniens les exercent dans une heureuse ignorance des vices qui leur sont opposés.

La langue Finoise est dominante depuis les frontières de l'Ostrobotnie, qui séparent la Finlande de la Suède proprement dite, jusqu'à deux ou trois milles à l'occident de Torneâ, où l'on commence à parler Suédois; et delà au nord environ 20 milles, après quoi les seuls colons parlent le finois, et les aborigenes le la-

pon; c'est le pays que nous avons traversé, et dont il s'agit ici.

Voici le costume des hommes: un bonnet de drap bleu foncé, en forme de calotte avec les coutures d'une autre couleur, une espèce de tunique ou chemise de grosse serge blanche, et qui descend jusqu'au gras de jambe, une ceinture de cuir, de longues culottes, des bottes ou des bottines sans talons, ayant les semelles du même cuir que le reste, et les coutures au dessus du pied, se réunissent vers la pointe, qui finit en forme de bec recourbé. Ces bottes bien préparées résistent longtems à l'humidité; et rien n'est plus commode pour marcher dans les déserts marécageux, qu'il faut souvent traverser en voyageant dans ces contrées.

Les objets principaux de l'industrie sont l'agriculture, la préparation du goudron, l'éducation du bétail, la chasse et la pêche. Le sol est fertile, et on seme les mêmes champs tous les ans; le bled mûrit en sept ou huit semaines; mais telle est la rigueur du climat, que pendant un si court espace, les frimats détruisent souvent l'espoir du laboureur. Pour son bonheur ce peuple est habitué, même après les récoltes les plus abondantes, à mêler dans son pain de menues pailles, des racines de quelques plantes, ou de l'écorce des pins; et cette habitude le rend plus capable de supporter les disettes, qui ne sont que trop fréquentes.

La pêche du saumon est la plus considérable: nous en avons parlé dans le cahier précédent. Il y a une autre espèce de saumon, appelée *Taimen*, et dont le goût est délicieux; mais on n'en trouve pas assez pour en faire un objet de commerce. Ce poisson qu'on voit aussi en Ostrobotnie, est un peu plus petit et plus tacheté que le saumon ordinaire. Les brochets et les lavarets, séchés au soleil, contribuent beaucoup à la nourriture des habitans.

Les oiseaux qu'on trouve dans ce pays, sont les mêmes que nous avons nommés au sujet de la chasse aux environs d'Uleåborg, outre quelques espèces dont nous parlerons plus avant. Les animaux sauvages les plus remarquables sont des ours *) des loups, des renards ordinaires, noirs, blancs ou bleuâtres (ceux-ci sont très rares), des gloutons, des castors, des veaux marins, des loutres, des lièvres, des écureuils, des martres, des hermines, des rennes sauvages, qui ressemblent parfaitement aux rennes domestiques, excepté qu'ils sont d'une couleur plus foncée.

*) Les ours abondent aussi dans la plus grande partie de la Finlande. Un de ces animaux, voulant passer à la nage la rivière au dessus de la grande cataracte (de Kyro Pl. IV et V) fut entraîné par le courant; quelques paysans l'entendirent pousser des hurlemens affreux, et le virent un moment rouler entre les vagues: ensuite on le trouva mort sur les bords du bassin, que forme la rivière au dessous de sa chûte. Ce fait m'a été communiqué par des personnes très dignes de foi.

Quant aux oiseaux et règne végétal, je me réserve d'en parler à mesure que les objets se présenteront; c'est surtout en Laponie et sur les hautes montagnes qu'on trouve des plantes inconnues en d'autres climats.

16. Carte du cours des fleuves de Torneå &c.

Cette carte, qui représente le cours des fleuves de Torneå, de Muonio et d'Alten, ainsi que les côtes de la mer glaciale, jusqu'au Cap Nord, est tirée des cartes de M:r le Baron de Hermelin et de M:r Pontopidan, réduites à la même échelle et corrigées d'après des observations ultérieures. Ce que j'ai eu l'occasion d'y ajouter sur les lieux, ne consiste pour la plupart qu'en des objets qui tiennent particulièrement au sujet de cet ouvrage, comme des montagnes, des cascades etc. J'ai tâché autant qu'il m'a été possible, de marquer les endroits, où sont pris les desseins des planches; et quand il leur manque un nom, on les trouvera par leur distance de quelque lieu connu et qui sera indiqué. Notre route d'Öfver-Torneå au Cap est désignée par des points, à la droite des fleuves par lesquels nous avons voyagé; et notre retour l'est de même à gauche.

En quittant le gîte de Kirkomäki, près de l'église de Hietaniemi et de la plaine inondée dout nous avons parlé, on continue de côtoyer le fleuve de Torneå; et ce n'est qu'à Niemis

que le chemin s'en écarte. Le pays, un peu montueux, offre presque toujours des sites agréables.

C'était la saison des fleurs. Ici le sol des forêts, couvert d'Anémones (nemorosa) paraissait l'être de neige, là d'autres Anémones (hepatica) lui donnaient un émail bleu foncé. Les lieux marécageux étaient dorés par la Calla palustris, ou argentés par le Rubus chamæmorus. La première de ces plantes, appelée en suédois Missne, est d'une grande utilité aux habitans; en cas de disette, ils font du pain de ses racines, ramassées au printems, avant que les feuilles commencent à poindre, et découpées en petits morceaux qu'on sèche au feu avant de les moudre. Si l'on cuit cette farine avec de l'eau avant de s'en servir, et qu'on y mêle ensuite un peu de farine ordinaire, le pain devient très bon et très nourrissant. L'autre plante appelée Hjortron, a un fruit jaunâtre, d'un goût fade, mais c'est une bonne confiture, qu'on dit avoir la qualité de raffraîchir le sang et de le purifier: on la donne aux personnes malades de la fièvre, du scorbut ou de la pulmonie. Sur les bords des ruisseaux fleurissaient des germandrées, (Myosotis scorpioides) et la vive verdure des prés était rehaussée par une quantité d'autres fleurs, comme la Cornus suecica aux pétales blanches et aux étamines noires, la Trientalis europæa, petite fleur en forme d'étoile, et qu'on ne trouve d'ailleurs que dans les forêts,

le Rubus arcticus (Åkerbär), plante de la grandeur des fraises, et dont la fleur, couleur de rose foncée, est aussi belle, que le fruit en est délicieux etc. Les grosseilles rouges et noires ainsi que les framboises y croissent dans les bois.

Les noirs nuages dont le ciel avait été couvert depuis la bourasque du soir précédent, se dissipaient peu à peu, et bientôt une chaleur agréable nous fit oublier la proximité du cercle polaire.

17. Dernier pont. Rocher de Luppio, 17 Juin.

Pour arriver à Niemis, dernière poste, à un mille de Kirkomäki, on passe sur le dernier pont, la petite rivière d'Armasjoki, qui se décharge dans le fleuve non loin delà. A gauche de cette rivière s'élève le rocher de Luppio, semblable aux ruines d'un énorme château. Ce rocher est composé de couches horizontales de granit et d'ardoise, ce qu'on trouve rarement ensemble.

L'église d'Öfver-Torneå est à un mille et un quart de Niemis, et à six milles et demi de la ville de Torneå. C'est là que le chemin disparait peu à peu, et devient enfin un sentier qui conduit à la maison du curé. On peut y aller

aller de Torneå en bateau, mais la rapidité du fleuve, qu'il faut remonter, rallentit beaucoup le voyage. Il y a plusieurs cataractes très considérables, comme Gyllhäkoski, Matkakoski, Vuojenakoski etc.

En arrivant à Öfver-Torneå j'étais d'avis que nous nous établissions au village de Mattarengi, qui est tout près delà, pour aller ensuite rendre visite au Doyen Sandberg, curé de la paroisse; mais on m'assura, que ce digne vieillard se tiendrait très offensé d'un tel procédé, et le regarderait comme un doute de son hospitalité. J'eus beau représenter, que nous étions onze personnes; il fallut se conformer à l'usage, et j'eus lieu de me repentir de mes doutes par l'accueil franc et cordial, que nous firent le curé et toute sa famille.

Leur habitation est située très agréablement sur les bords du fleuve. Il y a un champ bien cultivé au pied d'une petite montagne, d'où l'on voit une partie du soleil à minuit pendant le solstice. Mais nous résolûmes d'aller le voir du sommet de l'Avasaxa, montagne fameuse par les observations de Maupertuis. Pour y arriver, il faut faire un quart de mille sur le fleuve, qui est d'abord très large, et dont les eaux limpides s'avancent d'un cours si égal, que les seuls rameurs s'en apperçoivent: ensuite il se partage en plusieurs branches qui embrassent des îles,

et se réunissent enfin entre les montagnes. La petite rivière de Tengeli, après avoir baigné le pied de l'Avasaxa, dont elle fait presque le tour, mêle ses eaux avec celles du fleuve.

Le ciel était pur et serein, et le calme profond inspirait une douce mélancholie. Un peintre qui voudrait représenter les champs fortunés de l'Arcadie, trouverait ici l'idéal de son tableau. Les eaux, enflées par les torrens des montagnes, touchaient immédiatement au gazon, et quel gazon! Les rivages ne sont que des prairies, parsemées de bosquets et couvertes de fleurs. La montagne d'Avasaxa termine d'un côté le tableau; sa hauteur perpendiculaire de la surface des eaux, est de 108 toises de Suède, mais sa forme n'a rien de frappant.

Ayant mis pied à terre sur les bords de la Tengeli, nous commençames à monter, ou plutôt à gravir l'Avasaxa; heureusement nous avions pris un guide, car il y a peu de passages praticables pour arriver jusqu'au sommet. Après avoir traversé un taillis d'aunes, qui bordent la rivière, on s'enfonce dans une forêt très épaisse de pins et de sapins: ensuite on trouve un amas de rochers tombés du haut de la montagne, et entre lesquels percent par ci par là quelques bouleaux; plus haut le sol est couvert de mousse verdâtre, mêlée de mousse de rennes (Lichen rangiferinus), qui cependant n'égale pas celle qu'on trouve en Laponie. Les arbres y sont

Digitized by Google

faibles et rares; mais le sommet est presque couvert de sapins, de pins et de bouleaux très beaux, preuve que l'élévation de cette montagne, que j'avais franchie en 35 minutes, est de beaucoup inférieure à celle des monts appelés Fjäll, ou souvent les arbres ne se trouvent qu'à un tiers de la hauteur.

18. Vue au sud d'Avasaxa 18 Juin.

Du sommet de l'Avasaxa on voit au sud le confluent du fleuve de Torneå et de la rivière de Tengeli, toutes ces îles et ces prairies, dont je viens de parler, l'église d'Öfver-Torneå, l'habitation du prêtre, et enfin un rang de montagnes éloignées. Cette vue est vaste, et d'un caractère riant, qui contraste avec les autres.

19. Vue au nord-est d'Avasaxa.

En avançant vers le nord-est, on trouve tout-à-coup un affreux précipice. Nous y découvrîmes avec beaucoup de plaisir le nid de faucons, qu'avait vu Maupertuis l'an 1736. Ces oiseaux, effrayés par la chûte de quelques pièces de rocher, que nous fîmes tomber du haut de la montagne, voltigeaient autour du nid, en faisant retentir l'air de leurs cris. Au pied du précipice est une plaine sablonneuse et arrosée par la Tengeli, qui dans le lointain sort d'un lac entouré de montagnes. L'endroit où cette

rivière forme une petite cataracte, et où l'on voit des moulins à scies, s'appelle Christineström.

20. Vue à nord d'Avasaxa.

Du côté septentrional de l'Avasaxa, nous vîmes aussi la Tengeli, dont les eaux paisibles n'étaient agitées que par la course légère d'un bateau de pêcheur. Au delà de cette rivière est un côteau d'où il s'élevait un nuage de fumée, causée par les feux qu'on allume pour garantir les bestiaux des moucherons. Ce côteau est surmonté d'une chaine de montagnes, qui s'élèvent l'une sur l'autre, comme l'Ossa sur le Pélion. Vers l'occident le tableau est terminé par le fleuve de Torneâ, tranquile, majestueux, et entouré de monts escarpés.

Il était minuit, et le soleil touchait au sommet d'une haute montagne, qui en cachait le bord inférieur. La nature en suspens, attendait la décision de cet astre, s'il abandonnerait la terre aux ombres de la nuit, ou si reprenant son cours bienfaisant, il continuerait de l'éclairer.

Nous marquâmes l'ombre d'un rocher sur un autre, pour observer le mouvement du soleil. En quelques minutes nous vîmes que l'ombre avait baissé, preuve que le soleil se levait. Bientôt le chœur réuni des oiseaux célébra un matin, qu'aucune nuit n'avait précédé.

Malheur à l'homme insensible, qui ne se-

rait que légèrement ému en assistant à ce spectacle! Pour moi, j'en conserverai toute ma vie un souvenir délicieux.

Nous quittâmes Öfver-Torneå le 20 Juin, et comme il n'y avait plus de chemins, nous commençâmes à remonter le fleuve en bateaux. Le vent étant contraire au courant, élevait des vagues assez considérables. Nous avancions avec beaucoup de vîtesse, à force de voiles et de rames; et ces bateaux légers, qui semblent faits pour culbuter à la moindre impulsion, voguaient fièrement sur la surface des ondes, qu'ils touchaient à peine. Ce qui nous surprit encore davantage, ce fut de remonter une petite cataracte à pleines voiles par un vent très violent. La longueur de ces bateaux est de dix à douze aunes: on voit leur forme en grand, dans la planche XXXI.

Puisque nous allons décrire une course de près de 50 milles, en remontant toujours les fleuves, il est à propos de donner quelques détails de cette manœuvre. Quand l'eau est rapide, deux hommes, l'un à la proue, l'autre à la pouppe du bateau, pourvus de longues perches ou bâtons, qu'on appelle *berlingar*, font avancer le bateau en les poussant contre le fond ou contre le rivage, tous les deux du même côté; mais quelquefois, dans les cataractes, ils sont arrêtés par l'effort des eaux, et c'est

alors qu'ils déployent toute leur force et leur adresse. Souvent on voit les bâtons se courber comme des arcs tendus; mais il est rare qu'ils se brisent, ce qui serait très dangereux. Le grand art est d'empêcher le bateau de tourner; si cet accident arrivait dans une cataracte tant soit peu considérable, on serait presque inévitablement perdu. Il faut même de l'habitude pour pousser les bâtons jusqu'au fond, quand l'eau est rapide; et il y a des occasions, où un seul coup manqué serait funeste. La tranquilité des bateliers rassure les voyageurs, et d'ailleurs on s'accoutume bientôt aux dangers. Un homme très courageux, qui pour la première fois de sa vie monterait dans un cabriolet traîné par des chevaux fougueux, n'y aurait pas la tranquilité d'une femme faible et timide, qui par habitude n'y fait pas attention.

La montagne d'Avasaxa, que nous avions côtoyée, et qui paraissait de loin comme un nuage, avait enfin disparu à nos yeux, ainsi que les hauteurs qui l'environnent; et nous trouvâmes un pays plus riant que pittoresque. Le fleuve y est souvent très large, quelquefois jusqu'à un demi quart de mille. On voit sur les deux rivages une quantité de hameaux, entourés de riches prairies et de petits champs d'orge; en d'autres endroits le fleuve est bordé de taillis d'osiers et de bouleaux, au dessus desquels s'élèvent des pins très hauts et très minces.

Après avoir remonté la cataracte Kavasari-koski *), nous découvrîmes de loin Kattilavara, montagne, dont la forme ressemble à celle de l'Avasaxa, mais qui lui cède en hauteur. Nous changeâmes de bateaux à Marjosari, qui est à un mille d'Öfver-Torneå, et la chaleur étant excessive malgré un gros vent, nous nous baignâmes dans le fleuve, dont les eaux sont assez froides, et claires comme le christal.

21. Cataracte de Kattila, sous le cercle polaire 20 Juin.

Non loin de Marjosari on trouve la cataracte de Kattila, qui selon Maupertuis, est exactement sous le cercle polaire. Dans cet endroit nous fumes obligés de mettre pied à terre pour alléger les bateaux, qu'il fallut traîner par des cordes, à force de bras, pendant qu'un homme restait dans chacun, pour l'empêcher de frapper contre les rochers. Le rivage porte l'empreinte de la violence du fleuve pendant la débâcle.

Tandis qu'on faisait remonter les bateaux, nous saluâmes la zone glaciale en passant par un bosquet délicieux sous une chaleur étouffante, après quoi nous reprîmes notre course sur le fleuve. Enfin le vent ayant baissé, la soirée fut très belle.

Nous aurions du changer de bateaux à Yuoxgänge, mais nos bateliers n'étant pas fatigués,

*) Koski signifie cataracte, et Sari île.

nous menèrent jusqu'à Turtula, ce qui fait en tout deux milles et un quart. Les montagnes des environs de Kattilakoski disparûrent bientôt par la quantité de fumée qui obscurcissait l'horizon, et qui venait des feux qu'on allume pour chasser les moucherons, ainsi que des fosses à faire du goudron, qu'on trouve par ci par là. Les eaux paraissaient attirer la fumée qui descendait des rivages et s'étendait comme un léger brouillard, en couvrant tout le cours du fleuve. Aux environs de Turtula il est très large, et ses rivages sont pour la plupart des plaines bien peuplées. Vers le nord-ouest on voit des montagnes, entre lesquelles se distingue celle de Pullingen, la plus haute de toutes. Du même côté du fleuve est la forge de Svansten, appartenante à celle de Kengis, dont nous parlerons bientôt.

En considérant le peu de tems qui s'était écoulé, depuis que la neige et les glaces avaient couvert ce pays, nous étions surpris de voir la hauteur de l'herbe et de l'orge. La cause en est sans doute dans la châleur continuelle du soleil, qui pendant cette saison y luit toute la nuit; peut-être aussi que le sol, dont les qualités productives ont été en inaction pendant le long hiver de ces climats, les exerce avec d'autant plus de force, lorsque l'été vient tout-à-coup leur rendre la faculté d'agir.

Les arbres ne répondent pas à cette riche végétation, les bouleaux sont bien loin d'avoir leur hauteur ordinaire, les sapins sont très faibles, et leur forme d'obélisques donne aux paysages un caractère bizarre; les pins, sans avoir cette taille majestueuse, qui les distingue dans les grandes forêts de la Suède, ont cependant quelque apparence de force et de vigueur: le sorbier, le Prunus padus (Hägg, en suédois), le genièvre, l'osier et le saule (Salix), n'éprouvent aucune altération par les effets du climat; il y a en Vestrobotnie et en Laponie 23 espèces de Salix, pour la plupart inconnues ailleurs; les trembles qu'on voit par ci par là, ne sont pas bien grands, mais leur feuillage est beau; il en est de même des aunes; quant aux chênes, on sait qu'ils ne vont pas au delà des environs de Gefle, ville située à 17 milles au nord de Stockholm. Voilà, à peu près, le détail des arbres de ce pays; plus loin je reviendrai sur ce sujet, pour faire observer les différences, à mesure qu'on avance vers le nord.

Nous passâmes la nuit à Turtula, où l'on nous donna pour souper, du saumon tout frais, du lait délicieux et de la viande de rennes, séchée au soleil. Le beurre est excellent dans ce pays; mais il n'y a que du pain d'orge mêlé de menues pailles, dont le goût est amer et désagréable; heureusement nous avions une bonne provision de pain de Torneâ. En cet endroit

nous trouvâmes une quantité de ces traîneaux appelés Ackia ou Pulka, dont se servent les Lapons. Ils sont à peu près de la forme d'un bateau à quille, et il n'y a de place que pour un seul homme. Nous en donnerons dans la suite une description plus détaillée en parlant des mœurs des Lapons.

La journée du 21 fut plus remarquable que la précédente, par la rapidité du fleuve, dont les rivages ne sont que des rochers caverneux et quelquefois couverts de sapins d'un verd très obscur. La chaleur était extrême: aucun oiseau ne chantait dans les forêts, où régnait un morne silence. Nous entendions d'autant plus clairement le mugissement des cataractes, bruit étourdissant quand on se trouve au milieu de leurs vagues écumantes; tout en ces lieux contribuait à augmenter l'aspect menaçant de la nature.

Avant d'arriver à Pello, on trouve quelques endroits, où le fleuve s'élargit, et où son cours est plus égal. Il faisait un gros vent, nous allions à force de voiles et de rames, en côtoyant le rivage à gauche; enfin il fallut traverser le fleuve pour gagner l'autre bord, et à cette occasion le bateau où étaient nos domestiques fut si près de renverser, que déjà nous nous préparions à sauver les hommes. Nous observâmes alors combien ces bateaux sont peu faits pour porter des voiles.

Il y a deux milles de Turtula à Pello, village situé exactement à un degré au nord du clocher de Torneå, et c'est le degré, mesuré par Maupertuis. On y voit Kittisvara et Kokasvara, deux montagnes moins considérables qu'Avasaxa. A quelque distance au delà de Pello, le fleuve ne forme qu'une suite de cataractes, plus ou moins grandes, jusqu'à Kardis, ce qui fait deux milles et demi. Dans une de ces cataractes notre bateau s'arrêta sur un rocher caché, et une vague en remplit la moitié, mais les efforts extrêmes des bateliers nous sauvèrent de ce péril. Bientôt le vent se calma, et après une pluie raffraîchissante nous eumes une belle soirée et une nuit encore plus belle, si l'on peut appeler nuit un tems que le soleil éclaire.

Près de Kardis les arbres sont beaucoup plus grands qu'en deça. Le fleuve, resserré entre des rivages d'une hauteur extraordinaire, est plus rapide qu'il ne paraît, le fond ayant une pente égale. Etant arrivés à cette habitation, située sur le haut d'un côteau très élevé, nous vîmes le disque du soleil presque entier à minuit. Après avoir attendu des bateaux jusqu'aux deux heures et demie, nous poursuivîmes notre course.

Le fleuve de Torneå n'est plus ce fleuve doux et riant, que nous trouvions si aimable, malgré ses caprices. Maintenant toujours courroucé, toujours mugissant, il semblait vouloir

défendre aux voyageurs de pénétrer plus avant dans ces contrées. Enfin à dix heures du matin nous arrivâmes à Kengis, où notre arrivée avait été annoncée par des amis de Stockholm.

Kengis, dernière forge vers le nord, est à 17 milles environ de Torneå, sur les bords du fleuve du même nom, un peu au dessus du confluent de ce fleuve avec celui de Muonio. Deux frères, Abraham et Jacob Reenstjerna, eurent le courage d'établir cette forge dans un pays si éloigné et si désert; ils obtinrent des privilèges l'an 1643. A Kengis on forge mille *Skeppund* de fer, et à Svansten, qui y appartient, cinq cents; ce fer est tiré des mines de Jonessuvando, à sept milles et demi de distance, et fondu à Torneåfors près du lac de Torneå, d'où le fleuve de ce nom tire sa source.

L'immensité des forêts et la facilité des transports sont les avantages principaux de la forge de Kengis. Un bateau chargé de sept Skeppund de fer, descend le fleuve jusqu'à la ville de Torneå, et remonte avec une charge plus légère de provisions etc. On transporte de même le minérai de Jonessuvando à Torneåfors et delà à Kengis. En hiver, ce sont les rennes qui font les transports; mais comme ces animaux ne sont pas capables de traîner des charges au delà de 10 à 12 Lispund, ces transports deviennent couteux.

22. La forge de Kengis 24 Juin.

L'estampe représente la forge de Kengis et une chûte du fleuve de Torneå, partagé en deux par un rocher. On voit dans le lointain la chapelle de Payala. Les environs de la forge sont rians; les hauteurs y sont couvertes d'une verdure ravissante et couronnées de bosquets de trembles d'une végétation très riche. L'aspect triste et sauvage des lieux que nous venions de quitter, rehaussait les beautés de ce payasage, qui serait remarquable dans tous les pays.

Un des propriétaires de Kengis, paysan respectable pour s'être élevé au dessus de son état par ses talens, et pour en avoir conservé par goût les dehors et la simplicité de mœurs, Mr. Ekström passait l'été dans ces cantons, et s'occupait des améliorations nécessaires pour perfectionner les fontes de fer, pour faciliter les transports et pour ranimer l'industrie des habitans des environs, en combinant leur intérêt avec celui des propriétaires; et sans doute les gens du pays doivent avec le tems retirer de grands avantages de la facilité de vendre leurs denrées et d'acheter leurs bésoins à une si grande distance des villes.

Nous fumes reçus avec toute la bienveillance possible, et notre hôte n'épargna aucun soin pour nous faire plaisir; en effet c'en est un de faire bonne chère au milieu des fatigues d'un tel voyage. Le lendemain de notre arri-

vée fut le jour de la St. Jean, fête qu'on célébre par toute la Suède, en ornant les églises et les cabanes de fleurs et de feuilles, et en dansant le soir autour d'un mai.

Le matin nous fumes à la chapelle, où l'on prononce ordinairement le sermon en suédois, après l'avoir fait en finois. La cause en est, que la plupart des ouvriers de la forge sont Suédois. Vers le soir on avait dressé une tente sur la colline entre les bosquets de trembles, et la jeunesse des environs s'y rassembla. L'inspecteur de la forge fit entrer dans la tente les plus jolies filles qui se placèrent auprès de nous, et nous firent regretter de ne pas entendre leur langue, par une quantité de bons mots, que nous jugeâmes tels, à cause des risées qu'ils excitaient à tout moment. En attendant, les garçons curieux de savoir ce qui se passait dans la tente, fourrèrent leurs têtes au dessous de la toile, et sans y avoir fait attention, nous nous vîmes tout-à-coup entourés d'un cercle de têtes; ce spectacle et notre surprise excitèrent de grands éclats de rire de la part des filles, qui d'ailleurs ne furent ni plus ni moins réservées, en se voyant regardées par leurs frères, leurs proches parens, ou leurs amans. L'amour exerce sans doute son empire même dans ces climats; mais ses traits sont un peu glacés. Les mariages ne se font que par convenance, et les pères font les choix. L'extréme liberté qui règne entre filles et garçons, produit ici moins de vi-

ces, que ne fait la réserve dans les pays les plus civilisés.

Nous passâmes la soirée très agréablement, en voyant danser la jeunesse; enfin étant entrés, notre aimable hôte, pour nous animer à boire, entonna une très jolie chanson, et nous lui répondîmes en chœur ce refrain: Buvons ce soir, demain il faut partir. En effet, malgré ses instances, nous avions arrangé notre départ pour le lendemain.

Aussitôt que la société se fut retirée, je me hâtai de sortir pour voir, du haut d'une montagne voisine, appelée la montagne des rennes, le soleil de minuit; et mon attente ne fut pas trompée. Son globe s'arrêta à une distance de deux ou trois diamètres apparens de l'horizon; et après un moment de repos, aussi apparent, il reprit son cours sur la voûte des cieux: spectacle toujours pompeux et enchanteur.

Le matin, après avoir bien déjeuné, nous prîmes congé de notre hôte, de l'inspecteur et de sa jeune épouse, couple intéressant, dont les nœuds venaient de se former, et enfin d'une partie de notre société, qui nous quittait à cet endroit. Mr. A** et moi avec l'interprête et un domestique, nous reprîmes notre course en redescendant le fleuve de Torneå jusqu'à son confluent avec celui de Muonio, que nous commençâmes à remonter.

L'endroit que nous venions de quitter, était le dernier, en deçà de la mer glaciale, que nous devions trouver habité par des hommes civilisés. D'onze personnes que nous étions, notre troupe était réduite au nombre de quatre. Mr. B** très jeune et d'une constitution un peu faible, avait cédé aux conseils de son compagnon et s'en retournait à Uleåborg, malgré l'extrême désir qu'il avait de nous suivre jusqu'au bout du voyage.

Durant notre séjour à Kengis, les eaux du fleuve s'étaient enflées considérablement, et le bruit menaçant des cataractes avait augmenté à chaque instant. Nous remontâmes d'abord celle de Neverskoski, qui nous parût redoutable; mais bien d'autres nous la firent oublier, par exemple l'Ämbarikoski. Après en avoir passé encore une quantité, où il paraissait incertain si la force des bateliers serait suffisante pour les surmonter; nous eumes le plaisir de trouver des endroits, où le fleuve semblable à un miroir, représentait des rivages couverts de bosquets, où les Prunus padus en fleurs ravissaient la vue, tandis que des oiseaux ranimés par la pluie qui venait de tomber, charmaient les oreilles par des chants qui nous étaient inconnus. C'est ainsi que dans la vie humaine, les peines et les plaisirs se succèdent tour à tour. Ce passage aurait été délicieux, sans les moucherons qui commençaient à se faire sentir; mais ce n'était

n'était rien, en comparaison de ce que nous devions souffrir dans quelques jours de la multitude de ces insectes.

Pendant cette course nous avions observé, que des espèces de canards, comme l'Anas fusca (Svärta en suédois) et l'Anas clangula (Knipa), font leurs nids dans les arbres, et surtout dans les pins. Les habitans des rivages leur épargnent la peine de construire ces nids, en attachant aux arbres des pièces de bois, excavées et de la forme qui leur convient. En récompense ils en retirent une quantité d'œufs, qui leur tiennent lieu d'œufs de poules, qu'on ne trouve plus dans ces climats.

Enfin nous arrivâmes à Kolare, hameau situé sur l'île d'Yllessari, à trois milles et trois quarts de Kengis, et à vingt et trois quarts de Torneå. Une de ces jeunes filles, qui nous avaient rendu visite dans notre tente à Kengis, y était, et nous salua très poliment. Nous scûmes après, que sa mère, veuve d'un riche colon, était propriétaire de l'endroit. Christine de Kolare était une jeune beauté très fraîche et d'une taille d'amazone; nous observâmes bientôt que ses forces ne le cédaient pas à sa taille. Elle aimait à badiner jusqu'à un certain point, mais pour peu qu'on s'émancipat, on se sentait repousser avec une vigueur étonnante; et elle ne manquait pas de célébrer sa victoire par de

grands éclats de rire. Le matin je pris un bain de 60 degrés de chaleur, pour avoir le plaisir d'être servi par elle; car c'est l'usage, que si un étranger prend un bain, la plus jolie fille du hameau doit y officier. Christine habillée très légérement était ravissante, et s'acquitta de tout avec une grâce et une indifférence qui ajoutait à ses attraits. Nous partîmes un moment après à neuf heures et demie. Christine s'étant habillée très proprement, prit un petit paquet de nos effets, et sous prétexte de l'apporter au rivage, où nous devions nous embarquer à un demi quart de mille du hameau, elle nous suivit toujours en badinant, et en s'amusant de l'effet de ses charmes. Ce ne fut qu'au moment du départ, que changeant de physionomie, elle nous fit ses adieux avec un son de voix et des regards pleins de douceur. En nous éloignant du rivage, nous vîmes l'image de Christine avec sa blonde chevelure et son bonnet d'écarlate dans le miroir des eaux; elle fit une jolie petite révérence et disparût, mais j'avoue, que je croyais l'y voir encore depuis qu'elle n'y était plus.

Le lecteur sentira sans doute le peu d'importance des épisodes que j'introduis quelquefois, pour égayer le récit monotone d'une longue course, toujours en bateau, de cataracte en cataracte, et entre des rivages si peu variés. Il faut considérer, que je n'écris pas un roman, et qu'il ne m'est pas permis d'inventer des événemens au gré de ma fantaisie.

Les bateliers que nous prîmes à Kolare, devaient nous conduire jusqu'à Muonioniska. Le premier repos fut à Kihlangi, après avoir fait trois milles. La chaleur était insupportable, et le bain chaud que j'avais pris, y ayant ajouté, je me baignai dans les eaux du fleuve, qui sont plus froides, à mesure qu'on s'approche des alpes boréales, d'où il tire sa source. On commence à révoquer en doute la salubrité des bains froids. Pour moi j'en suis intimement convaincu, surtout après l'expérience que j'en ai faite tous les jours pendant ce voyage.

23. Fleuve de Muonio près de Kihlangi.
26 Juin.

Au second repos, qui est entre Kihlangi et Parkajoensu, je dessinai le fleuve de Muonio, qui y coule doucement entre des rivages, dont la beauté répond à celle de ses eaux. Une île, ornée de bosquets bien touffus et surmontés de pins hauts et minces, ajoute à l'effet pittoresque du paysage. On voit ici comme partout dans ces contrées, des bestiaux, rassemblés autour des feux, dont la fumée les garantit des moucherons.

Ayant reposé quelques heures, nous avançâmes jusqu'à Parkajoensu, à quatre milles de Kihlangi, et à vingt sept et trois quarts de Torneå; nous avions fait cette course depuis le soir du 26 jusqu'à midi le jour suivant.

Les habitans de ce hameau, et de ceux que nous avions passés, confient leurs troupeaux de rennes à une famille de Lapons, qui les mène aux pâturages. Dans ce moment ils étaient trop éloignés, pour que nous pussions les voir sans beaucoup de difficultés, et d'ailleurs nous espérions bientôt en trouver de plus nombreux, et des familles de Lapons plus sauvages dans leur propre pays, vers lequel nous avancions.

Ces hameaux annoncent quelque aisance: on y trouve en abondance du lait, du beurre, du saumon et quelquefois de la viande de rennes séchée au soleil, ainsi que du fromage de lait de vache ou de renne. Les habitans ont ordinairement un air de santé et d'indépendance, qui réjouit l'ame, en prouvant le bonheur d'un peuple, qui en est digne.

24. *Village de Parkajoensu. Fleuve de Muonio. 27 Juin.*

Je gravis la hauteur dominante, pour dessiner le pays montueux des environs de Parkajoensu. Le fleuve de Muonio est ici très profond, son lit est resserré, et ses eaux nous paraissaient toutes noires. Ayant été caché longtems par un détour qu'il fait entre de sombres forêts de sapins, il reparaît enfin dans le lointain, et réjouit l'œil en refléchissant la lumière des cieux qui en avait été écartée dans l'avant-scène par les montagnes qui l'entourent. Celle de Seidanvara

se distinguait comme la plus haute. Tout le tableau avait une teinte lugubre et un caractère plus que sauvage.

Les habitations que je viens de nommer, sont les seules qu'on voit sur les bords du fleuve; dans l'intérieur du pays il n'y en a pas du tout.

Un de nos bateliers, étant indisposé ou fatigué, accidens très rares dans ces climats, nous en prîmes un autre et continuâmes notre route. Après que nous eussions suivi longtems le cours serpentant du fleuve entre des rivages assez beaux mais monotones, la scène devint tout-à-coup imposante. Le mont Pallas, nom singulier dans ces contrées, et que je me suis fait répéter plusieurs fois sur les lieux pour en être bien sûr, mais dont j'ai envain cherché l'étymologie, *) le mont Pallas s'élevait sur l'horizon, semblable à un nuage menaçant. En même tems le tonnerre grondait, et des ondées de pluie nous perçaient. Le fleuve en s'élargissant comme un lac, embrassait une quantité d'îles, dont les bosquets délicieux et la fraîche verdure contrastaient avec le sombre aspect des cieux. Bientôt l'air s'éclaircit au nord; mais au sud le tonnerre grondait encore entre de grands nuages, dont les parties supérieures étaient noires comme la nuit, tandis que vers l'horizon ils ressemblaient à un énorme amas de neige.

*) J'ai su depuis que Pallas en Lapon signifie une espèce de poisson, Pleuronectes flesus *(Linné)*.

En contemplant cette scène sublime j'éprouvais les sensations douloureuses de l'artiste, qui voit des objets trop au-dessus de ses forces, et reconnait en soupirant l'impuissance de son talent. D'ailleurs la violence de la pluie m'empêchait de dessiner.

Enfin nous abordâmes auprès d'une cabane, qui paraissait le séjour de la misère et de l'abandon. Les hommes étaient allés à la pêche sur des lacs éloignés; et il n'y avait que deux femmes avec deux enfans. Un petit champ d'orge et quatre vaches nourrissent ces malheureux colons, que notre interprète, en voyageant l'hiver passé avec des marchands, avait trouvés sur le point de mourir de faim, situation terrible dans un pays si désert, et dans une saison, où les communications y sont souvent très difficiles, à cause de la hauteur de la neige. Cependant les riches prairies naturelles qui entourent l'habitation, semblent indiquer, qu'avec quelque industrie, ces gens devraient être à l'abri du besoin.

Non loin de cette habitation est la terrible cataracte de Muonio, qui a un mille de longueur. L'aspect des rivages se ressent de la fureur des eaux. On n'y voit que des rochers caverneux, où croissent quelques pins et quelques sapins très pauvres et dont les faibles rameaux sont couverts d'une mousse tonte noire, suspendue en festons, semblable aux crêpes fu-

nèbres qui dans nos églises ornent les étendards ou les écussons d'anciens guerriers dont les cendres y reposent. Le bruit de cette cataracte ressemble à un tonnerre perpétuel. Il nous fallut traverser le fleuve à l'endroit où les eaux étaient agitées avec beaucoup de violence par la grande masse qui s'y précipite. Enfin nous mîmes pied à terre sur l'autre rivage, où l'on mit à sec un des bateaux. L'autre reçut tous nos effets, et fut traîné par des cordes à force de bras jusqu'à une certaine hauteur de la cataracte. Là il aurait été impossible de le faire avancer plus loin sans le voir brisé en mille pièces. Cependant on descend cette cataracte, et à Muonioniska il y a un vieillard, qui pendant 30 ans a servi de pilote pour ce passage, sans qu'il lui soit arrivé de malheur.

25. Eyanpaika 28 Juin.

L'endroit le plus dangereux de la cataracte de Muonio s'appelle Eyanpaika. Pendant qu'on transportait le bateau et nos effets par terre, j'eus le tems de dessiner du haut d'un rocher et avec toute l'exactitude possible la scène affreuse que présentent ces lieux. Deux rochers cachés au milieu du fleuve, produisent la forme de ces ondes énormes qu'on voit sur le devant de l'estampe. J'y ai placé nos bateaux tels qu'ils étaient à notre retour quand nous descendîmes la cataracte, ayant pour pilote ce même vieillard dont je viens de parler. L'extrême rapidité

de la course, l'agitation du bateau qui est souvent lancé en l'air par la pointe des ondes et tout-à-coup enfoncé dans des masses d'écume, le bruit effroyable des eaux si près des oreilles, les détours subits qu'il faut faire pour éviter des écueils, qui par le plus léger contact causeraient une perte inévitable, les efforts des rameurs, qui dans un morne silence, les yeux fixés sur le pilote, exécutent ses ordres avec une promptitude dont depend leur vie et celle des voyageurs: tous ces objets se succèdent comme des songes confus, tandis qu'on avance à raison d'un mille en un quart d'heure, espace qu'un cheval au grand trot ne franchit ordinairement qu'en une heure. Le pilote, toujours debout et regardant avec attention le mouvement des eaux, par lequel il a appris à connaître leur profondeur, dirige le cours du bateau par un gouvernail très large et qui y est attaché par une corde d'osier. Tantôt il évite de loin un rocher; tout-à-coup l'ayant doublé, il change de direction pour éviter d'autres écueils cachés sous la surface des ondes. Pour que le bateau obéisse au gouvernail, il faut qu'il avance plus vîte que les eaux, et plus ce cours est rapide, plus les rameurs font d'efforts pour le dévancer. J'ai inséré ici la description de ce passage que nous n'avons fait qu'à notre retour, parceque cet ouvrage finit à Enontäkis, où nous avons retrouvé le fleuve de Muonio, après quoi nous suivîmes la même route qu'en partant.

On

On voit aussi de cet endroit la partie supérieure de la cataracte et le mont Pallas, qui parait dans le lointain. Bientôt nous verrons de plus près ce mont majestueux, qui ressemblait encore à un nuage.

A une heure après minuit on se mit à traîner le bateau par terre, et nous n'arrivâmes à Muonioniska qu'à neuf heures et demie du matin; cependant ce trajet ne fait qu'un mille. La force étonnante des bateliers qui nous avaient conduits onze milles, ne s'était pas démentie pendant tous les travaux inouis qu'ils avaient eus à soutenir. Ces gens qui se nourrissent principalement de lait, ne boivent que très peu d'eau de vie, preuve que la sobriété et la frugalité contribuent plus à soutenir les forces de l'homme, que ne font ces liqueurs spiritueuses et ces mets succulens, par lesquels les peuples policés s'efforcent en vain de ranimer leur vigueur dépérissante.

La paroisse de Muonioiska qui a six milles de longueur sur cinq et plus de largeur, ne contient que 35 hameaux, faisant en tout trois *Hemman*, portion de terre qui paye un certain tribut à la couronne, et par laquelle on compte les possessions en Suède. Ces trois Hemman, dont le premier fut bâti l'an 1623, entretiennent trois soldats du régiment de Vestrobotnie. Il se fait d'ici annuellement des émigrations

considérables, à cause des grands avantages que reçoivent les nouveaux colons allant s'établir dans la Laponie Norvégienne, et dont je parlerai plus avant. De 400 ames que contenait cette paroisse il y a dix ans, il ne reste que 200. Ce climat est très sain, le sol est fertile et pourrait nourrir une grande quantité de bestiaux. L'an 1792 on enterra un Lapon, âgé de 110 ans. La seule maladie connue dans ces cantons est une fièvre ardente et quelquefois mortelle. Les mœurs sont encore très pures, la chasteté et la fidélité conjugale sont si communes, qu'à peine on leur donne le nom de vertus. Quoique il y ait peu d'exemples d'un amour romanesque, il y en a de terribles de jalousie. Il n'y a pas longtems qu'une jeune femme ayant conçu des soupçons sur la fidélité de son mari, perdit la raison, et que dans un accès de frénésie, nouvelle Medée, elle tua son propre enenfant. D'ailleurs il ne s'y commet guère de meurtres; mais quelquefois des suicides. Tous ces renseignemens m'ont été communiqués par le prêtre de la paroisse.

26. Muonioniska 29 Juin.

Le village de Muonioniska est situé près du fleuve, qui en cet endroit forme un lac orné de quelques îles très riantes. On y voyait un petit troupeau de vaches rassemblées autuor d'un feu pour éviter les moucherons et d'autres insectes qui les tourmentent cruellement dans

cette saison. Ce village est à onze milles de Kengis, et à trente deux de Torneå.

Après avoir reposé un jour, pendant lequel j'achevai tout-à-fait le dessin de la cataracte d'Eyanpaika, Mr. A** et moi nous entreprîmes le 30 à deux heures après-midi une course de deux milles et demi, pour voir de plus près le Pallas Tunduri, (Tunduri signifie montagne du premier rang, Fjäll en suédois). On y va par la petite rivière de Jirisjervi, qui se décharge dans le fleuve de Muonio, après avoir traversé une quantité de lacs de différente grandeur. Il y a dans cette rivière quantité de moules de perles; les rivages sont très agréables et ombragés d'un feuillage charmant. C'était un vrai plaisir que de passer de petites cataractes redoublant en vain leur murmure pour effrayer des voyageurs, qui en avaient affronté de si terribles. Près de l'embouchure du troisième lac le paysage est enchanteur. La rivière est partagée par de petites îles couvertes d'arbres qui forment des voûtes avec ceux des deux bords. Les fleurs du Prunus padus, semblables à des boules de neige se mêlaient à la fraîche verdure des arbrisseaux. L'eau coulait tantôt doucement, tantôt avec plus de rapidité en écumant autour des pierres qui s'opposaient à son cours, et son murmure ne nous empêchait pas d'entendre le chant de la Motacilla Suecica, que les habitans appelent Sattakielli, ou cent langues, à cause de la variété de ses gazouille-

mens. Cet oiseau, de la grandeur de la bergeronnette, est extrêmement beau. Sa couleur est d'un brun foncé, et sur le cou il a une tache d'azur changeant en violet.

La surface des eaux était peuplée de canards sauvages de différentes espèces, et une fémelle de ces canards donna un exemple frappant d'amour maternel. Nous ayant passé au vol presque hors de portée, l'un de nous lui tira un coup de fusil, sur quoi l'oiseau parût très blessé, et changea de course, s'approchant des eaux qu'il touchait souvent comme s'il n'avait pas la force de voler plus haut. Nous le poursuivîmes en admirant la bonté du fusil. Enfin, quand il nous eut mené de cette manière à une distance considérable, il s'éleva tout-à-coup d'un vol très hardi, et fut trouver ses petits, qu'il avait sauvés par cette ruse admirable. Nous le vîmes bientôt s'abattre du côté d'où nous venions et les petits l'entourer en sortant des roseaux, où ils avaient été cachés. Est-ce instinct, ou est-ce la force du sentiment, qui produit cette sagacité étonnante? Hommes qui vous vantez d'un entendement supérieur, rougissez d'être trompés par un animal, et si vous negligez quelquefois les devoirs les plus sacrés, rougissez encore plus en voyant cette mère, malgré sa crainte naturelle, s'exposer à un si grand danger pour le détourner de ses petits.

A droite de la rivière il y avait une de ces idoles des Lapons, consistant en une pierre

brute. Quelques cornes de rennes attestaient la superstition de ces sauvages, qui croyaient autrefois par de pareilles offrandes se rendre l'idole propice, après quoi, selon eux, les loups n'osaient plus approcher de leurs rennes, et les poissons venaient en foule s'engager dans leurs filets. La superstition des peuples sauvages n'est digne que de compassion, tandis que celle des peuples policés, entretenue par l'avarice et par l'ambition, devrait exciter l'indignation de tout être pensant.

Enfin étant arrivés vers minuit au lac Jirisjervi, nous vîmes les montagnes s'élever majestueusement sur ses bords. Celle qui est plus près du rivage s'appelle Käimiä Tunduri, et comme on nous assura qu'à son sommet nous aurions la vue du mont Pallas, nous resolumes d'y aller. Au commencement la montée est à peu près semblable à celle d'Avasaxa. Après avoir gravi longtems entre des forêts et des broussailles, nous nous trouvâmes au pied de la hauteur dominante, qui est tout-à-fait denuée d'arbres et de verdure. Les paysans qui nous guidaient, prétendaient que les feux du tonnerre y avaient consumé toute l'herbe; mais nous savions déjà qu'il en est toujours de même à une hauteur pareille. Par ci par là il y avait de petits buissons de ces arbres nains de l'espèce des bouleaux, nommés *Betula nana*. On prétend que les Anglais font venir des feuilles de ce buisson et les mêlent au thé commun. Je n'ose

pas assurer ce fait. Nous trouvâmes aussi quelques unes de ces fleurs presqu'imperceptibles, qui ne croissent qu'en Laponie et sur le haut des montagnes les plus élevées, comme l'Andromeda cœrulea et polyfolia, Diapensia laponica, Azalia procumbens etc. Il y avait aussi des Trientalis europæa, mais en très petite quantité et plutôt au pied de la montagne.

27. Vue au sud du mont Käimiä Tunduri 31 Juin.

Parvenus enfin au sommet du Käimiä Tunduri, nous portâmes la vue de tous côtés, et fumes amplement récompensés des peines que nous nous étions données pour y monter. Il est vrai que partout on ne découvre que des déserts; mais les formes des montagnes, les lacs, les îles, enfin tout y est frappant. C'est surtout au sud que la vue est vaste. On y voit le lac qui baigne le pied de cette montagne, presque couvert d'îles, dont les formes bizarres les font paraître des baleines ou d'autres monstres marins nageant sur la surface des eaux. Ces îles se multiplient à l'infini dans le lointain, où le tableau est enfin terminé par une chaine de hautes montagnes.

28. Vue au Nord du mont Käimiä Tunduri.

En tournant vers le nord on voit un paysage d'un caractère tout-à-fait différent. Le mont Pallas, tacheté de neige, y frappe la vue comme

un énorme colosse dont la tête est cachée dans les nuages. Il est entouré d'autres montagnes moins hautes, et dont le pied est baigné par un lac au fond d'une vallée qui parait un abime. Jamais les tempêtes n'ont troublé ces eaux, dont le miroir représentait les objets d'alentour, tandis qu'à la hauteur où nous étions, le vent nous empêchait presque de rester debout, et nous perçait de froid. Un morceau de glace flottait encore sur le lac, et prouvait que les rayons du soleil en sont écartés par les hauteurs qui l'entourent. Au delà de ce lac s'étendait à perte de vue un pays vaste et désert, dont l'aspect morne et ténébreux inspirait la terreur. Quelquefois quand le soleil se cachait, cette vue me rappelait ces vers de Milton:

No light, but rather darkness visible
Serv'd only to discover sights of woe,
Regions of sorrow etc.

Par ci par là on entrevoyait des eaux, qui en réfléchissant la lumière des cieux, n'éclaircissaient qne faiblement une partie du désert. Entre ces eaux était l'Aunasjocki, nom de fleuve de Kemi près de sa source, où il traverse la Laponie de Kittilä. Ce fleuve coule delà jusqu'à son embouchure dans le Golfe botnique presqu'en ligne parallèle à celle que décrit le fleuve de Muonio, et après leur confluent, celui de Torneå. Un nuage nous cachait le soleil, qui paraissait au dessus du sommet du mont Pallas. Malgré nos efforts le vrai moment de

minuit était passé de quelques minutes; il s'était écoulé pendant que nous étions occupés à gravir la montagne.

Mr. A** vit un de ces oiseaux appelés en suédois Fjällripor, peut-être une variation de Tetrao Lagopus, mais il ne put l'atteindre. Pendant que je dessinais j'avais prêté mon fusil au prêtre qui nous suivait; tout-à-coup un oiseau rougeâtre de la grandeur des perdrix et qui m'était inconnu, vint se placer auprès de moi. Après quelques minutes de repos il s'en vola et nous ne pûmes le retrouver. Je crois que c'était une espèce de Pluvier, qui habite les montagnes du premier rang, peut-être Charadrius morinellus. Nous avions mis plus d'une heure à monter jusqu'au sommet du Käimiä Tunduri, ce qui fait un demi mille. Cette montagne est bien deux fois plus haute que l'Avasaxa, et le mont Pallas est encore plus haut.

Enfin transis de froid nous redescendîmes la montagne, en suivant un sentier frayé par des rennes sauvages, qui tantôt pour éviter les moucherons, tantôt pour chercher les eaux, courent en longues files au travers des forêts. Nous n'eumes pas le bonheur d'en voir aucun. Sur le haut de la montagne il n'y avait pas un seul moucheron; mais il y en avait d'autant plus au pied et sur le lac, où régnait une chaleur étouffante.

En

En traversant ce lac nous entendîmes le tonnerre, qui semblait gronder sous nos pieds pendant que le ciel était clair et serein. Je crus d'abord que c'était un bruit souterrain, et l'idée des volcans frappa mon imagination; mais je sçus après que, des lieux entourés de hautes montagnes, on entend souvent le bruit du tonnerre comme s'il sortait de la terre. Fatigués par cette course nocturne, nous nous endormîmes bientôt dans les bateaux et nous ne nous réveillâmes qu'en revoyant Muonioniska, à dix heures avant midi.

Nous avions engagé quelques garçons à nous apporter une quantité de moules de perle de la rivière de Jiris; mais entre quelques centaines il n'y avait que dix ou douze qui renfermassent des perles, qui étaient d'ailleurs de forme peu agréable et même baroque. Mr. A** en trouva une seule très jolie mais petite. Il acheta d'un paysan la peau d'un oiseau qui nous était inconnu alors; c'était un Larus glaucus.

Ayant été occupé à dessiner toute la journée, je sortis à minuit pour prendre l'air et pour voir le soleil. Son disque paraissait tout entier, et d'un rouge foncé; le ciel couvert de pourpre, les eaux qui en réfléchissaient les moindres nuances: tout contribuait à rendre cette vue plus ravissante que jamais.

Nous partîmes le 2 Juillet à onze heures du soir. Le fleuve et ses rivages conservent longtems le même caractère. Après avoir passé le village d'Öfre Muonioniska, qui est à un mille de distance, nous trouvâmes une cataracte très considérable, nommée Ulinävisandokoski. Le bâton du premier batelier s'attacha entre deux rochers et le bateau étant sur le point de tourner, nous nous vîmes à deux doigts de notre perte; mais heureusement le même bâton servait de point d'appui et s'étant détaché enfin, le batelier sçut s'en servir si habilement, que nous reprîmes notre direction. La contemplation des beautés de la nature sauvage élève l'ame et affaiblit souvent le sentiment d'un danger, qui en d'autres occasions ferait frémir.

A quelque distance de cette cataracte, il y en a une autre, encore plus imposante, et qu'on nomme Noidanpurro. Aucune de celles que nous avions remontées jusqu'ici, n'était comparable à ces deux dernières, qui cependant n'égalaient pas celle d'Eyanpaika. Ayant vu de loin la montagne appelée Nielmuckovara, dont le pied a cinq milles de circuit, nous arrivâmes vers les six heures du matin à Ketkessuvando, habitation où il n'y avait que deux femmes, les hommes étant allés à la pêche, selon leur coutume. Toute la nuit nous avions entendu le tonnerre, et l'air était échauffé à un point, qu'à neuf heures du matin le thermomètre de Celsius était à 45 degrés au soleil, à 29 à l'ombre et à

18 dans l'eau *). C'est peut-être la plus grande chaleur que nous ayons éprouvée pendant tout le voyage.

Cette habitation est à un demi mille des frontières de la Laponie, et ce n'est qu'après avoir passé ces frontières, qu'on voit de grands terreins couverts de mousse de rennes, (Lichen rangiferinus). Les rivages y sont d'une hauteur considérable, les arbres sont encore d'une végétation assez belle, mais les sapins ont tout-à-fait disparu, et depuis cet endroit jusqu'au bout de notre course, nous n'en avons pas trouvé un seul. Il y avait encore quelques fleurs de Rubus arcticus; mais bientôt cette plante disparaît aussi, tandis que le Rubus chamæmorus va jusque sur les bords de la mer glaciale, et couvre surtout les lieux marécageux.

Il s'éleva un vent très frais; nous remontâmes à force de voiles et par les moyens ordinaires, la cataracte de Hirvaskoski, qui est assez considérable, et après en avoir remonté encore une autre, nous arrivâmes à Palojoensu, qui est à trois milles de Ketkessuvando. Là nos bateliers prirent du repos, et nous entrâmes dans une hutte assez propre, que les marchands voyageurs y ont construite pour y reposer plus commodement en hiver. C'était le 2 Juillet; à

*) C'est à dire: au soleil 56 degrés de Réaumur et 145 de Farenheit; à l'ombre 23⅕ de R. et 116⅕ de F., et dans l'eau 14⅗ de R. et 96½ de F.

onze heures de soir nous redescendîmes la dernière cataracte, pour entrer ensuite dans la petite rivière de Palojocki. Delà nous vîmes très clairement le soleil de minuit. La chaleur continua sans relâche le jour suivant et même la nuit, que nous passâmes sur le rivage, en couchant sur la terre, après avoir allumé des feux pour chasser les moucherons.

Depuis Öfver-Torneå je n'avais quitté les habits ni les bottes une seule nuit, quoiqu'il y eut à Kengis de très bons lits. Ayant gagné cette habitude, on jouit d'un sommeil délicieux malgré la privation de toutes ces commodités que nous regardons comme nécessaires; et ce train de vie, en faisant très mauvaise chère, en passant les jours en bateau et souvent les nuits de même, ou en dormant sur la terre sans autre toit que le ciel, et en respirant toujours l'air pur des déserts, dans une parfaite ignorance des grands événemens qui agitaient le centre du monde policé, ce train de vie, dis-je, avait des plaisirs qu'il faut avoir éprouvés pour être en état d'en juger. Les moucherons qui nous poursuivaient sans cesse, malgré toutes les précautions possibles, troublaient seuls notre bonheur, et prouvaient qu'il y a des peines dans tous les états de la vie: triste vérité, qu'on ne connait que trop en cherchant les plaisirs dans le sein de l'abondance et de la mollesse.

Le lendemain matin nous reprîmes notre course, et ayant fait deux milles, nous trouvâ-

mes la petite habitation de Suontajervi, à quelque distance du rivage. Nous y étions allés pour acheter du fromage et de la viande de rennes séchée au soleil, ce qui fait un aliment délicieux, et qui ne se gâte pas par la chaleur du soleil. Il n'y avait que deux vieilles femmes et un chat, et nous ne trouvâmes aucune des provisions que nous cherchions; mais on nous donna du lait, ce qui nous fit beaucoup de plaisir, à cause de la grande chaleur. On voit auprès de toutes ces habitations de petits champs d'orge, labourés à la bêche. Les frimas du mois d'Août ne rendent que trop souvent inutiles les travaux de ces pauvres colons, et le poisson sec qui leur sert de pain, est alors leur seule ressource.

Au delà de Suontajervi, les paysages portent de plus en plus le caractère distinctif de la Laponie; le sol est couvert de mousse de rennes, les arbres deviennent plus rares, et la rivière n'est souvent qu'une cataracte continuelle, mais la pente en est douce.

Pendant un repos que prirent nos bateliers, nous allâmes à terre, à la poursuite de quelques oiseaux; notre interprète qui n'avait pas de fusil, vit alors un renne sauvage, qui se dressa sur les deux pieds de derrière, resta un moment en suspens, et prit enfin la fuite avec une vélocité surprenante. C'aurait été un beau sujet à dessiner; mais j'ai cru ne pas de-

voir suppléer par l'imagination à ce qu'une fatalité constante m'a refusé de voir de mes propres yeux.

Il est fort nécessaire aux voyageurs de bien savoir distinguer les rennes domestiques des sauvages; car rien n'expierait aux yeux des Lapons le crime d'avoir tué un de ces animaux dont dépend toute leur subsistance; ils croyent qu'après un tel accident la fortune va leur devenir contraire, et que leurs troupeaux vont dépérir. Cependant ils en tuent eux-mêmes une quantité tous les ans; mais celà se fait avec de certaines cérémonies qu'ils croyent nécessaires pour détourner le malheur. La seule différence entre les rennes sauvages et domestiques, c'est que ceux-là sont plus gras, plus potelés, et d'une couleur plus foncée que les autres.

29. Rivière de Palojocki, 3 Juillet.

Après avoir fait encore quelque chemin sur la rivière de Palojocki, nous vîmes au milieu d'une cataracte, un rocher sans arbres et exposé au vent, où nous espérions être quittes des moucherons. Nous nous y arrêtâmes pour diner de nos provisions; mais il fallut y allumer du feu pour chasser ces insectes, qui devenaient de plus en plus insupportables.

Comme ce paysage me paraissait d'un caractère nouveau et frappant, tant par la forme

des collines, que par la couleur blanche tirant sur le jaune de la mousse de rennes, qui les couvrait, je m'éloignai un peu pour le dessiner. En même tems un orage s'éleva de loin; les déserts retentissaient du bruit du tonnerre, et le feu des éclairs sillonnait le ciel entre de noirs nuages et l'horizon.

Tel paysage qui serait indifférent aux yeux du peintre quand le ciel est clair et serein, devient souvent très imposant par l'effet des nuages et surtout par celui de la foudre. Il se peut que d'autres voyageurs observeront à peine cet endroit, qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Ayant été obligé d'ôter un gant et de lever le voile pour dessiner, je fus si cruellement piqué par les moucherons, que la main et le visage s'enflèrent considérablement. Pour adoucir le mal que me faisait la main, je la plongeai avec le gant dans l'eau, et trouvai que la peau de gants mouillée est un excellent remède en ces occasions. Toute l'enflure et l'inflammation se dissipèrent en quelques minutes, ej j'ai cru devoir insérer ici cette expérience, qui peut être utile aux voyageurs en cas pareil.

Les eaux du fleuve ayant baissé considérablement, nous fumes souvent obligés de mettre pied à terre pour alléger les bateaux, et de faire de longues marches en traversant avec beaucoup de peine des broussailles d'osier, qui

couvraient quelquefois des marais, où le gazon balançait sous nos pieds. Au milieu d'une petite cataracte notre bateau prit fond; comme il était impossible de le détacher sans diminuer le poids, j'entrai dans l'eau pour gagner le rivage le plus proche, au risque de trouver des endroits, où la rivière plus profonde aurait pu m'entraîner dans son cours; cependant à l'aide d'un gros bâton, qui me servait d'appui, je passai sans malheur. Un moment après Mr. A** fut obligé de s'exposer au même danger pour gagner le rivage opposé. Ensuite nous marchâmes longtems, lui à la gauche, et moi à la droite de la rivière, sans pouvoir nous réunir. Mr. A** trouva des oiseaux, et moi un paysage à dessiner.

30. Désert en Laponie.

Du haut d'un énorme monceau de sable la vue s'étend sur les déserts du plat pays de la Laponie. Le cours tortueux de la rivière, une colline couverte de verdure et ornée de quelques bouleaux, mais dont la forme paraissait un caprice de la nature; des coteaux couverts de mousse de renne: tous ces objets formaient un paysage très agréable au milieu d'un pays inculte et stérile.

Malgré la vaste étendue de cette vue, je ne découvris pas la moindre trace d'hommes, ni

ment d'un chien nous annonça la présence des hommes; et en effet nous découvrîmes bientôt deux pêcheurs dont la figure était hideuse. Pour se garantir des moucherons, ils s'étaient couverts jusqu'à la tête de toile sale et noircie par la fumée, et leurs visages, dont il ne paraissait qu'une partie, étaient enduits de goudron, de sorte qu'ils ressemblaient à des momies. Ce costume n'étant pas celui du pays, je n'ai eu garde de le dessiner; on va voir dans la Planche 31 le vrai costume des Lapons de ces contrées, et à peu près les portraits de quelques individus. Les pêcheurs étaient suivis d'un de ces chiens lapons, peut-être les plus laids de leur espèce, et dont nous parlerons dans la suite.

Un sentier, objet bien rare dans ce pays, fait beaucoup de plaisir aux voyageurs; les pêcheurs nous en indiquèrent un, par lequel nous arrivâmes à Leppajervi, après avoir marché un quart de mille. Il était une heure après minuit, la violence de la pluie s'était augmentée, et nous étions encore bien mouillés depuis notre sortie du bateau dans la rivière; ainsi nous fumes bien aises de trouver un azile dans un *pörte*, qu'on tenait bien chaud, obscur et rempli de fumée, pour chasser les moucherons. Il y avait deux enfans couchés tous nuds sur une peau de renne, et leur sommeil était si tranquille, que nous les crumes morts; mais telle était notre lassitude, que sans examiner de plus

près leur état; et sans même songer à sécher nos habits, nous nous couchâmes d'abord sur des peaux de renne étendues sur le plancher pour nous servir de lits; le grand avantage d'être à l'abri des moucherons, fut cause que nous jouîmes d'un sommeil délicieux et très long. Nous étant réveillés bien tard le lendemain matin, notre premier soin fut de lever un peu la planche qui couvrait le soupirail, pour faire entrer le jour dans la cabane. Nous vîmes alors les deux enfans qui venaient aussi de s'éveiller; le sommeil avait raffraîchi les roses de leur teint et ils étaient beaux comme les anges. Notre aspect devait leur paraître bien étrange, cependant il ne les effraya point; et quoiqu'il me fut impossible de les faire sourire, ils nous parlaient sans le moindre trouble en nous regardant fièrement. J'ai observé que les habitans de ce pays n'ont pas le moindre soupçon de cette mauvaise honte qu'on trouve souvent parmi les peuples civilisés; c'est que les parens n'inspirent pas aux enfans la crainte de se mal conduire, par des corrections continuelles sur leur maintien, sur leur manière de s'énoncer etc. Hommes, femmes, enfans, tout se présente ici avec cette noble assurance, naturelle à l'homme qui n'a pas été intimidé dès l'enfance.

Nous trouvâmes à Leppajervi un homme qui connaissait l'intérieur des forêts et les demeures des Lapons; il s'offrit de nous suivre

pour nous les faire trouver, et nous acceptâmes ses services avec plaisir.

La rivière de Palojocki, toujours également tortueuse, traverse un pays de plaines entrecoupées de collines couvertes de mousse de renne; on y voyait par ci par là des touffes de ces buissons nommés Betula nana, Bouleaux nains; près du rivage dominait l'osier, surmonté quelquefois de bouleaux ordinaires. Enfin, après une longue course, nous entrâmes dans le lac de Palojervi, qui est très considérable; et comme il avait fallu passer une petite cataracte, où l'eau était très basse, on avait transporté par terre la plupart de nos effets et poussé un seul bateau jusqu'à l'entrée du lac. Nous nous embarquâmes avec tout notre bagage sur ce bateau, qui en était surchargé; le vent étant extrêmement violent, les vagues y entraient de côté, et il était souvent sur le point d'enfoncer ou de culbuter. Nous abordâmes avec peine au rivage le plus proche, vis-à-vis de l'île de Kintesari, où nous devions aller; ayant débarrassé le bateau de la moitié de sa charge, nous y arrivâmes heureusement, et aussitôt nous renvoyâmes les bateliers chercher le reste de nos effets.

L'île de Kintesari peut avoir huit ou neuf cents pas de longueur sur deux ou trois cents de largeur; quelques pêcheurs y avaient bâti une petite hutte, près de laquelle nous dressâmes notre tente sur un beau gazon entre deux

bouleaux. Après y avoir fait un petit feu de mousse pour chasser les moucherons, nous nous livrâmes à nos occupations ordinaires d'écrire et dessiner. Vers minuit nous sortîmes pour voir le soleil, qui brillait de tout son éclat; à une élévation de trois ou quatre fois son diamètre apparent; ce spectacle commençait à nous devenir un peu familier, mais nous n'y manquions jamais, quand la clarté du ciel permettait de le voir; cependant nous aurions souhaité quelques heures d'obscurité, car ce jour continuel fatiguait les yeux.

En attendant les moucherons avaient rempli notre tente, et il fallut les en chasser encore une fois par la fumée; aussitôt qu'il fut possible d'y respirer, nous rentrâmes avec beaucoup de précautions, et nous nous couchâmes sur des feuilles de bouleau qui répandaient une odeur très agréable. Après avoir dormi deux heures, je fus réveillé par les piquures des moucherons qui étaient rentrés, je ne sais pas comment. Je rallumai le feu, mais le sommeil m'avait quitté, car l'enflure aux mains et au visage, causée par ces piquures, était suivie d'une espèce de fièvre. Ayant repris les gants et le voile, mal nécessaire pour en éviter un plus grand, je sortis pour prendre l'air et pour voir le retour des pêcheurs, annoncé par une quantité innombrable de petites mouettes, Sterna hirundo, qui voltigeaient autour des bateaux et demandaient à grands cris leur tribut de la pê-

che; c'étaient les entrailles des poissons, que les pêcheurs jetaient sur le rivage, en nettoyant ceux qu'ils destinaient à être séchés au soleil.

On m'assura que ces oiseaux disparaissent tous les ans à un certain jour d'automne et reviennent de même au printems. Quant à cette grande régularité, je ne saurais y ajouter foi, vu l'inégalité des saisons d'un an à l'autre. Les pêcheurs avaient pris quelques brochets, dont ils ne faisaient point de cas, plusieurs lavarets et une autre espèce de poissons, appelés en suédois Harr, Salmo thymallus. Les Lapons se servent des intestins de ce poisson pour coaguler le lait de renne, dont ils font du fromage.

Le jour précédent, en arrivant à l'île, nous avions d'abord dépêché l'homme de Leppajervi dans l'intérieur des forêts, pour chercher des Lapons et les engager moyennant de l'argent et de l'eau de vie, à nous conduire jusqu'à Kautokeino, premier lieu habité que nous devions trouver, à neuf milles de distance environ. Nous avions recommandé surtout à notre émissaire, de faire en sorte que les Lapons amenassent des rennes pour le transport du bagage, et nous nous promettions beaucoup de plaisir, de voir ces animaux porter des fardeaux. Un jour s'était écoulé depuis le départ de notre homme, et son retard nous donnait déjà de l'impatience. En attendant nous étions occupés à combattre les moucherons, qui s'é-

tant rassemblés de plusieurs milles à la ronde, nous faisaient une guerre cruelle; ils obscurcissaient le ciel, et la faible lueur du soleil qui parvenait jusqu'à nous, avait cette couleur rougeâtre qu'on lui voit en traversant de grandes masses de fumée.

Nous achetâmes presque pour rien deux brochets, et en y ajoutant quelque chose de nos provisions, nous fîmes un assez bon diner. Les repas des pêcheurs nous prouvaient le peu qu'il faût pour soutenir la vie; ce n'était que du poisson sec et de l'eau du lac, sans pain ni sel, et ils avaient l'air de ne manquer de rien; cependant en vrais Lapons ils acceptèrent avec beaucoup de plaisir un peu d'eau de vie que nous leur offrîmes.

La nuit suivante, pendant que nous étions occupés à contempler le soleil, nous entendîmes sur l'autre bord du lac les cris des Tetrao Lagopus', *Snöripa*, et nous nous y transportâmes en bateau. La chasse est un moyen de charmer les ennuis de l'attente et de l'incertitude. Nous courûmes beaucoup sans rien tuer, et après avoir découvert une petite rivière sans nom qui se décharge dans le lac à l'orient, nous retournâmes à l'île sur les trois heures du matin, en nous flattant de l'espoir d'y trouver notre émissaire. Les pêcheurs y revenaient en même tems avec leur cortége ordinaire de mouettes; mais notre homme n'avait pas paru, et notre

notre situation commençait à devenir embarrassante, car il y avait toute apparence que cet homme s'était égaré, qu'il avait péri, ou qu'il nous avait trompés. Il est vrai que nos bateliers de Muonioniska ne nous ayant pas quittés encore, le retour était libre; mais ce n'était pas là notre compte, et nous résolûmes d'avancer en tout cas à l'aide de la carte et de la boussole, en nous chargeant nous mêmes de nos provisions. Quant au reste de notre bagage, nous pouvions eu toute sûreté le confier aux bateliers pour le porter à Muonioniska. Ayant donc fixé le départ à onze heures du matin; nous allâmes nous coucher dans la tente, afin de nous préparer par un peu de repos aux fatigues et aux dangers que nous allions affronter.

Après avoir dormi qnelques heures, je m'éveillai au faible bruit d'un bateau qui abordait à l'île; aussitôt je sortis pour voir ce que c'était, et reconnus avec joie notre émtissaire, qui revenait tout accablé de fatigue. Il n'avait trouvé de Lapons qu'à trois grandes milles de distance; ils l'avaient suivi jusqu'aux bords de la Rostijocki, petite rivière qui se décharge dans le lac du côté septentrional; et nous y attendaient; mais c'avait été envain qu'il les avait priés d'emmener des rennes, à cause des insectes qui les tourmentent en cette saison, et qui les rendent furieux, si on les force de porter des fardeaux.

Je courus annoncer cette bonne nouvelle à mon compagnon de voyage; nos amis de Muonioniska se chargèrent de nous conduire en bateaux jusqu'à l'endroit où nous attendaient les Lapons, et nous partîmes le 6 Juillet, précisément à l'heure que nous avions fixée, mais sous de meilleurs auspices que nous ne l'avions espéré.

Puisque nous venons d'entrer en Laponie, il est tems de faire connaître le peuple extraordinaire qui habite ce pays, et nous commencerons par dire quelques mots sur son origine. Ce sujet a été traité par tant d'auteurs *), et leurs avis ont été si différens, qu'il ne nous restera qu'à choisir ce qui paraît le mieux prouvé ou du moins le plus vraisemblable.

L'histoire ancienne des Lapons est couverte des ténèbres les plus épaisses. Puisqu'il n'est pas permis de croire qu'ils sont, ainsi que leurs rennes, originaires de leur pays, hors duquel ni les uns ni les autres ne peuvent vivre longtems, et puisqu'il faut leur chercher ailleurs une origine, il y a lieu de supposer qu'ils de-

*) Tornæus, Schefferus, Högström, Lindheim, Ihre, Linné, L'Evesque, Georgii, enfin Mr. Porthan, Professeur de l'Académie d'Åbo, et dont nous avons parlé dans le premier Cahier.

scendent des Samoyedes. Je ne donnerai cependant pas comme preuve le rapport qui se trouve entre le mot Sabmelatz, dont les Lapons se nomment, et celui de Samoyede; ce dernier qui vient du russe, n'est pas adopté par le peuple qu'il désigne; il signifie à peu près antropophage, et a probablement été appliqué à ces sauvages par quelque méprise de voyageurs, qui les ayant vus manger de la viande de renne crue, auront supposé qu'ils se nourrissent de chair humaine *). Des ressemblances physiques très prononcées: une assez grande conformité de mœurs, en considérant les différens degrés de civilisation qu'ont atteint les deux peuples, voilà sur quoi je fonde mon opinion, qui est aussi celle de Linné.

Il faudrait connaître les deux langues, pour être à même d'examiner les rapports qu'il peut y avoir entre elles. Mr. Porthan indique des ressemblances entre le lapon et les langues des peuples voisins des Samoyedes, d'où l'on pourrait conclure qu'il doit y en avoir aussi entre le lapon et le samoyede **).

*) Voyez les recherches de Mr. Porthan, insérées dans les Actes de l'Academie d'histoire, d'antiquités et de belles lettres de Stoekholm; 4:me partie.

**) Le nombre dix est en lapon *Lokke*, les Tscheremisses et les Woguls disent *Lu:* Oreille est en lapon *Pelje*, les Tscheremisses disent *Pillisch*, les Morduans *Pilæ*, les Woguls, les Wotes, les Permes *Pel* etc. Voyez le même ouvrage.

Voici la description que donnent des Samoyedes les voyageurs qui les ont vus: une taille au dessous de la moyenne, le corps dur et nerveux, d'une structure large, quarrée: le visage applati, les yeux noirs, dont l'ouverture est étroite et allongée: l'os de la mâchoire supérieure très fort et élevé, la bouche grande et les lèvres minces, les oreilles grandes, plates, rehaussées, les cheveux noirs, le teint d'un brun jaune, les jambes courtes mais déliées, les pieds fort petits; et tout celà convient parfaitement aux Lapons.

Quant aux mœurs, voici ce qu'ont de commun les deux peuples: la vie nomade, la nourriture de rennes, l'habillement, la forme des habitations, les lits, la coutume d'acheter des parens les femmes qu'ils épousent; celle de mettre auprès des morts leurs arcs, leurs flêches et tout ce qu'ils avaient de plus cher, le goût excessif pour les liqueurs spiritueuses et le tabac, une extrême oisiveté interrompue par de grandes fatigues, auxquelles ils sont quelquefois forcés par leur genre de vie et par la rigueur du climat.

En général, je crois que les recherches sur les conformités des langues peuvent répandre beaucoup de lumières sur l'histoire, et prouver tantôt des affinités, tantôt des rélations anciennes entre des peuples, maintenant séparés par de grands espaces, et qui s'ignorent mutu-

ellement. Mais lorsqu'il s'agit de déterminer la première origine des nations, si l'on trouve ces conformités seules d'un côté, et de l'autre des rapports physiques, tels que les même traits caractéristiques, la même taille etc. je ne crois pas me tromper, en donnant la préférence aux conclusions qu'on peut tirer de ces derniers, comme les moins variables. Le fils d'un nègre et d'une négresse, né dans un pays septentrional, sera toujours negre; il peut cependant ignorer sa langue maternelle, et ne parler que celle du pays où il a été élevé: Les Juifs de tous les pays ont des traits particuliers qui les distinguent des autres peuples, etc.

Il suffit donc d'avoir comparé les Lapons à leurs voisins Finois ou Suédois, pour être persuadé qu'ils ne sont pas de même race que ceux-ci quoique les deux tiers de leur langue appartiennent à celles de ces deux peuples *), lesquels sont aussi entre eux d'extraction différente.

Il y a lieu d'espérer que Mr. Blumenbach, maintenant occupé à faire une collection de crânes de tous les peuples du monde, et qui

*) Dieu en finois est *Jumala*, en lapon *Jubmel:* feu, *tolle, tuli:* jour, *päivä, paive:* nuit, *jä, ii:* rivière *jocki, jock:* lac *järvi, jaure:* forêt, *medza, medz,* etc. Bienheureux en suédois est *salig*, en lapon *salug:* couteau, *knif, niip:* grand, *stor, stuore:* humecté, *däfven, däbbom:* affirmation, *bejakelse, jackosthien*, etc.

va bientôt recevoir un crâne de lapon, sera en état d'éclaircir plusieurs doutes sur les rapports physiques entre les nations.

Les traditions des Finois et le peu qu'en ont les Lapons, confirment que ceux-ci ont autrefois occupé la Finlande, et qu'ils en ont été chassés par les habitans actuels *). C'est ainsi que leurs domaines ont été réculés peu à peu des côtes du Golfe botnique, au delà du cercle polaire, et qu'ils le sont encore tous les jours par les colons qui s'établissent dans ces contrées.

On trouve dans une ancienne histoire, appelée Fundin Noregur, où il s'agit de la famille de Fornioter, (régnante avant Odin dans le nord, et apparemment en Finlande), que Nore, fils de Thor, ayant entrepris une expédition pour chercher sa sœur Goa ou Göja, enlevée secrétement à l'occasion d'un sacrifice, fit le tour du Golfe botnique, et rencontra un grand nombre de Lapons, qui voulurent lui disputer le passage, mais qui furent vaincus et dissipés. C'est apparemment la première fois qu'il est fait mention de Lapons; mais l'auteur de cette histoire ou fable (Saga) est inconnu, ainsi que le tems où il l'écrivit.

Les mots *Lapp*, Lapon, et *Lappmark*, Laponie, ne sont pas des noms primitifs. L'Is-

*) Voyez les recherches de Mr. Porthan, déjà citées.

landien Sturleson, de qui nous avons les monumens les plus estimés de l'histoire ancienne du Nord, les ignorait absolument. Celà prouve, selon Mr. Porthan, que le Fundin Noregur lui est postérieur. D'ailleurs Saxon le grammairien est le premier auteur qui se soit servi de ces noms; il écrivait environ l'an 1190, c'est à dire 113 ans après Sturleson. Avant Saxon ce peuple s'appelait Finnar, Finois, ou Skridfinnar, du mot *skrida*, qui s'applique à leur manière de glisser par le moyen des patins, sur la surface des glaces ou de la neige. Sans les raisons que je viens d'alléguer, ceci paraitrait prouver que les Lapons descendent des Finois, et d'autant plus, que les Norvégiens appelent encore de ce nom, les habitans de la Laponie norvégienne.

L'origine de ce mot *Lapp*, est aussi obscure que celle du peuple qu'il désigne, et qui le regarde comme une injure. S'il venait de la langue du pays, où il signifie exilé; pourquoi tous les peuples, excepté celui au quel on l'applique l'auraient-ils adopté? Cependant c'est l'opinion de plusieurs auteurs. *Lappi* en finois signifie également lapon et sorcier, mais il est incertain si le nom de l'art vient de celui du peuple, ou si c'est le contraire *). Ce qui est très sûr, c'est qu'aucune nation n'a été autrefois plus fameuse que celle des Lapons, par l'exercice de cet art, qui se perd par les pro-

*) Recherches de Mr. Porthan.

grès des sciences, malgré les efforts qu'on a fait de tems en tems pour le relever. Lapp en suédois signifie lambeau; on a voulu conclure delà, que des Lapons, manquant de subsistance dans leur pays et allant en foule mendier chez leurs voisins, avaient été appelés de ce nom, à cause de leurs habits déchirés *).

Voilà les seules suppositions, qui m'ont paru dignes de quelque attention, et cependant il me semble impossible d'en conclure rien d'assuré.

Selon Sturleson, et après lui Petrus Claudi, les Lapons, Finner, du tems d'Erik Segersäll (le victorieux), de Harald Hårfager (à la belle chevelure), et avant ce tems, étaient indépendans de leurs voisins, et gouvernés par des rois de leur nation. Celui qui régnait alors et le seul dont le nom soit connu, s'appelait Mottle. Une jeune fille, appelée Gunilde, fut envoyée par son père Odzor Huide chez ce prince, pour s'instruire dans l'art de la magie.

Le premier Roi de Suède, qui voulut subjuguer les Lapons, fut Magnus Ladulås (serrure des granges), surnom glorieux qui lui fut donné à cause de la grande sûreté qui régnait en Suède, par l'ordre qu'il avait établi et par l'activité de son gouvernement. Un peuple nomade, dispersé dans

*) Olaus Petri Niurenius, écrivain du tems de Gustave Adolphe, était de cette opinion.

dans un pays vaste, inculte et d'un accès très difficile, n'était pas aisé à dompter par la force des armes. Magnus, pour ne pas exposer son armée à périr dans les déserts, abandonna cette entreprise aux Birkarles, habitans d'une grande paroisse qui contenait une partie de ce qui s'appelle aujourd'hui la Vestrobotnie. Il se chargèrent d'assujettir les Lapons, à condition de rester maîtres de leur pays, moyennant un léger tribut de peaux de petits gris, qu'ils payeraient en forme d'hommage à la couronne. Pour commencer cette entreprise un d'eux se mit en embuscade sur un chemin frayé, que devait suivre une troupe de Lapons venant de Birkala. Caché dans la neige, dont il s'était fait couvrir par sa femme, il les vit passer pendant la nuit, et reconnut qu'ils étaient quinze des plus distingués de la nation. Alors, sans perdre de tems, il les dévance en prenant un chemin plus court, et comme ils voyageaient un à un, il les tua tous par surprise, excepté le dernier qni avait vu de loin les corps de ses compagnons étendus sur la neige, et s'était mis en état de défense. Celui-ci se défendit longtems, et le Birkarle n'en vint à bout que par le secours de sa femme *). Après ce coup, les Lapons ayant perdu leurs chefs, furent tous massacrés ou reduits sous le

*) C'est Jean Buræus qui nous a transmis cette anecdote qu'il avait apprise par tradition. Voyez Schefferi Lapponia p. 151.

joug des Birkarles, qui exercèrent sur eux un pouvoir absolu, et qui en abusèrent cruellement pendant trois siècles, jusqu'au règne de Gustave Vasa. Ce héros, après avoir délivré sa patrie, y rétablit l'ordre et abolit toute sorte d'oppression. Les malheureux Lapons ayant fait parvenir leurs plaintes jusqu'à lui, il les trouva fondées, et fit emprisonner à Torneå, le chef des Birkarles, Henric Larsson, qui fut condamné à payer de grosses amendes. Depuis ce moment les Lapons payèrent leurs tributs immédiatement à la couronne de Suède, et obtinrent entière liberté de commerce. Au lieu des Birkarles, qui avaient partagé entre eux les différens districts de la Laponie, où ils avaient pris le titre de rois, Gustave établit des baillis, *Lappfogdar, Konunga Olmai,* c'est-à-dire hommes du roi, pour veiller en son nom à la perception des impôts ainsi qu'à l'administration de la justice. Charles IX, fils de Gustave I, fit de la Laponie le partage qui subsiste encore de nos jours, et augmenta le nombre des officiers civils.

Depuis les premiers tems où les Lapons avaient été soumis aux Suédois, on n'avait cessé de faire des efforts pour les convertir à la religion chrétienne. Environ l'an 1400 Eric de Poméranie avait ordonné au chapitre d'Upsal de leur donner des prêtres, et on trouve encore chez eux quelques cérémonies qui appartiennent à la religion catholique. Mais leur vie ambulante rendit longtems tous ces soins inu-

tiles, et le paganisme fut la religion dominante jusqu'au règne de Gustave I.

Voici les dieux qu'adoraient autrefois les Lapons: *Thiermes*, qui répond au *Thor* des anciens Suédois et au Jupiter des Grecs, était le dieu du tonnerre, et présidait à la santé, à la vie et à la mort des hommes; l'Iris lui servait d'arc, et de ses flèches il exterminait les démons qui nuisaient au genre humain. Il paraît que l'idée que les Lapons se formaient de ce dieu, réunissait celles du bon et du mauvais principe. L'histoire de sa naissance est assez particulière. Une jeune fille, disait-on, s'étant assise au pied d'un arbre, vit tout-à-coup un homme qui la pria de remplir sa pelisse, *Lappmudd*, de bois destiné à la fonte du goudron. Elle le fit, mais voyant que le bois s'allumait de soi-même, et que cet homme avait des cornes, elle en fut effrayée et voulut prendre la fuite. Ce fut envain, et bientôt elle accoucha d'un fils qui pleurait sans cesse et qui ne trouvait jamais de repos. Dieu prit cet enfant, l'emporta au ciel, et lui demanda s'il voulait prendre le parti de sa mère ou celui de son père. L'enfant se déclara pour la mère et dit qu'il voulait persécuter son père avec toute sa race. Depuis ce moment il parcourt les airs, et lance la foudre qui fend les rochers et embrâse les arbres où il y a des démons cachés. Cet être, étant le fils du diable, *perkel*, et le nourrisson de Dieu, est tour-à-tour bon

et méchant; quelquefois il frappe les lieux sacrés, et écrase les idoles. Cette fable prouve aussi que les Lapons avaient quelque idée d'un être supérieur à tous les dieux. Chaque famille érigeait à Thiermes un autel en forme de table, placé à quelque distance en arrière de sa hutte, et l'ornait de branches de bouleau ou de sapin. Le sentier qui conduisait à l'autel, était parsemé de feuilles ou de branches de ces arbres, et l'image qu'on plaçait sur l'autel, était un tronc de bouleau, dont les racines formaient une tête informe avec quelques traits du visage humain.

StorJunkare, le second de leurs dieux, présidait à la chasse et à la pêche; on jugera par là que les Lapons ne negligeaient pas son culte. Quelquefois il se rendait visible sous la figure d'un homme aux pieds d'oiseau, mais ayant du reste une taille majestuense, habillé en noir et portant un fusil. Ces apparitions ne manquaient jamais de porter bonheur à la chasse ou à la pêche; et il arrivait même que le dieu tuait des oiseaux au vol, ce qui était regardé comme un miracle. Le nom de StorJunkare vient du norvégien. On appelait autrefois en cette langue les gouverneurs des provinces *Junkare*, et *stor* veut dire grand: ainsi ce nom signifie grand gouverneur ou vicaire de Dieu. Les habitans de la Laponie de Torneä et de celle de Kemi, qui avaient moins de communication avec les Norvégiens, appélaient ce dieu

Seitä et lui donnaient les mêmes attributs. En général les Lapons le représentaient par des pierres brutes ou grossièrement taillées d'après la forme humaine. Chaque famille avait son StorJunkare ou son Seitä, qui était placé sur le haut d'une montagne ou d'un rocher, et quelquefois sur les bords d'un lac ou d'une rivière. Les limites des territoires consacrés au dieu étaient exactement marquées, et jamais femme nubile n'osait en approcher, car on croyait que la mort ou de grands malheurs étaient les suites inévitables d'un tel sacrilége. A l'endroit où le fleuve de Torneå sort du lac du même nom (Torneåträsk) et forme une grande cataracte appelée Darra, il y a une île d'un accès difficile, à cause de la rapidité des eaux qui l'entourent; c'est là que Regnard trouva les cinq idoles de pierre, dont parle Schefferus. L'une, de la hauteur d'un homme très grand, était le dieu Seitä, les autres, plus petites, étaient sa femme, son fils ou sa fille, et ses domestiques *). Regnard, malgré les imprécations des Lapons, emporta ces dernières, mais le Seitä était trop pésant. Toutes ces images avaient à peu près la forme humaine avec une espèce de chapeau sur la tête. D'ailleurs ce ne sont ordinairement que des pierres brutes et sans forme.

Le troisième dieu des Lapons, dieu qu'ils avaient en commun avec la plupart des peuples

*) Tornæus, et après lui Schefferus, p. 107.

idolâtres, était *Baive* ou le soleil. Après l'idée d'un Dieu immatériel, rien n'est plus sublime que celle de cet astre vivifiant la nature par sa chaleur bienfaisante. Les Lapons en éprouvent les effets les plus frappans quand le soleil, après une longue absence, revient visiter leur atmosphère et semble prendre plaisir à s'y arrêter pour hâter les progrés de la végétation. Ils l'appelaient la mère de tous les êtres vivans, et son culte était à peu près semblable à celui de Thiermes.

Les sacrifices consistaient principalement en os et en cornes de rennes. Les femmes n'y étaient jamais admises. Les hommes en approchant du lieu sacré, commençaient par se découvrir la tête et s'incliner plusieurs fois très profondement, ensuite ils se prosternaient, et s'avançaient en marchant sur les mains et les genoux jusqu'aux pieds de l'idole, où ils déposaient leurs offrandes. Ils avaient grand soin d'éloigner les chiens à ces occasions; si par malheur un de ces animaux emportait la moindre pièce des os de la victime, il le payait de sa vie et on rendait à l'idole l'os du chien répondant à celui qu'il avait dérobé. Ces sacrifices se pratiquaient régulièrement à de certains jours de l'année, et on en célébrait d'autres, tantôt à la suite de vœux faits dans la détresse, tantôt pour faire cesser des maladies contagieuses parmi les hommes ou parmi les rennes. A ces occasions on immolait quelquefois des

boucs, des chèvres, des brébis, des chats ou des coqs, qu'on achetait en Norvège.

Högström raconte qu'un lapon, dont les rennes étaient attaqués d'une maladie épizootique, ayant fait envain plusieurs sacrifices à son idole de bois, lui prescrivit un certain jour, auquel il voulait être exaucé, et la menaça, en cas contraire, de la livrer aux flammes comme coupable d'imposture. Le jour étant arrivé sans que le mal eut cessé, le lapon fit un grand amas de bois autour de l'idole, et y mit le feu. Plusieurs de ses compatriotes, instruits de ce sacrilége, se rassemblèrent pour l'expier en tuant ce lapon, et en le brûlant à l'honneur de l'idole; mais il leur exposa le fait avec tant d'éloquence, qu'ils convinrent avec lui que cette idole ne valait rien, et qu'il avait bien fait de la traiter ainsi.

Outre les dieux que je viens de nommer, les Lapons en adoraient d'autres inférieurs, comme le *Kuowa manno*, auquel ils offraient du foin, et qu'ils invitaient à s'en nourrir, en frappant avec bruit leurs traineaux ou ackias: les *Jauloherra* ou seigneurs de noël, qu'ils se rendaient propices en leur offrant de petites barques d'environ deux pieds de longueur, teintes de sang et marquées de plusieurs croix; ils plaçaient ordinairement ces présens sur les branches des plus hauts sapins, et celà se pratiquait un peu avant les fêtes de noël, tems

auquel ils tuent ordinairement les rennes: *Ruotta*, être formidable aux femmes, et qu'ils désarmaient en lui offrant de petits sacs d'écorce de bouleau, remplis d'une petite portion de chacun des mets dont ils se régalaient la veille et le matin de noël *), comme du-lait, du fromage, du poisson, mais jamais de la viande.

Thomas von Westen, missionaire danois, dit que les Lapons adoraient l'Etre suprême sous le nom de *Saragads* ou le Créateur. Högström, missionaire et curé de Gellivare, dans la Laponie suédoise, a fait des perquisitions à ce sujet; mais il n'a trouvé aucun lapon qui connut ce nom. L'idée des anges et de leurs apparitions dont se vantent les Lapons de nos jours, est probablement une suite des efforts qu'on a faits autrefois pour introduire le christianisme en Laponie.

Telle était l'ancienne religion des Lapons, et encore du tems de Högström, c'est-à-dire de 1743 à 1751, une grande partie de la nation adorait en secret les idoles, quoique faisant publiquement profession de la religion chrétienne. Maintenant le paganisme est presqu'entièrement détruit, plutôt par la persuasion que par la violence. Toute la Laponie est divisée en paroisses d'une étendue convenable, et dont chacune

*) Ne ventrem illarum terebret seu perforet. Voyez Schefferus.

chacune a des prêtres et des églises. Gustave Adolphe institua, l'an 1619, à Piteå une école de Lapons, qu'il transféra depuis auprès de l'église de Lycksele, dans la Laponie d'Umeå. Aujourd'hui il y a six écoles distribuées dans les différens cantons du pays.

L'art de la magie est presque totalement perdu en Laponie, comme je viens de le dire, et des prêtres qui ont vieilli sur les lieux, m'ont assuré qu'on n'y trouve plus un seul de ces tambours qui étaient autrefois les instrumens principaux des sortiléges. Je vais les décrire en peu de mots ainsi que la manière dont les Lapons s'en servaient *). Les tambours magiques, appelés Quobdas ou Kannus, étaient formés de troncs d'arbres croissant sur des lieux particuliers, et dont les fibres, en commençant des racines, formaient une spirale allant de la droite à la gauche, c'est-à-dire du même côté que s'avance le soleil. La partie supérieure de ce tronc excavé, était couverte de peau, sur laquelle on traçait avec l'écorce des aunes, qui donne une couleur rougeâtre, une quantité de figures, comme des rennes, des oiseaux, des renards, des ours, des loups, le soleil, la lune, des étoiles, et plusieurs autres objets; la forme en était ovale ou à peu près. Le sorcier, entonnant des chansons magiques, jetait quelques anneaux de cuivre sur la peau du tambour,

*) Voyez Schefferus et Högström.

qu'il frappait avec un marteau de corne de renne, et tirait ensuite de bons ou mauvais présages des figures sur lesquelles s'arrêtaient ces anneaux; souvent ces magiciens, saisis d'évanouissemens subits, voyaient le passé, le présent et l'avenir. Le principe de toute superstition est que pour bien voir, il faut fermer les yeux, et que pour bien penser, il faut enchaîner la raison. L'idée de cet état d'évanouissement surnaturel est très ancienne. On trouve dans l'Edda, qu'Odin y était sujet, et qu'il avait alors les mêmes révélations que les magiciens lapons. Mais je crains d'avoir trop longtems fixé l'attention du lecteur sur des objets, dont la seule utilité est de prouver la grande faiblesse de l'esprit humain; et malheureusement il n'est pas nécessaire pour s'en convaincre, d'aller visiter des peuples sauvages.

Les mariages des Lapons se font de la manière suivante: Les parens d'un jeune homme lui choisissent une épouse, et à ces occasions les richesses sont considérées comme le seul mérite. Le père, suivi des plus proches parens, le mène bon gré mal gré à la tente où demeure la jeune fille, et commence par offrir de l'eau de vie à son père. S'il réfuse d'en boire, tout est fini; mais s'il accepte, on fait la proposition, et on expose le prix qu'on veut donner; il consiste ordinairement en un certain nombre de rennes, en des pièces d'argens etc. Cependant le jeune homme est obligé par bien-

séance de rester hors de la hutte, où il s'occupe à fendre du bois ou à rendre quelque autre service à la famille de sa future. Ensuite il lui est permis de lui offrir des mets qu'il apporte. Elle doit les refuser d'abord; mais enfin elle sort de la tente, et le jeune homme la suit. Si alors ella accepte le présent, c'est une marque qu'elle va consentir au mariage. Souvent la négociation dure des années; car il est d'usage qu'à chaque visite que fait le jeune homme chez son prétendu beau-père, il doit apporter de l'eau de vie, et comme les Lapons aiment beaucoup cette liqueur, il est de l'intérêt des pères de retarder les noces autant que possible. En allant voir sa future, le jeune homme s'amuse à chanter des vers qu'il improvise et qui marquent son impatience de voir sa belle, surtout s'il arrive que le choix de ses parens soit de son propre goût. La mélodie n'est qu'un chant sauvage inventé à plaisir. On verra dans la suite un chant de Lapons, noté comme nous l'avons entendu à Kautokeino. Si le mariage n'a pas lieu, la quantité d'eau de vie qui a été consumée pendant la négociation, doit être exactement rendue; mais si les parties sont enfin d'accord, le prix convenu est immédiatement remis au père de la fiancée. Le jour des noces, la future doit par bienséance montrer une extrême répugnance d'aller à l'église, et s'y faire traîner par force. Les habits de noces sont à peu près les mêmes que ceux des fêtes. Une couronne d'argent attachée aux cheveux,

quelques rubans qui descendent sur les épaules et sur le dos, une rosette de rubans sur la gorge: voilà les seuls ornemens extraordinaires. Au retour de l'église il y a chez le père de la mariée un repas composé en partie de ce qu'ont apporté les convives. Le nouveau marié demeure la première année chez son beau-père, après quoi son propre père vient l'emmener avec sa femme et tout son bien, qui consiste principalement en un troupeau de rennes. C'est l'usage qu'à la naissance d'une fille le père lui donne un couple de rennes, et toutes celles qui en proviennent jusqu'à ce qu'elle quitte la maison paternelle, lui appartiennent de droit. Ces deux rennes, lorsqu'elles prospèrent, peuvent par leur reproduction former déjà un troupeau nombreux, que le père augmente encore le jour du départ, en raison de ses richesses; il donne aussi des ustensiles de cuisine, des gobelets d'argent, des cuillères etc. Tous les parens de la mariée, qui ont reçu quelques présens, sont obligés d'en rendre autant à cette occasion. Ensuite le jeune couple se procure une tente, et fait ménage à part. La fidélité conjugale est aussi scrupuleusement observée en Laponie, que dans aucun pays de l'Europe, et ce qu'on dit de la communauté des femmes a sans doute été inventé à plaisir, ou raconté par quelque voyageur qui aura jugé de la nation par quelques individus. Les enfans sont élevés comme on peut se l'imaginer, et le but de l'éducation est de les rendre pro-

pres au genre de vie qui leur est destiné. Quand les Lapons changent d'habitations, leurs enfans, bien couverts dans des pièces de bois excavées et qui leur servent de berceaux, sont portés par des rennes.

Quelques cérémonies usitées aux funérailles des Lapons, prouvent qu'ils croyent à l'immortalité de l'ame, et même qu'ils révèrent les mânes comme les Grecs et les Romains. Cependant il se pourrait qu'on ait confondu cette dernière idée avec celle des spectres, qui est commune à la plupart des peuples, civilisés ou non; dans ce cas le but d'une espèce de sacrifices que les Lapons les plus sauvages offrent aux défunts, pourrait être de se garantir de ces apparitions, qui effrayent leur imagination. Plus avant nous aurons l'occasion de donner des preuves de cette supposition. La seule marque de deuil chez les Lapons, est que les femmes bordent leurs bonnets de noir.

La nourriture des rennes est l'occupation principale des vrais Lapons, et c'est delà qu'ils tirent principalement leur subsistance; mais ceux dont les troupeaux ont été détruits par des maladies épizootiques, ou par les ravages des loups *),

*) On a observé que pendant la dernière guerre entre la Suède et la Russie, le nombre des loups a augmenté d'une manière surprenante en Laponie. Il paraît impossible que le bruit des canons les ait chassés si loin de la Finlande; c'est pourtant l'opinion de la plupart des habitans du pays.

s'adonnent à la pêche qui leur fournit les moyens de vivoter. Les premiers se transportent pendant l'été au delà des monts *Fjällen* *), sur les côtes de la mer occidentale ou glaciale, où ils trouvent des pâturages excellens; ils y sont moins incommodés qu'ailleurs par les moucherons; mais quant à ces mouches de rennes, OEstrus Tarandi, fléaux de leurs troupeaux, nous en avons observé une très grande quantité sur une langue de terre, fort avancée dans la mer glaciale, non loin du Cap Nord; c'est là que nous vîmes pour la première fois un troupeau de rennes, et nous nous réservons de parler plus amplement de ces animaux, quand nous arriverons à cet endroit.

Les Lapons font des voyages en hiver pour transporter les marchandises qu'ont achetées à leurs foires, des négocians des villes les plus proches; et par ces voyages ils gagnent de quoi se procurer leurs besoins pour l'année. Les plus longs voyages sont de trois ou quatre mois, et dans ces cas toute la famille est de la partie. Le père, la mère et tous les enfans au dessus de huit ou neuf ans, ont chacun à conduire un *raid:* ainsi s'appelle une suite de 12, 15 à 18 rennes, liées ensemble l'une après l'autre. La première traîne une *ackia* vuide, où le conducteur peut de tems en tems se reposer de la marche; les autres ont des charges de

*) Non *Felices,* comme les ont nommés quelques auteurs,

dix à douze lisponds. A la queue il y a en réserve deux ou trois rennes sans traîneaux, pour remplacer celles auxquelles il pourrait arriver quelque accident. Si une renne tombe, ou si son ackia s'embarrasse, elle court le risque d'être étranglée, avant que le conducteur du raid puisse arriver à son secours, ou arrêter la marche; et les propriétaires des marchandises sont obligés de dédommager les Lapons de tous les malheurs qui n'arrivent pas par leur faute.

Les traîneaux (ackia) ressemblent à la moitié d'un bateau à quille; ils ont jusqu'à huit pieds de longueur, et les Lapons ne les maintiennent en équilibre que par leur propre poids. Les pulka, dont se servent les voyageurs, sont couverts en avant de planches, ou de peaux de veaux marins; il faut qu'ils ayent un bâton pointu et qu'ils sachent bien le manier, pour ne pas être exposés à culbuter à chaque instant, surtout en descendant des montagnes, si la pente est rapide et si le chemin est dur. Les rennes n'étant attelées à l'ackia, que par des courroies, ne peuvent pas en arrêter le cours en descendant, et comme ces courroies sont attachées à un collet de drap doublé de cuir, il arrive qu'elles sont sur le point d'être suffoquées, si la charge est pesante; aussi les entend-on haleter toujours pendant la course, comme si elles se plaignaient de la cruauté des hommes. Mais malgré les grands inconvéniens de cette manière de les atteler, elles font par jour

jusqu'à dix ou douze milles; cependant si elles continuent de cette manière, plus de deux ou trois jours, elles sont ordinairement ruinées ou meurent en chemin. Une corde de cinq aunes, formée de lanières de peau de veau marin ou de vache, et attachée à un frontail de cuir, appelé panka, sert à gouverner la renne. En retirant cette corde subitement, et par secousses on fait avancer l'animal, en la relâchant on l'arrête; pour tourner à gauche on la secoue.

La chasse est une des occupations favorites des Lapons; celle des rennes sauvages et celle des ours sont les plus remarquables. En voici quelques détails.

Pour attraper les rennes sauvages, on employe des moyens différens selon les saisons. En automne et pendant que ces animaux sont en rut, on lie une femelle de rennes domestiques à un arbre, derrière lequel un lapon se cache soigneusement, et quand un mâle sauvage s'approche, il le tue à coups de traits d'arbalète, ou à coups de fusil, ce qui est plus commun de nos jours. En hiver, pendant que la neige est bien haute et molle, les Lapons se transportent avec une célérité surprenante par le moyen de patins, composés de deux pièces de bois un peu recourbées en avant, l'une de la longueur de l'homme, sur trois pouces de largeur: l'autre plus longue d'un pied

et

et plus large d'un pouce environ. Alors les rennes dont les pieds et les jambes s'enfoncent dans la neige, ne sauraient échapper a la poursuite des chasseurs qui découvrent facilement leurs traces. Quelquefois en été, les Lapons ayant trouvé de ces traces sur la mousse de rennes qui est alors sèche et fragile, se traînent sur l'estomac avec une patience extraordinaire et dans un profond silence jusqu'à ce qu'ils voyent l'animal à portée du fusil; mais cette chasse qui leur coute des peines infinies, est souvent infructueuse, car aucun animal n'est plus attentif au moindre bruit, ni plus farouche que les rennes sauvages. Cependant un bon chasseur peut en tuer dix ou douze par an.

La chasse des ours se fait avec beaucoup de cérémonies. Le lapon, qui par les traces sur la première neige a découvert la gîte, est de droit le chef de l'entreprise. L'ours s'étant retiré dans sa tanière, y reste tranquile tout l'hiver, et on attend pour l'attaquer les mois de Mars ou d'Avril, tems où la neige est propre à l'usage des patins. Alors on choisit un jour heureux *), pour se rassembler dans la tente du chef, d'où l'on sort par la porte de derrière; ensuite on forme la troupe qui s'avance vers la tanière. Autrefois on consultait le

*) Il y a des jours pendant lesquels rien n'obligerait un lapon de tenter quelque entreprise de conséquence.

tambour magique avant de se mettre en chemin, et si l'augure était favorable, le magicien marchait après le chef de la troupe, en frappant sur son tambour.

Ayant trouvé l'ours, on l'attaque dans sa tanière à coups de fusil. S'il n'en meurt pas, et s'il sort pour se défendre, le chef de l'entreprise s'avance avec une hallebarde qu'il tient cachée jusqu'à ce qu'il soit fort près de la bête; alors il lui en porte la pointe, s'il se peut, à l'endroit de la poitrine, où il a une tache blanche, qui est vis-à-vis du cœur; mais comme il est très habile à parer les coups, il faut beaucoup d'adresse pour l'atteindre. L'ours furieux, s'il est blessé, marche en avant sur les pieds de derrière, et saisissant l'hallebarde des deux pattes, pour l'arracher des mains de son ennemi, se l'enfonce de plus en plus dans le corps, jusqu'à ce qu'il tombe mort sur la place. Si l'homme est en danger, ses compagnons accourent à son secours; et il y a peu d'exemples que la bête échappe, s'il y a au moins deux bons chasseurs qui l'attaquent; mais très souvent ces hommes sont bien maltraités avant de terrasser un ennemi si formidable. Cette manœuvre, qui exige un courage extraordinaire, paraît incompatible avec la lâcheté qu'on reproche aux Lapons. Les auteurs qui ont décrit leurs mœurs, comme Schefferus, Högström etc. l'ignoraient absolument; mais des personnes très dignes de foi, m'ont confirmé le fait de manière

à ne pas laisser le moindre doute. Si l'ours est tué dans la tanière, on le frappe de verges pendant qu'on l'en retire. Après sa mort on chante une chanson funèbre qui varie selon les différens cantons. En voici une que cite Schefferus: *Kittulis pourra, kittulis ii skada tekamis, soubbi jälla zaiiti.* C'est-à-dire: Sois le bien venu, ours! nous te remercions de ce que tu ne nous as point fait de mal, et que tu n'as pas brisé nos armes. Ensuite, ayant placé la bête sur un traîneau, on retourne en triomphe à la tente du chef, et on finit par manger l'ours avec nombre de cérémonies, dont la description serait plus longue qu'intéressante; mais le plus curieux, est qu'on enterre la tête, les os de l'ours, et quelquefois une paire de patins, un couteau, un rabot, un morceau de laiton etc. croyant que l'animal peut en avoir besoin dans l'autre monde. L'homme qui a tué l'ours porte ensuite une pièce de laiton suspendue à son cou, ou un clou du même métal fiché dans le bois de son fusil, pour conserver la mémoire d'un exploit si glorieux.

On voit dans l'estampe suivante le costume des Lapons pendant l'été.

31. Première rencontre de Lapons à Rostijocki.

Nous venions de quitter l'île de Kintesari, et nos bateliers de Muonioniska nous conduisaient encore dans leurs bateaux.

Ayant avancé avec peine un demi mille sur la petite rivière de Rostijocki, dont les replis tortueux forment un labyrinthe, nous vîmes enfin dans un coin ombragé de bouleaux, six Lapons et une fille laponne, tous assis, ayant les genoux pliés, et les pieds sous les cuisses; ils formaient un cercle, coutume qu'ils ne manquent jamais d'observer, soit pour faire leurs repas, soit pour tenir conseil, ou pour jaser ensemble à loisir. Cette coutume vient probablement de ce que les tentes étant rondes ils sont habitués depuis l'enfance à former le cercle autour du feu qui est au centre. En nous voyant arriver, la jeune fille se leva subitement, ses regards marquaient un étonnement mêlé de frayeur. Les Lapons portent une tunique de serge blanche, bleue ou verte; le collet, les manches et le bord inférieur sont ornés de cordons ou de découpures de drap, rouges ou jaunes. Leurs écharpes sont aussi ornées de plusieurs pièces d'étain, de laiton ou d'argent, formant des étoiles, des quarrés ou des triangles; ils y attachent en outre un couteau, une clé, une bourse, un petit sac de cuir, une tabatière de corne de rennes. Les écharpes des femmes sont ornées de plusieurs anneaux de laiton ou d'argent. Les deux sexes portent des culottes, qui leur servent de bas, leurs bottines sont semblables à celles des Finois, et ils y mettent du foin sous la plante du pied. L'habillement des femmes est le même que celui des hommes, seulement que leurs tuniques sont

un peu plus longues, et que leur bonnet a la forme singulière qu'on voit dans l'estampe. Ce bonnet n'est d'usage que dans les parties de la Laponie que nous avons parcourues, et surtout dans la Laponie Norvégienne; le reste des Lapons porte un bonnet pointu, de drap bleu, verd, quelquefois rouge, et orné d'une houppe. Celui des femmes, moins pointu, est orné de rubans et quelquefois de galons. Les figures de Lapons, les plus marquées dans l'estampe, sont presque des portraits, ainsi qne celle du chien. Nous parlerons ailleurs de ces animaux, qui sont très courageux, et qui veillent à la conservation des rennes. On voit aussi dans l'estampe comment les Lapons allument du feu seulement avec deux pièces de bois. Le bateau est celui qui nous avait transportés de Muonioniska; il a la forme qui résiste le mieux à la violence des eaux, soit en remontant, soit en descendant les cataractes.

En hiver les Lapons portent au lieu de chemise une pelisse de peau de mouton la laine en dedans, une écharpe de cuir, la tunique ordinaire et encore une écharpe qui est ornée comme nous venons de le dire. En voyageant ils substituent à la tunique une autre pelisse de peaux de rennes, appelée en suédois Lappmudd, et ils y ajoutent un collet de peau d'ours. Alors ils portent des bottines aussi de peau de rennes.

Il n'y a pas d'observations suivies sur le climat de cette partie de la Laponie, et comme nous y étions en été, les nôtres ne sont pas bien intéressantes. Voici en peu de mots ce qu'a observé Mr. Grape, curé d'Enontekis, église située à 68° 30′ 30″ de latitude sur 40° environ de longitude.

Le soleil luit continuellement 49 jours de l'été, et disparaît aussi longtems en hiver, cependant il y a alors un crépuscule de trois ou quatre heures au moins. Ces longues nuits sont très souvent éclairées par des aurores boréales qu'on voit quelquefois au zénith. Les glaces se forment en Octobre et ne disparaissent qu'à la fin de Mai, ou les premiers jours de Juin; leur épaisseur ordinaire est de trois pieds sur les fleuves. La gelée sur la surface de la terre va jusqu'à trois pieds et demi de profondeur, et la hauteur de la neige est communement de trois à quatre pieds. Le nombre des jours de pluie ou de neige est au reste de l'année comme 2 à 5, et les jours nébuleux aux jours sereins comme 2 à 3. Le vent du nord-est souffle avec le plus de violence en automne, et celui de l'est apporte ordinairement de longues pluies. Les tourbillons de vent sont très fréquens, mais pendant onze ans il n'y a pas eu d'ouragan dans la force du terme. Le tonnerre gronde souvent en été, et indifféremment aux quatre parties du ciel. Les chutes de neige du haut des monts

Fjällen ensevelissent souvent des Lapons avec leurs rennes.

La population de la paroisse d'Enontekis, qui contient 120 milles quarrés, est de 820 ames, dont 409 mâles et 411 femelles, 258 colons, 562 Lapons, y compris 295 enfans; de vingt à trente qui naissent par an, il en meurt ordinairement dix à quinze. Un seul lapon y est parvenu à l'âge de quatre-vingt ans. L'an 1774 quarante habitans de cette paroisse furent inoculés de la petite vérole, et aucun n'en mourût.

Quant aux habitations des Lapons, j'en parlerai à l'occasion où nous en avons trouvées sur les bords de la mer.

Les colons nourrissent des vaches et des brebis. J'ai déjà observé qu'au nord de Torneå la couleur des bestiaux est blanche tachetée de gris, de brun plus ou moins foncé, et quelquefois de noir. Les bestiaux sans cornes sont les plus communs dans ces climats. On mêle dans leur fourrage un tiers de mousse de rennes, et les vaches en donnent plus de lait qu'en mangeant le foin seul. Une famille de colons peut avoir 4 à 10 vaches, 15, 30 à 40 brebis, et quelquefois 10, 30, 50 et jusqu'à 100 rennes, qu'ils confient à des Lapons pour les mener aux pâturages. Il y en a qui nourrissent aussi des chèvres.

Quant à l'histoire naturelle de la Laponie, je ne ferai qu'indiquer ici les productions les plus remarquables du règne animal et du règne végétal dans ce pays. Pour les minéraux il reste encore à faire des recherches, qui pourraient devenir importantes.

Les ours, les loups, les lynx, les renards, les goulus, les rennes sauvages, les rats des montagnes (mus lemmus), dont nous parlerons plus avant, les écureuils ou petits gris, les martres, les hermines sont les quadrupèdes les plus remarquables.

Les amphibies sont des loutres et des castors; les détails que nous avons appris des Lapons sur ces animaux confirment ce qui est déjà connu de leur manière de vivre, de bâtir leurs habitations, et de ramasser des provisions. Quant aux serpens, il n'y en a pas du tout en Laponie; et j'en ai vu un seul en Vestrobotnie, á deux ou trois milles au nord de Torneå.

Il y a des coqs de bruyère dans les parties méridionales du pays; mais ni coqs de bois ni gélinottes. Les Snöripa, Tetrao Lagopus, y sont fort communs, ainsi que les pluviers et presque toutes les espèces de bécassines, depuis les grands Scolopax phæopus et laponica jusqu'aux plus petites, Charadrius hiaticula. Les mouettes y abondent, entre autres la petite Sterna hirundo. On y trouve quelques espèces particulières

lières de hiboux comme Strix scandiaca, et un petit corbeau gris, Corvus infaustus. Les aigles et d'autres oiseaux de proie sont rares. Le coucou s'y fait entendre jusqu'à la mi-Juillet; nous avons déjà parlé des autres chantres des bois, la Motacilla Suecica et le rossignol de la zone glaciale.

Parmi les insectes se distinguent l'œstrus Tarandi, ennemi des rennes, la coccinella bifasciata et trifasciata, etc.

Entre les fruits sauvages sont les groseilles, les *Hjortron*, Rubus chamæmorus, *Lingon*, Vaccinium vitis idæa, *Blåbär*, Vaccinium myrtillus. Les Åkerbär, Rubus arcticus, ne mûrissent pas à la hauteur d'Enontekis. Une des plantes dignes de mention, est l'Angelica archangelica dont la tige a un goût très aromatique qui fait les délices des Lapons.

Reprenons le cours du voyage. Ayant mis pied à terre sur les bords de la Rostijocki, nous saluâmes les Lapons en leur touchant la main et en leur donnant à chacun un coup d'eau de vie. Alors le plus ancien prit la parole: le premier coup d'eau de vie, dit-il, échauffe l'estomaç, mais le second échauffe le cœur. Après cette belle harangue il était impossible de rien refuser, et le gobelet alla encore une fois à la ronde; ensuite nous fîmes

porter nos effets sur le rivage, et les Lapons qui s'étaient levés à notre approche, s'assirent en formant le cercle pour tenir conseil sur le partages de fardeaux. En attendant nous prîmes congé de nos braves bateliers de Muonioniska, qui nous avaient suivis près de huit jours. Comme ils préféraient le tabac à l'eau de vie, j'en remplis leurs petites bourses, et nous leur donnâmes avec plaisir l'argent qu'ils demandaient pour leurs peines. Ayant fait ensuite le calcul, nous trouvâmes que c'était exactement ce qui leur était dû suivant les ordonnances. Le ton affectueux avec lequel ils prononçaient Sorikitos (je vous remercie), et hyveste (adieu), la cordialité avec laquelle ils nous serraient les mains ayant les larmes aux yeux, m'émurent plus que je ne saurais le dire. En effet, quel droit avions-nous à la bienveillance de ces gens? Ils avaient soutenu pour nous des fatigues incroyables, et nous leur avions payé ce qu'ils avaient le droit d'exiger; cependant ils nous quittaient avec le même regret que si nous avions été de proches parens ou d'anciens amis. Avec quelque connaissance de l'homme policé, et en voyant quel il est dans un état approchant de celui de la nature, on ne réfléchit pas sans peine sur certains effets de la civilisation. Cependant il faut avouer que les Lapons, encore moins policés que les Vestrobotniens, sont bien loin d'avoir leurs vertus, et la cause en est plausible. Toute oppression rend méchant et haineux, et le mépris rend souvent

l'homme méprisable. Les Lapons, chassés peu à peu de leur pays par des peuples plus forts et plus robustes, opprimés cruellement par les Birkarles avant le règne de Gustave Vasa, comme nous venons de le voir, toujours méprisés par leurs voisins à cause de leur petite taille et de leurs mœurs extraordinaires, voyant encore leurs domaines continuellement resserrés par de nouveaux colons, se sont accoutumés à craindre et à haïr tout homme qui n'est pas de leur nation; ajoutez-y qu'étant les plus faibles, ils ont toujours été obligés de dissimuler leur haine et de souffrir patiemment le mépris. En voilà, ce me semble, assez pour expliquer leurs défauts.

Nos Lapons ayant partagé le bagage en sept parts, et les ayant attachés à des cordes, entre lesquelles ils passèrent la tête et le cou, restèrent couchés de sorte qu'en se relevant, ils eurent les fardeaux placés sur le dos. Nous donnâmes le signal du départ, et nous étant mis à la tête de la caravane avec le guide, nous plaçâmes notre domestique à la queue pour recueillir ce qui pouvait se perdre; c'est ainsi que nous avançâmes dans les déserts en jouissant du plaisir qu'excitait la nouveauté de cette manière de voyager. Cependant nous avions regret que les Lapons n'eussent pu emmener des rennes pour le transport de nos effets; il eut été intéressant de voir ces animaux si doux et si dociles se prêter aux fatigues qu'exige d'eux

le tiran des règnes de la nature, comme dit Linné au sujet de l'homme *).

Le plus pénible de cette marche fut de traverser d'épaisses broussailles d'osier qui couvraient les lieux marécageux, et dont les rameaux entrelacés nous opposaient des barrières presqu'insurmontables, tandis que nos pieds s'enfonçaient souvent, sans que nous puissions voir le sol sur lequel nous marchions. C'était pour nous un vrai plaisir de trouver par ci par là quelques collines couvertes de mousse de rennes, sur laquelle on marche très commodément; mais nous fîmes bientôt une découverte plus intéressante encore, par une chaleur de 45 degrés de Celsius au soleil (36 de Réaumur, 145 de Farenheit). Au pied d'un coteau couvert de bouleaux très frais, coulait une fontaine délicieuse, et malgré les sueurs que provoquaient la fatigue et l'ardeur du soleil, nous bûmes copieusement de cette eau froide comme la glace. Nous n'évitâmes les suites de cette imprudence qu'en reprenant bientôt la marche par la même chaleur. Les Lapons s'abreuvaient en se prosternant sur les bords de la fontaine et en aspirant l'eau par des roseaux coupés à cet usage. Mais l'eau n'était pas leur liqueur favorite; tandis que nous nous arrêtions encore à la fontaine, ils avaient extorqué de notre interprète le troisième coup d'eau de vie, et ils en deman-

*) Homo sapiens naturæ regnorum tyrannus.
FAUNA SUEC. p. 1;

daient encore un quatrième. Etant survenu et les trouvant déjà très échauffés, je refusai d'un ton absolu et les sommai de reprendre la marche. Ils obéirent de mauvaise grâce et à peine avions nous fait quelques cents pas, que nous vîmes l'un d'eux tomber au milieu d'un marais, où il resta couché, à moitié dans l'eau, jusqu'à ce que deux de ses camarades arrivassent à son secours; il était ivre à ne plus pouvoir se soutenir sur ses jambes; de sorte qu'il fallut le conduire et partager son fardeau entre les autres, qui se plaignaient de la fatigue et demandaient encore de l'eau de vie d'un ton presque menaçant. Sur un refus très décidé, ils continuèrent la marche, mais en murmurant et en s'arrêtant si souvent, que notre patience était presque à bout.

Chemin faisant je m'amusais à observer la jeune fille qui se donnait tous les airs d'une franche coquette, et qui ne cessait de minauder au travers d'une branche de bouleau avec laquelle elle écartait les moucherons. Quelquefois, sans être poursuivie, elle faisait semblant de prendre la fuite, mais avec une lenteur qui donnait l'espoir de l'atteindre. Il y a dix huit siécles que Virgile écrivit:

Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

La différence entre le maintien de cette fille, et celui de la folâtre mais vertueuse Christine de Kolare, était la même qu'on observe en général entre les mœurs des Lapons et ceux des Vestrobotniens.

Enfin la chaleur et la fatigue ayant dissipé l'effet de l'eau de vie sur nos Lapons, nous parvinmes au bout de notre marche, qui n'était que d'un mille et qui nous avait pris sept heures. Nous nous trouvions sur les bords d'un lac, que traverse la frontière de la Suède et de la Norvège; je dessinai la vue qui est plus jolie que pittoresque, et j'eus d'autant plus lieu de m'en repentir, que les moucherons m'attaquèrent avec une fureur extrême; il y en avait d'une espèce nouvelle, et qui sont presqu'imperceptibles; mais leurs piqûres me firent ruisseler le sang du visage et des mains. Cependant elles furent suivies de moins d'enflure et d'inflammation que celles des moucherons ordinaires.

Il y avait sur le rivage deux bateaux si petits et en si mauvais état, que s'il y avait eu d'autre moyen d'avancer, nous les aurions laissés là. Pendant le trajet nous fumes continuellement occupés à diminuer la quantité d'eau qui y entrait de tous côtés, et nous demeurâmes deux heures à passer un lac qui n'a que trois quarts de mille de longueur. Après une promenade d'un quart de mille nous en passâmes encore un autre, et nous remontâmes une petite rivière; enfin étant arrivés au troisième, les Lapons, excédés de fatigue, voulurent passer la nuit sur ses bords, où il y avait une excellente fontaine. Là ils allumèrent un feu, et ayant formé le cercle, ils apprêtèrent un re-

pas régulier; c'était du lavaret rôti et une soupe du même poisson avec un peu de farine d'orge. Tout en dévorant ces mets ils ne cessaient de jaser, et nous étions sans doute le sujet de leur conversation. On a observé que les Lapons sont un des peuples les plus babillards de la terre; et en considérant le peu d'idées que peuvent avoir ces sauvages, on ne saurait concevoir de quoi ils parlent tant. Mais on a observé aussi dans le monde policé que les plus grands parleurs ne sont pas ceux qui pensent le plus.

Nous avions fait trois milles en douze heures; il était minuit; le soleil brillait à une élévation de huit de ses diamètres apparens au-dessus de l'horizon; j'allumai de l'amadou au moyen d'un verre convexe très ordinaire. Les Lapons s'étant entourés de trois feux pour éloigner les moucherons, s'endormirent d'abord après le repas. Nous étendîmes notre tente sur le gazon et nous nous couchâmes dessus tous habillés avec nos manteaux, nos voiles et nos gants. Le lendemain 7 Juillet à 8 heures du matin, ayant repris notre course, nous trouvâmes en sortant du lac, le fleuve d'Alten qui en tire sa source. Il me parut que les Lapons l'appelaient en cet endroit Poiovaivi, mais je ne saurais l'assurer, car il est difficile de bien saisir les mots qu'ils prononcent. Ce fleuve coule du sud au nord; c'est donc ici le point le plus élevé des plaines depuis Torneâ jusqu'à la mer glaciale. D'après les distances qu'on nous avait

indiquées, ce point est environ à 53½ milles de Torneå et à 24 d'Alten, port de mer norvégien, dont nous parlerons bientôt.

Après avoir lutté si longtems contre le cours des fleuves, c'était un grand plaisir de se laisser aller avec le courant; mais si les eaux nous favorisaient, les Lapons nous étaient bien contraires, et leur conversation était si animée qu'à peine se donnaient ils le tems de ramer. Les rivages étaient uniformes, mais jolis et couverts de bouleaux de moyenne grandeur. Le chien lapon qu'on a vu dans l'estampe de Rostijocki, allait sur le rivage et donnait la chasse aux Tetrao Lagopus, qui abondent dans ces déserts. Mr. A** en tua un au vol, à la grande admiration des Lapons, qui ne tirent jamais qu'à coup sûr et le plus souvent en appuyant le fusil. Ayant mis pied à terre, je découvris avec plaisir sous des broussailles d'osier la germandrée, Myosotis scorpioides, que je n'avais pas vue depuis Öfver-Torneå.

Vers le soir nous trouvâmes une longue suite de cataractes, qui nous firent bien regretter nos braves Vestrobotniens, car la maladresse et la timidité des Lapons étaient extrêmes; ils poussaiant leurs bâtons en avant contre le fond, pour empêcher les bateaux d'aller trop vîte, enfin dans une cataracte assez considérable, le batelier de la proue perdit son bâton

ton, le courant nous entraîna, et nous descendîmes en quelques minutes sans le moindre accident. Non loin delà, une petite rivière coule des montagnes et mêle ses eaux avec celles de la Poivovaivi, qui après cette jonction prend le nom de fleuve d'Alten. Nous entrâmes par une cataracte dans un beau lac appelé Suddumo Slubber, où il y avait une quantité d'oyes sauvages, Anas erythropus. Mr. A** en tua une. Ces oyes, plus petites que les oyes ordinaires, sont très jolies, surtout les femelles, qui ont la poitrine tachetée de noir, et les pieds rouges. La couleur des aîles tire sur le brun.

Après avoir passé ce lac, on retrouve le fleuve qui forme encore une suite de cataractes plus grandes que les précédentes, et que nous descendîmes heureusement malgré le mauvais état des bateaux et l'ineptie des Lapons; enfin ils n'osèrent pas descendre la dernière, qui est tout près de Kautokeino, et dont les Vestrobotniens se seraient mocqués. Nous fîmes donc un quart de mille à pied pour arriver au village. Il était minuit passé et nous nous amusâmes pendant cette promenade à tirer des Scolopax phæopus (en suédois Spof), et des pluviers, Charadrius apricarius, dont il y avait une grande quantité; mais la suite de cet amusement manqua de nous devenir funeste. Les habitans de Kautokeino, ayant entendu plusieurs coups de fusil au milieu de la nuit, prirent l'allarme,

et s'étant armés de fusils et de haches, se cachèrent derrière les maisons pour nous bien recevoir si nous osions approcher. Notre interprête observa de loin quelque mouvement dans le village, et nous conseilla de nous arrêter, après quoi il s'avança tout seul faisant signe de la main et criant de loin: ne craignez rien, nous venons en amis. A sa voix un jeune garçon qui le reconnut s'écria: c'est Kryger, et aussitôt nous vîmes ces gens sortir de leur embuscade pour recevoir avec empressement l'honnête Kryger, qui avait été l'année passée à la foire de Kautokeino, et s'était fait aimer des habitans comme il le faisait par tout. On nous témoigna beaucoup de respect, car le bon vieillard aimait à nous donner de l'importance auprès des gens qu'il rencontrait. Le maître d'école, premier personnage de la paroisse, et véritable original, après nous avoir fait plusieurs révérences très profondes, nous conduisit à la maison du prêtre qui était absent, et qui l'avait laissée vuide. Elle était composée d'une cuisine et de deux petites chambres dans lesquelles nous nous établîmes; étendus sur des peaux de rennes nous y dormîmes jusqu'à onze heures du matin; alors j'allai me baigner dans le fleuve, dont les eaux limpides et peu profondes, coulent très doucement sur un fond de sable pur et uni. Mr. A** était sorti pour chercher des insectes; pour moi, après le bain je pris mon portefeuille et mon fusil, et m'en allai sur les hauteurs d'où nous venions, pour dessiner le

paysage et pour tuer des pluviers; ensuite nous étant réunis, nous fimes un excellent diner de l'oye sauvage, d'un scolopax, de lait caillé et de fromage de rennes.

32. Kautokeino 7 Juillet.

Le village de Kautokeino, situé sur les bords du fleuve d'Alten, à 59 milles de Torneå, est un des plus considérables de cette partie de la Laponie. Il y a une foire très frequentée et une église qui est en grande vénération auprès des Lapons allant à la pêche sur la mer glaciale. Souvent quand ils sont en danger sur cette mer perfide, ils font vœu de donner des chandelles ou d'autres offrandes à l'église de Kautokeino, et ne manquent jamais de remplir ce vœu, bien persuadés, qu'ils lui doivent leur délivrance.

On voit encore quatre petits hameaux sur les bords du fleuve, qui tantôt coule paisiblement entre des collines assez hautes, tantôt se perd dans des lacs éloignés, d'où il reprend son cours toujours vers le nord.

Le sol de Kautokeino est très fertile, et les prairies étaient couvertes d'une herbe aussi riche et fine que celle des plus beaux boulingrins d'Angleterre; aussi le lait y est il excellent. On y nourrit une grande quantité de bétail et de rennes, lesquelles étaient alors à pâ-

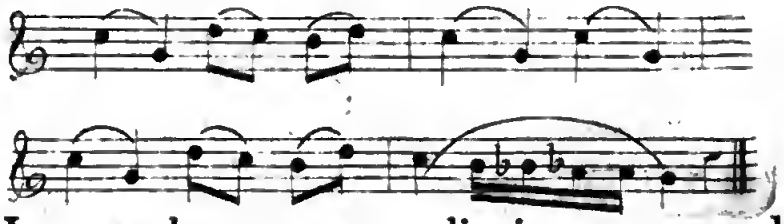
turer au delà des montagnes sur les côtes de la mer.

En 1756 la population de cette paroisse montait à 51 familles laponnes, et en 1768 jusqu'à 68. Depuis cette époque plusieurs colons se sont établis aux environs de l'église.

Le gouvernement Danois, afin d'introduire la langue norvégienne dans le pays, a ordonné que le service divin se fasse dans cette langue; mais comme la plupart des Lapons n'y comprennent encore rien, il faut que le maître d'école traduise en lapon le sermon et les prières, tandis que le prêtre s'arrête à chaque phrase, pour lui donner le tems de le faire. Nous aurions bien désiré d'assister à une pareille cérémonie; mais le prêtre étant absent, l'office du dimanche consistoit seulement en prières que le maître d'école récitoit en lapon. Je le priai de me raconter quelques événemens intéressans, connus par tradition ou arrivés de son tems; mais ce fut en vain. Ces hommes, heureux, non par des jouissances, mais par l'absence des peines, ne songent ni au passé ni à l'avenir; et le plaisir qu'ils trouvent dans l'oisiveté prouve qu'ils sont libres de cette inquiétude, de ce besoin d'activité qui agitent les peuples policés.

Nous questionnâmes aussi cet homme sur le chant des Lapons; et il en fit entrer un qui ne se laissa pas prier deux fois pour chanter à gorge déployée sur un air barbare que j'eus

beaucoup de peine à noter. J'ai cru observer que les Lapons de ces contrées n'en ont point d'autre; le voici:



Les paroles ne sont ordinairement que des exclamations woi woi etc. entremêlées de tems en tems d'un souhait que les loups ne dévorent pas les rennes, que l'herbe croisse en abondance etc. On a attribué aux Lapons des chansons amoureuses très jolies; je n'ose disputer la vérité de ce fait; mais je puis assurer que tous ceux, à qui nous en avons demandé de pareilles, n'en savaient pas une seule.

Quoique le repos fut bien doux, il fallut enfin songer au départ; on nous procura huit hommes pour transporter notre bagage à Alten, éloigné de 17 milles, et nous fumes obligés de leur payer à chacun par jour 24 skill. en espèces. Ayant demandé pourquoi ce prix était si peu proportionné à celui des denrées du pays, nous eumes pour toute reponse qu'un prince français ayant passé par Kautokeino, avait payé autant. Ce fut à Alten que nous apprîmes qui était ce prince. Le maître d'école y trouvant son compte se chargea d'un fardeau sous prétexte qu'il aurait du plaisir à nous suivre; on verra dans la suite comme il se tira d'affaire.

Après avoir acheté de la viande de rennes séchée au soleil, du fromage et du beurre, nous reprîmes notre course le 9 à deux heures et demie après-midi. Le fleuve d'Alten, en quittant Kautokeino, s'élargit considérablement et forme successivement les lacs Anderjervi, Mastijervi, Oudajervi, Gutmornjervi et Njalajervi *); plusieurs petites rivières alpines s'y déchargent, les rivages ont beaucoup d'élévation et les formes des montagnes deviennent de plus en plus imposantes; mais elles sont encore loin d'égaler celles du premier ordre.

A cinq heures du soir nous entrâmes dans le lac Talojervi, où nous nous baignâmes avec beaucoup de plaisir sur un fond de sable très uni et mêlé de fer pur; ce sable, déposé par les eaux sur les bords du lac, leur donne une teinte noire. Nous en avions déjà vu par ci par là sur ceux des fleuves, mais jamais en si grande quantité. Après avoir passé encore un lac, Skolejervi, nous entrâmes dans celui de Mörojervi, qui nous parut le plus beau de tous; les formes bizarres des hauteurs, la fraîcheur des arbres qui en couvrent le pied: quelques

*) Il faut avouer qu'ici la carte laisse beaucoup à désirer. Le peu de tems que nous avions pour observer, et l'incertitude si l'on nous avait indiqué les vrais noms, sont les raisons de ce que j'ai laissé et endroit à peu près comme l'a marqué Pontopidan, plutôt que d'y détailler un grand nombre de lacs dont les formes et les dimensions nous étaient inconnues.

unes de ces hauteurs couvertes jusqu'au sommet de bouleaux nains qui leur donnent une couleur très sombre, des collines toutes blanches de mousse de rennes: enfin tout en ces lieux offre des contrastes qui forment un ensemble bien pittoresque. Les bateliers nous conduisirent à un endroit du rivage, où une fontaine délicieuse sort du sein d'une colline ombragée de bouleaux touffus. Ses eaux limpides ayant formé un bassin où l'on voit par le mouvement de l'herbe, la force de leur source, descendent au lac en formant une petite cascade. Dans un autre pays cette fontaine aurait reçu un nom et les poëtes auraient célébré ses beautés; ici au milieu d'un vaste désert, ses ondes coulent dans l'oubli, et ne servent peut-être qu'une fois en un siècle à desaltérer des voyageurs qui savent en apprécier les délices. La poudre de noix de galle ne colorait point cette eau, dont la chaleur n'était que de quatre degrés tandis que celle du lac en donnait seize.

En sortant de ce lac, le fleuve conduit bientôt à un autre appelé Vulgamasjervi. Avant d'y entrer on voit à gauche une petite cascade entre deux rocs sourcilleux où la nuit semblait avoir pris son réfuge, tandis qu'un jour de deux mois éclairait le reste du pays.

Depuis notre départ de Kautokeino, nous avions voyagé sans autre interruption que le tems qu'il fallait aux bateliers pour faire leurs

repas. La nuit du 10 à l'11 Juillet nous nous arrêtâmes sur un promontoire, où nous dressâmes notre tente. Le soleil de minuit était rouge comme du sang, et l'air était rempli d'une fumée très épaisse dont nous ne pouvions deviner la cause. Le jour suivant nous tinmes conseil sur la direction qu'il fallait prendre. Il y avait à choisir ou d'aller à pied trois milles de plus pour arriver à Alten *), ou de faire en bateau ces trois milles et descendre ainsi plusieurs cataractes qu'aucun des bateliers n'avait vues. Pour avoir moins de fatigue à essuyer, et dans l'espérance de trouver sur le fleuve un pêcheur qui se chargerait aussi d'un fardeau, ils insistèrent sur ce dernier parti, et nous n'eûmes pas à nous repentir de l'avoir suivi.

Nous partîmes donc à neuf heures du matin; après avoir traversé encore un lac, nous retrouvâmes le fleuve, et nous arrivâmes enfin à ces cataractes inconnues. Comme nous doutions un peu de l'habileté de nos bateliers, nous mîmes pied à terre pour les voir descendre la première cataracte qui n'était pas très considérable; leur manœuvre nous rassura, et bientôt nous descendîmes avec eux la seconde qui était très forte et d'environ un mille de longeur. Ce trajet fut fait dans quinze minutes, ce qui quadre

*) Ce trajet s'appelle la route de l'évêque, depuis qu'un évêque norvégien y a passé pour visiter l'eglise de Kautokeino.

dre avec le compte ordinaire des voyageurs. On ne saurait s'imaginer le plaisir mêlé de terreur qu'on éprouve en faisant une si longue course en si peu de tems.

Après cette cataracte le fleuve redevient tranquile jusqu'à l'endroit où l'on commence à être frappé d'un bruit qui annonce une terrible chute, dont nos bateliers avaient entendu parler. Nous allâmes à terre, et ayant gravi les hauteurs, nous découvrîmes le brouillard qui s'élevait de cette chûte; mais comme il était impossible de rien distinguer de ce côté, nous fîmes transporter par terre un bateau dans lequel nous traversâmes le fleuve à cinquante pas de l'endroit où il se précipite dans une vallée très profonde. Le souvenir de ce passage fait frissonner, quoique il ne nous frappât pas beaucoup alors. L'eau unie comme une glace, avait un courant violent et caché. Il ne fallait ramer que d'une rame, et celle-là brisée ou détachée, on était inévitablement entraîné dans le gouffre d'où sortait le bruit qui nous étourdissait. Arrivés à l'autre rivage, nous descendîmes avec beaucoup de difficultés de rocher en rocher, jusqu'à ce que retrouvant le fleuve nous pûmes jouir du spectacle imposant que représente la gravure suivante.

33. Neide-Kurkio. 9 Juillet.

Cette chute du fleuve d'Alten s'appelle Neidekurkio. La grande masse d'eau qui s'élance du haut d'un rocher tout noir: l'immense quantité d'écume qui s'élève du fond de l'abime: un bruit qui fait trembler la terre: un rocher isolé, qui partageant le fleuve ne résiste qu'avec peine à ses terribles efforts: un brouillard qui s'élève jusqu'aux nues: des ondes agitées confusément et allant battre les rivages: voilà des objets que la plume et le pinceau n'ont pu rendre que très faiblement.

En gravissant la hauteur pour regagner notre bateau, nous vîmes un gouffre affreux, dans lequel une partie du fleuve se précipite à gros bouillons, et frappe dans sa chute un rocher taillé à pic. Dans une crevasse de ce rocher deux oiseaux nommés en suédois Vattenstare (Sturnus ciclus) semblaient jouir d'un repos inaltérable, et ce fut en vain que nous fimes des efforts pour le troubler en leur jettant des pierres. Le grand mouvement et le bruit dont ils étaient entourés les rendait sans doute insensibles à tout autre objet. Nous avons parlé de cette espèce d'oiseaux au commencement de cet ouvrage.

Ayant repassé le fleuve, nous trouvâmes nos gens encore occupés à transporter par terre l'un des bateaux et nos effets jusqu'à l'endroit où le fleuve redevient navigable. Comme cette

manœuvre exigait du tems, j'en profitai pour aller encore une fois voir la chute et pour rectifier le dessein que j'en avais esquissé.

Le transport des bateaux se fait sur trois rouleaux, dont le dernier aussitôt qu'il est libre est porté en avant, et ainsi de suite; ces bateaux étant très légers, l'opération est moins difficile qu'on ne se l'imaginerait.

Enfin nous nous embarquâmes, et le fleuve s'avançant doucement comme s'il voulait se reposer des terribles efforts qu'il venait de faire, nous dormîmes tranquilement pendant une course uniforme d'environ un mille; et lorsque les bateaux s'arrêtèrent au rivage, nous nous reveillâmes au doux murmure d'une nappe d'eau qui tombait d'une hauteur de dix toises à peu près, au milieu d'un gazou velouté et couvert de jeunes bouleaux, dont les rameaux formant une voûte, semblaient protéger le cours des eaux qui les vivifiaient. Nous trouvâmes ces eaux délicieuses, et de la même qualité que celles de la fontaine près du lac de Mörojervi. Cette scène riante me paraissait un songe enchanteur après le spectacle terrible qui avait précédé notre sommeil.

A un demi quart de mille de cet endroit est une montagne très escarpée, et dont les rochers, coloriés d'ocre et de vitriol semblent indiquer du cuivre; aussi l'appelle-t-on la montagne de cuivre. Mais nous avions renoncé aux

collections de minéraux, à cause de leur poids et des longues marches que nous avions à faire.

Plus loin nous descendîmes deux cataractes avec un vrai plaisir, car l'eau étant très haute, on peut s'abandonner à son cours, sans craindre des écueils. A une troisième cataracte les bateliers nous demandèrent si nous voulions aller à terre. La paresse nous fit risquer le passage qui fut bien imposant. Nous fîmes en quelques minutes une très longue course, pendant laquelle l'eau entra souvent dans le bateau, l'écume jaillissant au dessus de nos têtes, cacha plus d'une fois à nos yeux les deux rivages.

34. Fleuve d'Alten près de Masi.

A peine avions nous passé cette cataracte, que nous vîmes du côté droit une cascade ravissante au milieu d'un paysage très agréable. C'était une petite rivière qui se décharge dans la fleuve en se précipitant par degrés du haut d'une montagne en forme de dos de chameau.

Tout près delà est l'ancienne église de Masi, abandonnée aujourd'hui parceque le pays d'alentour est désert; en effet, depuis Kautokeino nous n'avions pas vu la moindre trace d'hommes, et ce désert s'étend jusqu'à Alten, ce qui fait 17 milles. Dans l'espérance de voir une ruine imposante, mon imagination en traçait déjà le dessein. Mais ce n'était qu'une cabane de bois, de quatorze pieds de longueur sur dix de largeur

et sept de hauteur. Il ne restait du toit que trois ou quatre planches pourries, et l'intérieur répondait à ces dehors. La moitié d'un tonneau avait servi de chaire, et je m'imagine que le prédicateur y aura ressemblé à Diogène. Un petit autel, trois bancs d'un côté et deux de l'autre formaient toute la décoration de cette église, autour de laquelle de petits tertres annoncent qu'on y a jadis enterré des morts.

Nous proposâmes en badinant aux bateliers d'y passer la nuit, mais frappés de terreur ils nous représentèrent que des spectres pourraient troubler notre repos. Nous avons parlé ailleurs du culte des mânes chez les Lapons payens; c'est peut-être delà que la crainte des revenans s'est transmise à leurs neveux.

Nous dressâmes notre tente près du rivage, et après avoir pris les précautions nécessaires contre les moucherons, nous nous livrâmes au sommeil. Ces insectes nous poursuivaient de plus en plus, et je n'ai cessé d'en parler que par crainte d'ennuyer le lecteur. Une fumée où l'on avait de la peine à respirer, était le seul moyen de les écarter.

Depuis la nuit pluvieuse, que nous avions passée à Leppajervi, il avait fait le plus beau tems du monde, et nous n'avions pas manqué une seule fois de voir le soleil de minuit, avantage très rare en ces climats, où des brouillards de nuit ont souvent empêché des voya-

geurs de jouir du tout de ce spectacle, qu'ils étaient venus chercher de bien loin.

Le jour précédent nous avions vu en quantité des oyes sauvages, anas erythropus, des *Lom* (colymbus arcticus), des anas acuta, anas fusca, plusieurs autres espèces de canards, et un aigle superbe qui d'un vol fier et tranquile planait au dessus du sommet des montagnes. L'air était rempli d'une fumée dont l'odeur indiquait quelque incendie de forêts, causée sans doute par le tonnerre que nous avions entendu si souvent en quittant Muonioniska.

Le lendemain, ayant avancé sur le fleuve environ un mille, nous trouvâmes deux pêcheurs, dont l'un se chargea d'un fardeau, moyennant le même payement que nous avions accordé aux autres. Le ciel se couvrit de nuages, et bientôt nous eumes une pluie très douce. Les rivages ont déjà ce caractère rude et sauvage, qui annonce la proximité des grandes montagnes; mais le cours du fleuve est encore très égal. Un demi mille plus loin, resserré par des rochers énormes, il devient plns rapide, et un bruit sourd au delà de ces rochers, annonce des cataractes dont jamais mortel n'a osé approcher. L'eau y est si profonde qu'il serait impossible d'arrêter le bateau s'il était une fois entraîné par le courant, et des bords inaccessibles empêchent de voir le fleuve d'aucun côté.

Nous abordâmes donc à la droite au pied d'une montagne qui s'élevait jusqu'aux nues; et où un charmant ruisseau se précipitant du haut des rochers va ensuite porter au fleuve le tribut de ses ondes, dont la pureté ne le cède à aucune des fontaines dont nous avons parlé.

Ce ruisseau s'appelle Koinosjocki, nom finois que je me garderai bien de traduire, et que je n'ai inséré que parcequ'il est nécessaire de le connaître pour ne pas s'égarer en revenant d'Alten.

35. Montée des Alpes boréales ou Monts Fjällen 10 Juillet.

C'est ici que nous commencions à monter ces Alpes boréales appelées Fjällen, autrefois *Köln.* Le pied en est comme à l'ordinaire, couvert de bouleaux bien touffus; une mousse très molle, où l'on enfonce jusqu'aux genoux, rend la marche pénible, et la pente est si rude, qu'il faut souvent s'aider des mains en saisissant les troncs des arbres et les buissons.

Après avoir marché ainsi un peu plus d'une demie heure, nous vîmes à la droite d'une petite plaine un gouffre affreux, étroitement resserré de trois côtés par des rochers de quatre à cinq cents pieds de hauteur et composés d'une espèce d'ardoise toute noire. Le ruisseau dont je viens de parler, y coule du haut des montagnes, et après avoir passé par une espèce de

voûte au travers d'un rocher, il se précipite dans l'abime, où l'œil a de la peine à le suivre. Un autre ruisseau, moins beau que celui-là, forme une chute de hauteur égale et confond ses eaux avec les siennes au fond de la vallée.

Au delà de ce gouffre les sommets des rochers sont couverts de broussailles de bouleaux si épais, qu'ils ressemblent à une perruque bien frisée. Enfin le tableau est terminé par d'autres rochers plus hauts, et qui s'élèvent à pic jusqu'aux nues. Il est essenciel de bien remarquer la forme du rocher le plus élevé, pour trouver le chemin en revenant d'Alten.

A mesure qu'on avance on découvre de nouvelles montagnes séparées par des plaines, des lacs et des marais, dont le sol balance sous les pieds. Le tems nébuleux et la pluie rendaient plus triste l'aspect de ces paysages, affreux aziles des ours et des loups.

Ayant continué quelques heures de marcher, presque toujours en montant, nous trouvâmes enfin de la neige dure comme le rocher, mais ne couvrant pas entièrement les montagnes, comme nous nous l'étions imaginé. Ce qui est singulier et ce dont nous avons en vain cherché la raison, c'est que la neige se conserve ordinairement en été au sud et à l'occident des montagnes. Les arbres deviennent plus rares et plus petits à cette hauteur.

36. Glacier.

36. Glacier sur les monts Fjällen.

Au pied d'un rocher perpendiculaire est une grotte spacieuse de neige glacée et formée de plusieurs voûtes, qui vont en diminuant vers le fond. L'entrée est plus haute qu'il ne faut pour y passer commodément debout, et l'eau d'une fontaine délicieuse y découle de quelques débris de rochers. Probablement les exhalaisons des pierres humides ont causé ces excavations dans un grand amas de neige, poussé par les vents contre le rocher; et la forme extérieure a été arrondie par la chaleur du soleil. Dans cette grotte nous étions à l'abri des moucherons qui nous poursuivaient encore malgré la hauteur où nous étions et le tems pluvieux qu'il faisait; mais étant échauffés par la marche, nous n'osâmes y rester longtems à cause du froid humide qu'on y respirait.

A quelque distance de la grotte est un ravin très profond, au delà duquel on voyait un grand nombre de cavernes, que les Lapons disaient être les tanières des ours. Malgré la grande quantité qu'il y en a dans ces contrées, nous n'eumes pas le plaisir d'en voir aucun. La saison des amours étant passée, ils se livrent au repos; et d'ailleurs les Lapons sont si grands parleurs, qu'ils effrayent de loin les animaux, encore plus farouches que les oiseaux. Nous tuâmes assez de pluviers pour avoir un bon souper, et c'était presque la seule espèce d'oi-

seaux que nous trouvâmes sur notre chemin; il y avait dans les lacs quelques canards, mais en petit nombre. Les seuls arbres étaient des bouleaux très chétifs et les buissons n'étaient que des osiers, des bouleaux nains et des genièvres.

37. Paysage sur le haut des monts au milieu des nuages.

Ayant avancé plus haut, nous ne découvrions plus que le pied de nouvelles montagnes; le reste était caché dans les nuages; et nous nous flattions en vain qu'en arrivant à leur sommet, nous trouverions le ciel clair et serein. Pendant le reste de cette journée il nous fut impossible de voir le pays qu'à cent pas à la ronde. Quelques collines, un lac tranquile, une masse immobile de noirs nuages suspendus sur nos têtes, et d'où descendait en forme de lambeaux un brouillard très épais, voilà le sujet de la gravure qui caractérise ces paysages alpins.

Comme la pluie augmentait de plus en plus, nous ne pouvions nous reposer sur la mousse qui couvrait le sol et qui était remplie d'eau. Nous étions donc embarrassés sur la manière de passer la nuit; et quand même nous aurions voulu continuer la marche, les Lapons, chargés de fardeaux, n'y auraient pas consenti. Par bonheur un d'eux se souvint qu'on lui avait

parlé d'une espèce de hutte, appelée *Gam* en langue du pays, et que des négocians voyageurs avaient fait construire pour y trouver un azile en allant aux foires d'hiver. Mais il était bien difficile de découvrir cet endroit au milieu d'un désert et dans une saison où aucune trace ne pouvait l'indiquer. Dans cette incertitude nous marchâmes jusqu'à une heure après minuit, et les Lapons excédés de fatigue commençaient à se décourager, quand tout-à-coup ils s'écrièrent: voilà le *Gam*. C'était en effet cet azile, qui est placé sur le penchant d'une colline, entre quelques arbres. Nous ne fumes pas lents à y entrer et à allumer du feu dans un cercle entouré de pierres et destiné à servir de foyer. Nous couvrîmes d'une planche l'issue de la fumée et en ayant bien rempli la cabane, nous r'ouvrîmes le soupirail et vîmes sortir avec la fumée tous les moucherons qui s'y étaient réfugiés à cause de la pluie. Enfin ayant rôti et mangé nos pluviers, nous nous couchâmes sur de la paille que des voyageurs avaient laissée l'hiver précédent.

Ce jour avait été notre premier jour de fatigue, et quoique nous n'eussions encore fait que deux milles en ligne droite, les longs détours et la difficulté des montées nous avaient harassés; aussi d'onze personnes que nous étions dans la cabane, tous excepté moi s'endormirent promptement. Le mugissement des vents qui s'élevèrent dans la nuit, le cri funèbre des hiboux

qui nous entouraient, et surtout le ronflement des Lapons m'empêchaient de fermer les yeux. Tantôt j'écrivais pour mettre le journal au courant, tantôt je sortais pour voir si le tems ne s'éclaircissait pas et pour tirer des hiboux; mais forcé de rentrer par la violence de la pluie et par le froid, je me trouvais obligé d'écouter avec patience cette musique affreuse. Enfin je m'endormis de lassitude, mais bientôt les Lapons s'étant éveillés, recommencèrent leur caquet inépuisable, qui me força de me lever malgré le grand besoin qne j'avais de repos. C'est ainsi que le sort se joue quelquefois des pauvres voyageurs. La vue de cet azile m'avait plus réjoui que n'aurait fait celle d'un superbe château ouvert pour nous recevoir, dans un pays habité; et cependant ce fut là que je passai la nuit la plus pénible de tout le voyage.

Les nuages étaient beaucoup plus épais que la veille, et nous entouraient de tous côtés. Les Lapons désespéraient de trouver le chemin et voulaient attendre le beau tems. En effet le passage de ces montagnes est regardé comme très dangereux quand le ciel est couvert; cependant en se souvenant qu'on a le fleuve à la droite, on ne saurait s'égarer longtems. La grande difficulté est de trouver les issues praticables pour la descente. Enfin les Lapons ennuyés comme nous de rester dans la cabane, cédèrent à nos instances, et nous partîmes à deux heures après midi.

Il nous restait encore cinq milles de marche sans compter les détours pour arriver à Alten. Au commencement nous étions très mal disposés; mais en persistant nous gagnâmes des forces par la fatigue même. Les nuages nous empêchaient de voir les objets à cinquante pas de distance, et les paysages nous paraissaient très monotones. Je trouvai ce jour là une petite fleur de l'espèce des pensées, mais seulement nuancée en jaune sans violet. Cette fleur appelée Viola biflora, croît sur les Alpes boréales et en Ecosse *); un petit espace de terrein qui en était couvert, paraissait tout doré.

Les fréquens repos que prenaient les Lapons, rendaient la marche très ennuyeuse, mais comme ils portaient des fardeaux, nous ne pouvions les presser d'avantage. Nous avancions de cette manière, en raison d'un mille en trois heures. Je portais moi-même un fusil et une gibécière renfermant quelques livres de plomb, deux ou trois livres de poudre à giboyer, une boussole, un livre pour conserver des plantes, un gobelet, un grand couteau etc. de sorte que je n'étais pas très libre de mes mouvemens, et Mr. A** n'était pas moins chargé. Nos bottes finoises, *pjex-stöflor*, dont j'ai parlé au sujet du costume des Vestrobotniens, n'ayant pas été graissées de plusieurs jours, ne résistaient plus à l'eau, de sorte que nous marchions comme

*) Voyez Flora Suecica et English Botany.

sur des éponges bien trempées. Cependant, après avoir fait les trois milles qui nous restaient encore à monter, toujours enfonçant dans la mousse jusqu'au gras de jambe, nous nous trouvâmes moins fatigués que nous ne l'étions au commencement. Je crois qu'il faut attribuer cette vigueur à l'habitude de l'exercice, au régime frugal que nous étions forcés d'observer, aux bains froids que nous prenions tous les jours dans les lacs ou dans les fleuves, à l'air fortifiant de ces climats, et peut-être même à l'humidité, qui nous raffraîchissait les pieds.

Parvenus enfin au sommet des montagnes, nous trouvâmes la descente très rude; mais des spectacles imposans nous dédommageaient de nos peines, quoique le brouillard nous empêchât encore de porter la vue bien loin.

On a observé que toute cette vaste chaine de montagnes, qui s'étend depuis le fond de la Dalécarlie jusqu'à la mer blanche, en suivant à peu près la direction des côtes, s'élève ordinairement en pente douce du côté méridional et descend presqu'en précipice du côté de la mer. La longueor en est d'environ 150 milles et la largeur de 12 à 15.

38. Descente des monts en sortant des nuages
11 Juillet.

Ayant descendu presque perpendiculairement un demi mille, nous sortîmes des nuages.

Ce fut alors qu'en nous retournant vers les hauteurs d'où nous venions, nous vîmes une muraille de rochers d'ardoise et dont les sommets encore cachés dans ces nuages étaient presqu'entièrement couverts de neige, d'où se précipitaient plusieurs cascades. Deux d'entr'elles, sortant du creux des rochers, paraissaient glacées et immobiles, mais en les regardant avec attention, je découvris enfin le mouvement des eaux. Leur forme est plutôt singulière que belle; je l'ai fidèlement copiée pour ne pas manquer à la vérité, qui seule peut donner quelque prix à cet ouvrage. Plus bas où la pente devenait un peu moins escarpée, le sol était encore aride et sans verdure, excepté quelques bouleaux qui végétaient par ci par là; dans le fond des vallées, il y avait plusieurs lacs, où se rassemblaient les eaux des cascades pour en former bientôt de nouvelles.

39. Continuation de la descente.

A chaque pas que nous avançions, une infinité d'autres scènes de cette nature se présentait à nos yeux; d'immenses rochers d'ardoise, taillés à pic, contrastaient par leur couleur noire avec de grands amas de neige et des cascades d'une blancheur non moins éclatante; le ciel s'éclaircissait et la verdure commençait à paraître peu à peu au pied des rochers. Entre plusieurs de ces vues je n'ai inséré que celle-ci comme la plus pittoresque; d'ailleurs le choix

était difficile; car en moins d'un mille j'aurais pu trouver de quoi remplir tout un cabinet.

40. Pied des Monts du côté de la mer.
12 Juillet.

Le pied des montagnes forme peut-être une des vues les plus agréables et en même tems les plus imposantes de l'univers. Un côteau immense, couvert du plus beau gazon et d'arbres d'une végétation étonnante en ces lieux, descend vers une plaine, qui s'étend jusqu'à la mer, éloignée environ d'un mille. Plusieurs petits ruisseaux, formés par les cascades dont nous avons parlé, roulent leur christal à l'ombre des bosquets, et tantôt cachés sous l'herbe et les fleurs, tantôt formant des lacs tranquiles, vont enfin porter le tribut de leurs ondes au fleuve d'Alten, où à l'Aiby; qui s'y décharge *).

Aucuns troupeaux ne broutaient l'herbe riche et fleurie qui couvrait ce sol, et jamais la faulx n'en avait approché. Nous retrouvâmes avec plaisir la plupart des arbres qu'on voit au milieu de la Suède. Les bouleaux, les pins, les trembles, les saules, les cormiers ne le cédaient à ceux d'aucuns pays, et les fleurs de nos prairies paraissaient ici d'une végétation plus belle.

Ajoutez-y

*) Le confluent de la rivière d'Aiby et du fleuve d'Alten est placé trop loin de la mer dans la carte de Pontopidan; nous avons corrigé cette faute dans la nôtre.

Ajoutez-y le plus beau ciel du monde, éclairé par le soleil de minuit, après deux jours de pluie: ajoutez-y, excepté des êtres vivans, tout ce que l'imagination peut enfanter de plus beau, et vous n'aurez qu'une faible idée des charmes de ces lieux. Quelques oiseaux troublaient seuls le silence profond de la nature et célébraient par leurs chants une saison délicieuse.

Il ne manquait que des habitans à ces régions enchantées pour en faire un paradis terrestre. Mais hélas! ce paradis ne peut l'être que deux ou trois mois de l'année; car pendant tout le reste, les beautés de la nature y sont livrées à la rage des frimats ou ensevelies sous une neige d'une profondeur immense.

A la vue de tous ces objets nous avions oublié la fatigue d'une marche de quatre milles. Il n'en fut pas ainsi du maître d'école de Kautokeino, que l'appas du gain avait engagé à tenter une entreprise au dessus de ses forces. Au commencement de la marche il avait en homme fin et habile choisi un fardeau qui paraissait assez lourd, quoiqu'il ne pesât presque rien. Mais ayant eu l'imprudence de marcher trop légèrement et n'ayant pas l'air fatigué après avoir fait à peu près trois milles, il fut soupçonné de supercherie par un de ses compagnons qui le connaissait, et qui s'avisa d'essayer sa charge. Alors tout étant découvert, ce ne fut qu'un cri de la part des autres Lapons, qui

s'empressèrent de lui donner chacun quelque chose à porter. Le pauvre homme, voyant qu'ils ne badinaïent pas, les laissa faire et s'avança d'un air si triste qu'il nous fit pitié; cependant comme c'était lui qui avait haussé le prix, afin d'en profiter sans partager la fatigue des autres, nous n'eumes garde de nous mêler de cette affaire.

Pendant le passage des montagnes nous n'avions pas vu un seul quadrupède; quoiqu'il y ait quantité d'ours, de loups, de renards de plusieurs espèces, de rennes sauvages etc. Une certaine fatalité semblait s'opposer à notre curiosité, ou plutôt le caquet continuel des Lapons faisait fuir les animaux. La seule chose remarquable que nous trouvâmes dans ce genre, fut une peau de l'espèce de rats, *Mus lemmus*, qui forment à ce qu'on dit, des armées innombrables, et s'avançant du nord au sud en ligne droite, sans se détourner pour éviter aucun obstacle, vont enfin se noyer dans le golfe botnique; c'est du moins le récit unanime des habitans. Ce phénomène, qui n'arrive pas tous les ans ni à aucun tems fixe, pourrait fournir une ample matière aux raisonnemens des naturalistes; cependant il faut commencer par se bien assurer des faits. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'on a vu des troupes nombreuses de ces animaux s'avancer du nord au sud; le reste demande peut-être un examen plus suivi.

Après avoir traversé les bosquets délicieux qui couvrent le pied des montagnes, nous en-

trâmes dans une forêt de pins grands et superbes, mais un incendie, causé par la foudre, en avait ravagé la plus belle partie. Cette forêt nous conduisit jusqu'au fleuve d'Alten, que nous revîmes avec plaisir comme un ancien ami, et dont nous suivîmes les bords garnis d'un taillis d'aunes, de saules et de sorbiers. Ce fleuve, après avoir traversé la chaine des montagnes, en formant de terribles cataractes, roule doucement ses eaux limpides sur un fond de sable pur, et va se perdre dans la mer glaciale.

Si jamais les pensées se promènent sur un grand nombre d'objets divers, c'est pendant qu'on voyage, et surtout à pied. L'exercice du corps éloigne alors de l'ame tous les soucis, tandis que la mémoire et l'imagination y retracent tour-à tour des images, et que des combinaisons se présentent au gré du hazard. Je ne sais comment la vue de ce fleuve si impétueux dans son cours, et si tranquile vers son embouchûre, me fit penser à l'immortel Washington, qui après avoir surmonté tant d'obstacles et assuré l'indépendance de fin patrie, passa les dernières années de sa vie dans le sein du repos, et s'approcha de sa fin avec une tranquillité digne de la grandeur de son ame.

Enfin nous découvrîmes sur les bords du fleuve une hutte de pêcheurs, qui y démeuraient pour veiller à la pêche du saumon; et c'était la première habitation, depuis Kauto-

keino, qui en est éloigné de seize milles pour le moins. Qu'on juge du plaisir que nous éprouvames. Il était deux heures après minuit, et nous avions marché douze heures, presque sans relâche.

Il y avait dans la hutte un vieillard et une jeune femme, qui en nous voyant sortir des bois, armés de fusils et suivis d'une troupe de Lapons, jetta un cri d'effroi, et se mit à fuir; mais le vieillard la rappela bientôt, et en le voyant converser amicalement avec notre interprète, elle se rassura peu à peu. La figure de ce vieillard rappelait le Caron de l'Enéide, et le mot: *viridis senectus*, pouvait lui être très bien appliqué; aussi était il à notre surprise l'époux de la jeune personne. Ces gens avaient été occupés à cuire un saumon, qu'ils nous offrirent de bon cœur. Ensuite notre vieux Caron avec sa jeune épouse nous conduisirent en bateau, et nous descendîmes le fleuve jusqu'à son confluent avec la rivière d'Aiby, que les Lapons devaient passer au gué. Là nous mîmes pied à terre sur un rivage enchanteur, où il y avait un sentier tortueux, qui traversait un taillis de tous ces arbres que je viens de nommer, et d'une espèce que nous prîmes d'abord pour des tilleuls, mais qui étaient sans doute des Salix particuliers à ce climat, où il y en a tant d'espèces différentes. Nous en prîmes quelques feuilles, qui dans la suite ont été perdues, je ne sais par quel accident. La terre était cou-

verte de fleurs qu'on trouve par tout en Suède, comme des Pyrola uniflora, des Parnassia, des Lychnis viscaria, des Trollius europeus, et d'autres encore plus communes. Enfin après avoir marché un bon quart d'heure, nous vîmes notre guide s'arrêter tout-à-coup, en donnant des marques d'un grand étonnement. Etant accourus pour voir quelle en était la cause, nous partageâmes sa surprise en revoyant le fleuve, précisement à l'endroit, où nous l'avions quitté, et où nous avions laissé quelques uns de nos effets, que devaient porter les Lapons après avoir passé l'Aiby.

Quelle autre idée, que celle d'un enchantement, pouvait alors frapper notre imagination? L'extrême beauté des lieux, un labyrinthe où nous nous étions égarés, tout annonçait que nous devions bientôt trouver quelque château de fée, où nous serions amplement récompensés de nos peines. Cependant il n'en fut rien, et après avoir recommencé notre marche, nous observâmes que le sentier se partageait en deux, et que nous avions tourné à gauche; ainsi nous prîmes à droite et nous arrivâmes à un petit hameau, que les pêcheurs nous avaient indiqué, et qui devait être à un quart de mille d'Alten, habitation et port sur la mer glaciale.

A l'entrée du hameau nous fumes reçus par une douzaine de chiens qui aboyaient de toutes leurs forces; on les nourrit pour se ser-

vir ensuite de leurs peaux. Un homme étant sorti, fit taire les chiens et nous offrît d'entrer pour prendre du repos. Nous ne demandions pas mieux, car il était quatre heures du matin, et nous avions fait alors cinq grands milles. A peine avait on étendu sur le plancher quelques peaux de rennes, que nous nous y couchâmes, et jouîmes d'un sommeil profond jusqu'à dix heures. En nous reveillant, nos membres étaient si engourdis, que nous ne pouvions nous remuer sans beaucoup de peine, cependant après quelques efforts nous fumes en état de marcher tant bien que mal, et l'impatience d'arriver à Alten nous donna de nouvelles forces. Bientôt ayant atteint le haut d'une colline qui dominait sur la plaine, nous découvrîmes un golfe de la mer glaciale, et ce fut avec des transports de joie, que nous saluâmes cette mer, but principal de nos travaux.

Notre interprête qui avait pris les devans pour nous procurer un logement à Alten, nous y attendait avec l'agréable nouvelle, que nous serions reçus chez Mr. Norager, seul négociant du lieu; et que l'Amtman (Gouverneur ou Juge territorial) de la Laponie Norvégienne avait bien voulu nous céder un des appartemens qu'il occupait dans cette maison. Il faut avoir fait un voyage pareil au nôtre, pour s'imaginer le plaisir que nous eumes de trouver des appartemens où régnaient la propreté et l'aisance, des lits excellens, enfin toutes les commodités que l'ha-

bitude a rendues nécessaires à l'homme, quoique nous eussions bien éprouvé comme il peut s'en passer. Notre premier soin fut d'aller nous baigner dans les eaux de la mer qui n'avaient que deux degrés de chaleur (therm. de Celsius *), tandis que celles du fleuve d'Alten en avaient ordinairement quinze ou environ. Ce fut à cette occasion que nous éprouvâmes surtout l'utilité des bains froids, car avant d'entrer dans l'eau nous pouvions à peine marcher, et après y avoir été cinq minutes, nous en sortîmes frais et dispos comme si nous n'avions essuyé aucune fatigue. L'eau de cet océan est extrêmement salée, et claire comme un christal. Il est plus difficile de s'y tenir de bout à deux pieds d'eau, qu'il ne l'est à quatre pieds et plus dans les fleuves. Il faut prendre garde en se baignant et surtout en nageant, de ne pas s'éloigner beaucoup du rivage, car la mer est remplie de requins très voraces, et qui s'avancent quelquefois jusque sur les bas fonds.

Nous avions espéré de trouver sur ces côtes une grande quantité de coquillages, mais il y en avait fort peu, et ce n'étaient que des Mya truncata, Patella granularis, Mytilus edulis.

Les moindres agrémens deviennent précieux par la privation. Celui de mettre du linge blanc en sortant de l'eau, et de nous habiller aussi

*) L'échelle du thermomètre, adopté maintenant en France, est la même que celle de Celsius.

proprement que le permettait l'état de notre garderobe, nous fit alors plus de plaisir que ne font dans le cours ordinaire de la vie les plus grandes recherches du luxe.

La rencontre d'un homme aimable, d'un homme de mérite, a du prix en tout tems et en tout lieu; mais pour bien l'apprécier, il faut l'avoir faite comme nous dans un pays sauvage et en sortant des déserts. L'amtman Mr. de Sommerfelt, qui mérite ces deux titres, nous reçut avec une bonté, dont je me trouve heureux de pouvoir lui marquer ici ma reconnaissance; car probablement le destin ne me reserve pas le plaisir de jamais le revoir. Rempli de zèle pour le service de sa patrie, il avait consenti à se confiner pour plusieurs années dans ces climats, intéressans pour des voyageurs pendant la belle saison, mais affreux à habiter pour des hommes nés sous un autre ciel. Une tendre épouse avait eu le courage de partager son sort, et l'avait adouci. Mais tandis qu'il faisait le bonheur du peuple sauvage confié à ses soins, le destin parut lui envier le sien. Après la mort de son épouse, Mr. de Sommerfelt ayant conduit ses enfans à Copenhague pour leur donner une éducation convenable, revint à Altengaard, habitation appartenante à sa charge; mais il quitta bientôt cet endroit, où tout lui rappelait sa douleur, et vint s'établir chez Mr. Norager, où nous l'avons trouvé.

La

La population du district d'Alten était, selon Mr. Pontopidan, en 1756 de 52 familles norvégiennes et 162 laponnes, et en 1763 de 48 norvégiennes et 159 laponnes.

Voici le train de vie qu'on mène en ces lieux pendant l'été, et sur tout quand le soleil est perpétuellement sur l'horizon. On se lève à dix heures du matin, on dine à cinq ou six du soir, on soupe à une heure après minuit, et on se couche à trois ou quatre heures du matin. En hiver et pendant cette longue nuit, qui dure depuis le commencement de Décembre jusqu'à la fin de Janvier, on se trouve dans une espèce d'apathie qui convient à la saison, et le sommeil emporte plus que moitié des vingtquatre heures; quand on se réveille, on ne s'occupe qu'à se chauffer, et la plupart des affaires reposent.

Nous apprîmes à Alten, que le prince français dont on nous avait parlé à Kautokeino, était le fils ainé d'Egalité, ci-devant Duc d'Orléans. Ce jeune prince voyageait sous le nom de Muller, avec un ancien aide-camp de Dumourier, nommé Montjoye, qui se faisait appeler Frohberg. Ils étaient venus d'Ecosse en Norvège, et d'après les renseignemens qu'on m'a donnés sur leur route, ils avaient été au Cap Nord, ils avaient traversé la Laponie, s'étaient rendus en Finlande et de là à Stockholm, où

ils ne restèrent que peu de jours. Le prince avait écrit de Copenhague sous son vrai nom, à Mr. de Sommerfelt, pour le remercier de l'accueil qu'il lui avait fait à Alten. Toutes les personnes avec qui il a eu quelques rapports pendant son voyage s'accordent à louer sa manière d'être.

J'eus ici l'occasion de voir les effets d'une institution qui seule suffirait pour éterniser les noms de Bernstorff et de Kolbjörnsen, à qui elle est due. C'est celle des tribunaux de conciliation, établis dans tous les domaines du Roi de Dannemarc. Les détails en étant assez connus, je me bornerai à dire en peu de mots ce qui s'est passé sous mes yeux. Un colon norvégien vint porter plainte de ce qu'un autre s'était mis en possession d'une portion de terre qu'il prétendait devoir lui appartenir. L'amtman qui, étant le seul officier de justice sur les lieux, représente le tribunal, renvoya le plaideur sans l'écouter, jusqu'à ce qu'il eut amené sa partie adverse. Alors il examina leurs droits, et les ayant trouvés presqu'égaux, il leur proposa d'évaluer l'objet en litige et de le laisser à celui qu'il accommoderait le mieux, moyennant qu'il payerait à l'autre la moitié du prix fixé. Après une courte discussion celà s'effectua, et les deux plaideurs se retirèrent bons amis. Tout le monde sait à quel point le nombre des procès a diminué en Dannemarc depuis l'établissement de ces tribunaux.

Nous fimes bientôt des recherches sur les moyens d'aller au Cap Nord, et on nous dit, que le plus sûr était de prendre un petit bateau, tel qu'en cas de tempête on put toujours aller à terre; mais il fallait quelques jours pour trouver de bons rameurs, et nous dépêchâmes un homme entendu pour nous les procurer. Cette mer abonde en poissons délicieux, tels que les Pleuronectes Hippoglossus, en suédois *Helgeflundra* (il y en a de monstrueux, mais ceux de 30 à 40 livres sont les meilleurs), les morues, Gadus Callarias, le Merlan, Gadus Merlangus, l'hareng etc. Mais nous fumes trompés dans l'espoir de trouver des huitres et des homars si communs sur les côtes méridionales de la Norvège. On nourrit ici des vaches et des brebis; la viande, le lait et le beurre sont excellens; les vaisseaux qui viennent pour exporter le poisson et les pelléteries apportent de la farine, des liqueurs, des vins et toute sorte d'épiceries. Un avantage dont nous sentions vivement le prix, était celui d'être débarrassés des moucherons, que le vent de la mer éloignait des côtés.

J'employai ce tems de repos à achever quelques dessins des montagnes et principalement celui du golfe que j'avais sous les yeux.

41. Alten, port de la mer glaciale. 14 Juillet.

Alten, port de mer et dépôt de commerce, est situé sur les bords d'une baye appelée Kaa-

fiord, qui fait partie de l'Altenfiord ou golfe d'Alten. La hauteur du pole y est de 69 degrés 55 minutes de latitude. La maison du marchand d'où je dessinai cette vue, est sur le haut d'un coteau très élevé et qui descend jusqu'au rivage. Un vaisseau Danois qui mouillait dans le port, attendait sa cargaison de poisson sec et salé, dont il se fait ici une exportation considérable. Près du rivage on voit des magasins qui en sont remplis, et outre celà il y en a de grands monceaux en plein air. Un promontoire, formé d'un rocher blanc et rougeâtre, s'avance dans la mer et ferme l'intérieur du bassin. De l'autre côté le golfe est bordé d'un rang de hautes montagnes, dont les sommets tachetés de neige s'élèvent jusqu'aux nues.

L'air d'Alten est pur et très salubre. Le sol y est sablonneux, mais assez fertile. On y voit, dans un petit potager, des patates ou pommes de terre, et des choux bruns; au reste on n'y sème qu'un peu d'orge. Les arbres dominans sont les pins et les bouleaux.

La partie de la mer glaciale qui baigne ces côtes, ne gèle jamais que dans l'intérieur des golfes, où cette eau, d'ailleurs extrêmement salée, est tempérée par l'eau douce de quelque fleuve ou rivière qui s'y décharge. A ce qu'on m'a dit sur les lieux, ce n'est qu'à 17 milles au delà du Cap Nord et avec des lunettes d'approche qu'on découvre les glaçons flottans qui se détachent des glaces éternelles du pole.

Le 15 Juillet nous trouvâmes un bateau convenable et quatre bons rameurs norvégiens, dont l'un était un vieux pilote très expérimenté. Aussitôt, ayant pris assez de provisions pour pouvoir vivre quelques jours sur le rivage, si le cas l'exigeait, nous mîmes à la voile à deux heures après midi avec un petit vent favorable et par le plus beau tems du monde.

On voit par la carte que notre route allait toujours vers le nord, entre des langues de terre qui s'avancent dans la mer, en formant une qnantité de bayes très resserrées. Les côtes sont bordées de montagnes énormes, et pour la plupart taillées à pic. Sur leurs côtés occidental et méridional il y avait presque toujours des taches de neige, ce que nous avions aussi observé au passage des monts Fjällen, et la plupart des habitations de pêcheurs se trouvaint à l'orient des golfes. Quelquefois le vent venant de la haute mer perçait par de profondes vallées, et formait des tourbillons qui auraient culbuté le bateau si l'on avait eu l'attention de baisser la voile en les voyant venir, et après ces momens de danger nous nous trouvions subitement dans un calme profond sous la protection des montagnes. L'aspect de la mer variait à chaque instant: tantôt semblable à une glace unie elle réfléchissait l'image des rochers hideux qui la bordent, tantôt la surface, ridée par un vent léger, prenait une couleur d'azur très foncé: tantôt enfin agitée par les tourbillons

dont je viens de parler, l'onde devenait toute noire ou blanchissait d'écume. Le vent changeait à tous momens à cause des défilés tortueux par où il passait, de sorte qu'il n'y avait point de relâche pour ceux qui gouvernaient le bateau et maniaient la voile. La marée monte considérablement pendant six heures et descend de même, ce qui produit un grand mouvement dans l'eau, surtout si le vent est contraire au courant; souvent dans les détroits nous avions presque des cataractes à monter ou à descendre. Cependant l'habileté des bateliers nous rassura bientôt assez pour que nous pussions nous livrer à la contemplation des scènes gigantesques qui se succédaient comme des songes.

Les rochers de ces côtes sont composés d'un schiste très friable, et de grands amas de leurs débris en couvrent presque par tout le pied. Le vent ayant baissé, et nos bateliers étant fatigués, nous mîmes pied à terre à l'embouchure d'une petite rivière qui tombe en cascade dans la mer.

42. Habitation de Lapons pêcheurs. 15 Juillet.

Ayant gravi les rochers d'où s'échappe cette cascade, nous en vîmes une autre plus considérable et formée par la même rivière, qui entre ses deux chutes traverse en serpentant une petite plaine ombragée de rians bosquets, couverte d'une verdure charmante et entourée de

rochers sourcilleux. On y voit l'habitation d'un lapon pêcheur, composée de cinq voûtes, construites en bois et couvertes d'écorce d'arbres et de gazon. Celle du milieu est la demeure des habitans; il y a au centre un petit cercle entouré de pierres, servant de foyer, et une ouverture au toit pour le passage de la fumée: environ à un aune et demi de distance du feu, est un autre cercle de planches; entre celui-ci et le paroi, il y a de la paille ou des feuilles de bouleau, couvertes de peaux de rennes, ou d'étoffes de laine grossières, c'est le lit commun de le famille; la paroi est ordinairement garni de jarres remplies de lait. Les autres pièces entourent celle-là et communiquent avec elle. Celle par où l'on entre, sert de vestibule, et on y garde des outils, des filets etc. Une autre est pour les vaches, une pour les brebis et une sert de garde-manger. Outre cette hutte, il y a une petite maison de forme ordinaire, qui sert de magasin. On prétend que les ours visitent quelquefois ces magasins et les forcent, si la charpente en est faible.

Ces Lapons qui vivent de la pêche et du produit du bétail, sont moins sauvages que nous ne l'avions supposé; en vendant leur poisson, et en achetant de la farine ou de l'eau de vie, seuls objets dont ils ayent besoin, ils communiquent souvent avec les habitans d'Alten et des autrés établissemens de commerce, dont nous parlerons dans la suite. Cependant il faut

prendre garde d'approcher brusquement de leurs huttes sans savoir leur parler, car ils sont armés de fusils, et la crainte d'être volés les rend féroces. On a observé que la plupart de ces pêcheurs périssent dans les flots; la mer glaciale est extrêmement perfide, sur tout en automne ou en hiver, et les prêtres assurent que fort peu de ces gens parviennent à être enterrés.

Les bateliers s'étant reposés, nous partîmes vers minuit, et les montagnes de l'occident nous dérobèrent la vue du soleil qui éclairait toujours celles du côté opposé. Le vent fut très faible le reste de la nuit et le jour suivant, de sorte que nous n'avancions que lentement et presque toujours à force de rames.

43. Rochers sur les côtes de la mer glaciale.
16 Juillet.

Pendant cette course nous observâmes une hutte de Lapons pêcheurs, située sur un petit côteau entre deux rochers énormes qui s'élevaient jusqu'aux nues. Le contraste frappant que formaient la riche verdure de ce côteau et les formes hideuses des rochers, la beauté de la mer, qui n'était agitée que d'un souffle léger, la situation triste et isolée de cette hutte qui n'avait de communication possible qu'avec une mer, plus souvent terrible que belle, tout contribuait à rendre ce spectacle intéressant.

Le

Le vent baissait toujours, la chaleur augmentait et il s'élevait de la mer une vapeur tout-à-fait suffoquante, chose d'autant plus remarquable, que les eaux deviennent plus froides, à mesure qu'on avance vers le nord. Le soir nous abordâmes à un endroit où il y avait des huttes de pêcheurs, et nous y passâmes quelques heures.

Dans une de ces huttes, éclairée par la faible lueur d'un feu perpétuel, il y avait une vieille femme malade qui pouvait avoir environ quatrevingt dix ans. Sa belle-fille, jeune laponne très jolie et d'une douceur de physionomie peu commune, lui prodiguait les plus tendres soins. En voyant le pilote, la vieille versa un torrent de larmes, tandisque sa belle-fille s'efforçait de la consoler. Enfin ayant cessé de pleurer, elle fixa ses regards sur la terre avec l'expression d'une douleur profonde; alors le pilote et les bateliers fondirent en larmes à leur tour. Après plusieurs questions sur la cause d'une si grande tristesse nous apprîmes que la dernière fois que ces hommes avaient visité ces lieux, cette bonne femme jouissait d'une parfaite santé, mais que le jour de leur départ, elle avait eu un coup d'apoplexie qui lui avait ôté l'usage de la parole, et que depuis cet instant elle était toujours restée dans le même état. Cette scène qui peut-être dans le récit paraîtra ridicule, était dans le moment très intéressante.

Les larmes de ces braves Norvégiens qui auraient affronté en riant les plus terribles dangers, prouvaient que ce n'est pas la dureté qui constitue le vrai courage, et que la nature humaine dans toute sa force primitive, est susceptible des sensations les plus tendres: vérité précieuse pour les cœurs sensibles.

Lorsque ces mouvemens de douleur aient été un peu appaisés, la vieille nous fit signe de nous asseoir ou plutôt de nous coucher sur des peaux de rennes qu'on avait étendues sur la paille; sa belle-fille nous offrit du lait avec autant de grâce que si c'avait été une bergère idéale de l'Arcadie. Nous aurions souhaité de pouvoir rester plus longtems dans cet azile intéressant, mais un des bateliers vint nous annoncer que le vent était favorable, et il était nécessaire d'en profiter.

Le matin suivant nous arrivâmes à un endroit où il y avait aussi de ces huttes, et où nos bateliers nous firent espérer de trouver à quelque distance des tentes de Lapons ambulans et des troupeaux de rennes. Nous étions presqu'au bout de notre voyage et nous n'avions pas encore trouvé une seule habitation de cette espèce. Il faisait un calme parfait et nous profitâmes de ce contretems pour contenter notre curiosité. Les habitans des premières huttes nous assurèrent que nous trouverions les Lapons ambulans au delà de la montagne la plus proche, et nous

nous mîmes en chemin. La grande échelle des hauteurs trompe l'œil et diminue les distances d'une manière surprenante; après avoir fait le tour de la première montagne, il fallut passer encore la seconde et la troisième, par une chaleur étouffante. Ayant marché trop vîte au commencement, nous n'en pouvions presque plus; mais la beauté du pays nous dédommageait de nos peines. Dans toutes les vallées, des ruisseaux charmans serpentaient à l'ombre des bosquets, dont le feuillage était raffraîchi par leur humidité, et toutes ces eaux égalaient en fraîcheur et en pureté celles de nos fontaines les plus estimées.

44. *Tente de Lapons, troupeau de rennes.* *17 Juillet.*

Enfin au milieu de quelques montagnes affreuses, nous découvrîmes une tente de Lapons sur les bords d'une cascade qui arrosait un coteau verdoyant. Ces tentes sont d'une toile grossière, tendue autour de quelques pieux, enfoncés dans la terre; le tout forme un cone tronqué, au sommet duquel il y a une ouverture pour le passage de la fumée. En hiver les tentes des Lapons riches sont couvertes d'une grosse étoffe de laine ou de peaux de renne, et pour y conserver plus de chaleur, on les entoure de gazon en dehors et de vieux habits ou de peaux en dedans.

Il n'y avait dans la tente qu'une femme et son enfant; elle nous dit que les rennes étaient au pâturage et probablement bien loin delà; nous désespérions presque de les trouver; mais la fortune nous favorisa. Bientôt nous entendîmes un petit bruissement semblable à celui des cerfs, et un moment après nous vîmes un troupeau de soixante rennes ou plus, sortant d'un défilé. Un jeune lapon et quelques chiens réglaient l'ordre de la marche, et aussitôt qu'une renne s'écartait de la file, un des chiens, animé par la voix du berger, la ramenait à sa place.

On fit entrer les rennes dans une enceinte formée par une haye, et l'on se mit à les traire; ensuite on nous offrit du lait à goûter; il est aussi épais que l'est ordinairement la crème, et le goût en est aromatique sans être désagréable; mais il est si nourrissant qu'on ne peut guère en boire de suite plus d'un verre, c'est à peu près la quantité que donne à la fois chaque femelle; de sorte qu'on est obligé d'en nourrir beaucoup pour le soutien d'une famille un peu nombreuse. On a observé qu'il faut un troupeau de cent cinquante rennes pour qu'une telle famille soit bien à son aise. Il y avait autrefois des Lapons qui en possédaient jusqu'à trois ou quatre mille, mais aujourd'hui cela est rare, à cause des ravages que les loups et les maladies contagieuses ont faits parmi les troupeaux.

Pendant que les rennes étaient enfermées dans l'enceinte, nous eumes l'occasion d'obser-

ver combien elles sont tourmentées par un insecte, appelé en lapon Kurbma ou Korma (OEstrus Tarandi), qui dépose ses œufs dans leurs peaux, où se forment ensuite des chrysalides, presqu'aussi grandes que des œufs de pigeon, noires et polies comme du cuir. On peut dire avec raison que ces pauvres animaux nourrissent dans leur sein leurs plus cruels ennemis; cependant nous sûmes que ces insectes tourmentent moins les rennes bien nourries, leur poil étant alors plus épais. Celles-ci étaient très maigres et c'était la saison où elles changent de poil.

L'OEstrus attaque les rennes même dans les parties intérieures, et il arrive qu'au printems ils en jettent en toussant jusqu'à dix. En ouvrant des rennes mortes on a trouvé une quantité de ces insectes sous les racines de la langue. D'ailleurs il y a onze maladies de rennes, distinguées par des noms.

Ayant payé en eau de vie le lait que nous avions bu, nous regagnâmes le rivage et continuâmes notre course sur mer, voyageant toujours entre des montagnes qui touchaient aux nues et dont quelquesunes étaient presque couvertes de neige. Vers le soir le vent s'augmenta au point que le pilote nous conseilla de passer la nuit sur le premier rivage abordable, pour éviter de nous trouver dans le détroit de Qualesund au retour de la marée, où notre perte serait inévitable s'il s'élevait une tempête.

Nous cédâmes à ces conseils, quoique à regret, car il était essenciel pour nous de profiter des momens. Ayant trouvé bientôt une baye entourée d'une petite plaine où il y avait quelques huttes de pêcheurs, nous y abordâmes et dressâmes notre tente sur le rivage, prêts à nous embarquer au premier moment favorable; mais le vent ayant augmenté beaucoup et devenant de plus en plus contraire, nous fumes obligés d'y passer toute la nuit et le jour suivant. J'employai ce tems, tantôt à achever quelques dessins, tantôt à me promener sur le rivage tuant des bécassines ou cherchant des coquillages. Il y avait une très grande quantité de Venus Islandica, coquille estimée rare; pour le reste c'était des Mya truncata, des Patella granularis, des Mytilus edulis, et une espèce d'Ostrea, dont il nous fut impossible de trouver une seule qui fut entière; on n'a trouvé nulle part cette coquille qu'en fossiles. Mr. A** cherchait en attendant des plantes et des insectes. C'est surtout dans ce dernier genre que je suis obligé d'avouer mon ignorance. La cause principale en est peut-être qu'ayant commencé à faire une collection d'insectes dans cet âge heureux où toutes les impressions sont vives et profondes, j'avais pris une Phalène très grande, que je regardais comme un trésor. Après une absence de huit jours mon premier soin avait été de visiter ma collection, et en ouvrant le tiroir où était la Phalène, je la vis encore vivante, remuant la queue et haus-

sant les aîles. L'effet de cette vue ne s'effacera jamais de ma mémoire, quoique bien d'autres auraient dû la faire oublier. Après avoir tâché de finir les tourmens de l'insecte par la mort la plus prompte, je passai plusieurs nuits dans les remords, et depuis ce moment j'ai senti une répugnance extréme à torturer des êtres vivans. En effet, l'homme a-t-il le droit d'infliger à plaisir les peines les plus cruelles à des êtres dont il ne peut pas calculer avec sûreté le degré de sensibilité, et les remords de l'enfance ne seraient-ils pas le cri de la nature, auquel on devient insensible dans un âge plus mûr, par une malheureuse habitude de l'étouffer?

La violence du vent s'étant un peu appaisée, nos bateliers résolurent d'avancer à tout hazard. Le passage de Qvalesund ou Hvalesund (détroit des baleines) fut en effet très dangereux, et encore plus celui de Qvalefiord, où nous nous trouvâmes exactement au retour de la marée, que nous avions tâché d'éviter. Les vagues venant de la haute mer s'amoncelaient pour entrer dans le détroit et rencontraient le courant qui causait un mouvement violent et confus. Les rames ne touchaient l'eau que d'un côté à la fois, nous n'avancions pas, et on n'osait se servir de la voile, tandisque la tourmente menaçait de mettre en pièces le bateau qui craquait déjà. Enfin le pilote nous déclara qu'il ne pouvait résister plus longtems à cette agitation, et qu'à tout risque il fallait hausser

la voile, ce qui s'exécuta dans l'instant par un de nos braves rameurs. Alors le mât pliant sous l'effort du vent, touchait presque à l'eau qui entrait déjà de ce côté; mais le bateau avançait d'une vîtesse incroyable, et bientôt nous fumes hors de danger sous la protection d'une haute montagne. Sans cette manœuvre hardie nous aurions peut-être vu l'autre monde au lieu du Cap Nord.

Il y a dans ces parages une grande quantité de baleines; mais le sort avait décidé, qu'aucune ne se présenterait à nos yeux. En revanche les bateliers nous régalèrent de plusieurs histoires merveilleuses de leurs apparitions. Un pêcheur, poursuivi par une baleine, et voyant que la fuite était impossible, avait tiré un coup de fusil au monstre, qui effrayé par l'explosion, s'était arrêté et avait changé de course. Sans cet heureux expédient, nouveau Jonas, il aurait été englouti, sans espoir de sortir aussi heureusement d'embarras, que le fit le prophète. Un autre pêchait à la ligne par un tems très beau et calme. Tout-à-coup une baleine s'élance du sein des eaux, emporte le bateau sur le dos et le brise; le pêcheur périt dans les flots. Enfin si tous les événemens qu'on nous raconta, se fussent réellement passés, notre entreprise aurait été un peu téméraire, et peu de pêcheurs auraient osé approcher de ces lieux.

Pour

Pour nous, ayant vogué sans accident toute la nuit, nous arrivâmes le matin à Havösund, habitation d'un marchand, qui pour lors était absent. Son épouse et sa mère nous reçurent avec bonté, et nous donnèrent un excellent déjeuner, après quoi nous nous hâtâmes de partir, dans l'espoir d'arriver avant minuit au Cap Nord, éloigné encore de deux bons milles de Norvège.

45. Iles nommées Stapperne près de Magerö.
18 Juillet.

Bientôt nous vîmes les trois îles appelées Stapperne ou Stappenöer, qu'on nomme aussi la mère avec ses deux filles; ce ne sont que trois rochers isolés, et celui du milieu est beaucoup plus grand que les autres. Quelques cavernes au pied de ces rochers retentissaient des cris des *Eyder*, Anas mollissima, oiseaux qui fournissent l'edredon. Nous avions à l'occident un promontoire de l'île de Magerö, qui tient au Cap Nord. Il faisait un calme parfait, mais la mer était houlleuse, et il s'élevait sur l'horizon de grands nuages qu'on aurait pris pour des alpes couvertes de neige. Nous sûmes après, à Måsö, qu'il y a une carcasse de baleine sur le sommet de la plus grande des îles Stapperne, ce qui nous parut presqu'incroyable, car il est impossibles que les vagues ayent pu la jeter si

haut, et le rocher est si escarpé qu'un homme sans fardeau ne peut y monter qu'avec beaucoup de peine.

Avant de passer les îles Stapperne, nous avions côtoyé quelque tems l'île de Måsö, après quoi rien ne bornait plus au nord ni à l'occident la vue de cet océan terrible, qui des glaces éternelles du pole va baigner les extrémités de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. Le peu de vent qui soufflait nous était le plus souvent contraire, ainsi que le courant, nous n'avancions que lentement, tantôt à la voile, tantôt à force de rames, et le premier mille nous prit sept heures, pendant lesquelles nos rameurs, excédés de fatigue, allèrent quelquefois à terre, pour se donner un peu de repos. Ce fut à une de ces occasions que nous trouvâmes sur un rocher de dix à quinze toises de hauteur, des œufs de coquille et des éponges, blanches comme la neige, et beaucoup plus fragiles que les éponges ordinaires. Les rochers à fleur d'eau étaient couverts de Buccinum glaciale, coquille un peu plus grande qu'une noisette, et l'eau était remplie de plantes d'une végétation prodigieuse; je crois que les dominantes étaient des Fucus vesiculosus, inflatus, aculeatus.

Le beau tems et le calme étaient pour nous un grand bonheur; car le moindre vent élève dans ces parages des vagues très hautes, et les côtes de Magerö, que nous avions à la droite, sont pour la plupart inabordables. Cependant la mer était assez houlleuse et nous berçait continuellement, de sorte qu'ayant veillé toute la nuit précédente, pour observer les objets frappans qui s'offraient à nos yeux, nous ne pûmes résister aux douceurs du sommeil. Tout-à-coup une vague, se brisant contre le bateau, jaillit au dessus de nos têtes, et nous nous éveillâmes en sursaut. Alors les bateliers nous dirent confusément, que pendant un long sommeil nous avions passé quelques promontoires et dernièrement un petit golfe, sur les bords duquel il y avait des huttes de pêcheurs, et en avant une pointe de rochers, assez ressemblante au Cap Nord; nous en avions encore la vue au sud-ouest. C'était entre les cinq et six heures du soir, et le vent avait changé en notre faveur. Il nous semblait que les côtes se rétrécissaient à l'est, et laissaient de ce côté une vue plus libre sur l'océan. Enfin un peu avant minuit nous apperçûmes ce Cap redoutable *), dont les rochers nous paraissaient de

*) Mr. Rathke, voyageur danois, qui a fait après nous le voyage du Cap Nord, a cru en voyant la description de Mr. Acerbi, que nous n'étions parvenus qu'à Tuenæs (voyez Kiöbenhavnske lærde efterrettninger för aar 1802, N:o 5); et je n'en suis pas étonné, sur tout à cause du demi-cercle de rochers, dont parle Mr.

loin d'une hauteur presqu'égale, se terminant par une pointe perpendiculaire. Nous dirigeâmes d'abord notre course vers cette pointe; mais l'ayant trouvée tout-à-fait inabordable, et

Acerbi, et que je ne connais pas; mais j'ai trouvé avec plaisir les détails que donne Mr. Rathke lui-même sur le Cap, conformes à mes observations quant au côté de l'ouest, d'où j'ai pris mes dessins. Le Knivskjærness, qu'il indique comme le point le plus septentrional (ce qui était le vrai but de notre voyage), est le même qui paraît le plus avancé dans la planche XLVI, et quant à l'immense montagne qu'il dit servir de signe aux navigateurs, on en voit dans la planche XLVIII le côté occidental. Mr. Wahlenberg, jeune suédois, qui étudie avec succès la médecine et l'histoire naturelle, a fait après Mr. Rathke le même voyage, et s'est arrêté trois jours aux environs du Cap, après quoi il a fait le tour de l'île de Magerö. Il rend justice à l'exactitude avec laquelle Mr. Rathke décrit ces lieux, et en comparant mes gravures à un croquis qu'il avait fait lui-même d'un point plus éloigné, il a reconnu le vrai Cap Nord, et m'a assuré qu'il ne lui restait plus le moindre doute sur ce sujet; aussi m'a-t-il permis de citer son témoignage. Il me reste encore à éclaircir un seul point, c'est l'argument que forme Mr. Rathke sur la distance de Havösund au Cap Nord, que Mr. Acerbi a dit être de trois milles suédois. Celà nous fut communiqué par les habitans de Havösund, et ne prouve rien. Nous fumes à Havösund entre les quatre et cinq heures du matin; après sept heures de vent contraire ou de calme, nos bateliers disaient avoir avancé un mille norvégien; alors le vent devint favorable, et après avoir fait voile sans relâche nous n'arrivâmes au Cap Nord qu'à minuit; ce qui prouve au moins deux grands milles norvégiens, ou trois milles suédois de plus.

la mer devenant de plus en plus agitée, nous fumes obligés de tourner à droite, pour entrer dans une petite anse qu'on trouve vers le sud.

46. Le Cap Nord au soleil de minuit.
18 — 19 Juillet.

Ce fut pendant ce passage que le Cap Nord se montrait dans toute sa grandeur, comme j'ai tâché de le représenter. Au moment où je dessinais, les rochers les plus proches paraissaient beaucoup plus élevés que ceux de la pointe, et l'ensemble en était plus pittoresque, que d'aucun autre point. La mer se brisant contre ce mur inébranlable, qui avait bravé son courroux depuis le commencement du monde, mugissait en formant une frange mobile d'écume blanchissante. Le soleil de minuit éclairait ce spectacle aussi beau que terrible, et l'ombre, qui couvrait le côté occidental des rochers, rendait leur aspect plus hideux. Je ne saurais déterminer la hauteur de ces rochers; tout était grand en ces lieux, et aucun objet ordinaire n'offrait un point de comparaison. Je pris plusieurs dessins du Cap, malgré le mouvement du bateau;

Au reste je suis persuadé, que le nom de Cap Nord appartient à tout ce promontoire, mais que le rocher le plus élevé, paraissant seul de loin aux yeux des navigateurs, les autres leur ont été inconnus. Le point le plus septentrional est par sa situation le plus intéressant, et c'est le même qui a été indiqué à Mr. Wahlenberg comme le Cap.

mais enfin il nous fallut entrer dans l'anse, seul réfuge que nous offrait le sort dans ces lieux redoutables.

47. Grotte près du Cap Nord.

Ayant mis pied à terre et en tournant nos pas vers l'occident, nous découvrîmes par hazard une grotte formée par des rochers, dont la surface avait été arrondie par les vagues. Quelques inégalités du roc en dedans nous tenaient lieu de bancs, une pierre détachée nous servait de table, et une source d'eau douce y coulait à nos pieds. En exceptant qu'il y avait au fond une issue, par laquelle on voyait la mer, c'était exactement la grotte de l'Enéide.

> . . . Scopulis pendentibus antrum,
> Intus aquæ dulces, vivoque sedilia saxo.

Nous avions allumé un feu de quelques pièces de bois, que les vagues avaient jeté sur le rivage; il n'y avait pas un seul arbre sur toute la côte, et aucune trace n'indiquait le séjour des humains; un côteau de quelques cents pas à la ronde, et entouré de hauteurs énormes, est le seul endroit accessible *).

*) La partie méridionale de l'île, où est Kjelvig, contenait, selon Pontopidan, 50 à 60 familles. Mr. Wahlenberg en a trouvé le nombre beaucoup plus petit. Ce voyageur a découvert plusieurs espèces nouvelles d'herbes et de mousses.

48. Baye et montagne attenante au Cap Nord.

Du haut d'une colline, en nous tournant vers la mer, nous vîmes à droite une montagne énorme, tenant au Cap et élevant jusqu'aux cieux sa masse stérile: à gauche une langue de terre, couverte de rochers moins élevés, et fracassés par les vagues, ferme la baye et ne laisse qu'une échappée de vue sur l'océan. Un des bateliers nous dit qu'il y avait autrefois une église; mais j'ai su après que c'était à l'endroit où sont les dernières huttes de pêcheurs.

49. L'intérieur de l'île de Magerö, près du Cap Nord.

Afin d'observer autant que possible l'intérieur de l'île, nous gravîmes presqu'au sommet de la grande montagne qu'on voit dans la planche précédente; et delà je dessinai le paysage le plus bizarre qui a jamais frappé mes yeux. Le lac, qu'on voit sur l'avant-scene, est peut-être à une hauteur de quinze toises de la surface de la mer, et il y en a un autre sur le sommet d'une des montagnes qui bordent le premier; la vue se termine par des pointes de rochers tachetés de neige.

Enfin voyant que la mer commençait à devenir assez grosse au delà du Cap, nous crûmes devoir hâter notre départ, afin de trouver, en cas de tempête, un azile plus agréable. Dans ce moment le souvenir des longs travaux

que nous avions soutenus, pour voir quelques rochers hideux, nous fit presque rire; mais en songeant à l'espace qui nous séparait du monde civilisé, aux fatigues et encore plus aux ennuis qui nous attendaient avant d'y arriver; nous fimes des réflexions un peu sérieuses.

Nous surmontâmes heureusement les vagues, qui semblaient s'amonceler au sortir de l'anse, et bientôt le vent devint plus doux. Une espèce d'oiseaux aquatiques, nommés Alca Arctica, paraissait souvent sur la cime des ondes, tout près du bateau; un grand bec de perroquet, tout-à-fait disproportionné à la petitesse du corps, donnait à ces oiseaux une mine très singulière. Ils plongeaient d'une vîtesse extrême, et il nous fut impossible d'en tirer un seul sur l'eau; mais bientôt quelquesuns nous passèrent au vol, et nous en tuâmes deux ou trois, que nous ne pûmes attraper, à cause de l'agitation de la mer.

Le vent ayant baissé un peu, nous prîmes le large pour arriver à Mâsö, où nous fumes reçus par Mr. Buck, négociant du lieu, avec l'hospitalité qui distingue les Norvégiens, et avec des égards comme si nous avions été des princes. Aussi notre interprête nous avait-il fait passer pour de grands Seigneurs, qualité dont l'effet est presque sûr par tout.

Dans un pays si désert il doit être bien agréable

agréable de voir des habitans du monde civilisé; et les voyageurs y sont si rares, qu'ils ne doivent pas tirer vanité de l'accueil qu'ils y reçoivent. Cependant il y a des soins qui partent du cœur, et un intérêt qui fait plus de plaisir que le respect; c'est ce que nous éprouvâmes de la part de notre hôte.

50. Måsö, port de la mer glaciale. 19 Juillet.

Måsö est le port de mer le plus septentrional de la Laponie Norvégienne. Il est situé à 70°, 59′, 54″′ de latitude, et à deux milles Norvégiens ou trois milles Suédois du Cap Nord. Un golfe très beau forme ce port, et les vaisseaux peuvent y passer l'hiver en toute sureté. Je m'y baignai avec plaisir, quoique l'eau fut beaucoup plus froide que celle du golfe d'Alten. Depuis l'an 1765 jusqu'à 1788 on a exporté de Måsö jusqu'à 6349 Skeppunds de poisson sec ou salé. Il y a une église et une foire.

Nous partîmes vers le soir par un très beau tems et arrivâmes le jour suivant à Hammersfest, autre port de mer, à cinq milles de Norvège ou sept et demi de Suède, de celui de Måsö, et situé à 70°, 39″, 40″′ de latitude. Un frère de Mr. Buck que je viens de nommer, s'était établi négociant du lieu; et l'accueil qu'il nous fit ne céda pas à celui que nous avions trouvé à Måsö.

Nous achetâmes ici quelques oiseaux aquatiques comme l'Alca Alle, l'Alca arctica, l'Alca pica, l'Anas mollissima (Eyder) etc.

Il y avait auprès de toutes ces habitations de petits potagers bien soignés, mais ils ne produisaient que des pommes de terre, des choux bruns et des groseilles.

Après notre départ de Hammerfest, nous regagnâmes bientôt les lieux par où nous avions passé, et au soir du cinquième jour depuis notre départ d'Alten, nous y fumes de retour. La joie que témoignèrent nos hôtes en nous voyant arriver, prouvait combien notre course avait été hazardeuse. Mais en exceptant un seul moment au passage du Hvalefjord, la faveur constante du sort nous avait épargné jusqu'à la moindre apparence de danger.

Notre premier soin fut maintenant de nous procurer des gens pour transporter notre bagage. Après avoir fixé le départ au cinquième jour depuis notre arrivée, nous depêchâmes d'abord un lapon à Kautokeino, où l'on avait promis de nous envoyer des bateaux jusqu'à l'embouchure du ruisseau de Koinosjocki. Pendant ces jours de repos, je fis plusieurs promenades pour voir le pays, et l'Amtman Mr. de Sommerfelt me conduisit à Altengaard, habitation appartenante à sa charge, et dont j'ai déjà parlé.

C'était le plus beau jour du monde. Les coteaux étaient couverts de Linnæa borealis,

petite fleur charmante, qui remplissait l'air d'une odeur délicieuse. La seule vue de cette plante rappelle l'homme célèbre dont elle porte le nom. Je l'ai vu ce grand homme dans ma première jeunesse, et son souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. Un jour il avait invité quelques jeunes étudians d'aller à sa petite campagne près d'Upsal, pour y herboriser à loisir. J'eus le bonheur d'être du nombre. Nous le trouvâmes au milieu d'une belle prairie, vêtu d'une robe de chambre de soye verte, et portant une calotte de velours au lieu de la perruque: couché sur le gazon et ayant étendu la main sur l'herbe, approche mon enfant, me dit il, combien de plantes différentes crois tu que je couvre de ma main? Je dis un nombre au hazard. Il en trouva bien d'avantage, et les ayant nommées, il ajouta: juge par-là, mon ami, du nombre des plantes qui croissent sur la surface de la terre, et combien doit être grand l'Etre qui les a créées. En me rappelant la douceur de ses regards qui peignaient le calme de son ame, le son de sa voix qui encourageait des enfans timides à la vue d'un grand homme, je sens mes yeux se mouiller de larmes délicieuses, et quoique plus de trente ans se soient écoulés depuis, je crois voir encore l'aimable Linné *).

*) On reproche à Gustave III d'avoir laissé vendre les collections de Linné à un anglais; il faut dire aussi que ce Prince, averti de cet achât par le Comte de Creutz, son premier ministre, envoya un courier à

51. Altengaard habitation de l'Amtman de la Laponie Norvégienne.

L'habitation d'Altengaard est située sur le rivage de la mer dont on ne voit qu'une baye resserrée par un rang de montagnes. Vis-à-vis de la maison paraissaient les traces d'une cascade qui manquait d'eau dans ce moment, mais on m'assura que celà n'arrive que rarement, et j'ai cru ne pas manquer à la vérité, en représentant ce qui existe la plupart de l'année. Cependant je dois ajouter que c'est la seule fois dans tout l'ouvrage, que j'ai pris cette liberté. L'avant-scène était couverte d'un bois de bouleaux et de pins assez riches. La maison paraissait triste et déserte, et nous fîmes bien, de ne pas nous y arrêter longtems. Il est des souvenirs que ni le tems ni la dissipation n'effacent jamais.

52. Fleuve d'Alten, près de son embouchure.

A quelque distance d'Altengaard est l'embouchure du fleuve d'Alten. Avant de porter le tribut de ses ondes à la mer, il s'élargit considérablement, et embrasse un nombre de petites îles, dont les formes variées, les eaux qui les séparent, et un rang de monts sourcil-

Gothembourg pour les réclamer; mais il arriva trop tard. Ces collections sont précieuses pour l'intelligence des déscriptions que Linné a faites dans son système, d'après les mêmes individus dont elles sont composées.

leux dans le lointain, forment un ensemble assez pittoresque. Je dessinai ce paysage du haut d'une colline, qui se termine vers le fleuve par une pente très rude; le sable y roule avec bruit jusqu'au rivage, sans autre impulsion, que celle d'un vent très doux, et quelquefois de son propre poids.

Avant de quitter ces contrées, je fis encore une course pour voir l'habitation de Talvig, avec l'Amtman, qui m'y conduisit dans sa chaloupe. Mr. A** y était allé le jour précédent.

53. Talvig, foire de Lapons. 22 Juillet.

Talvig est situé environ à un demi mille Norvégien d'Alten, à l'occident de la baye Altenfjord, et sur les bords d'une petite anse, qui forme un port très commode. On y voit une église, et dans ce moment il y avait une foire; c'est à cette occasion que l'Amtman rend la justice aux Lapons, rassemblés pour débiter leurs denrées.

Un cahos de grandes montagnes entassées les unes sur les autres et cachant leurs sommets dans les nues; une belle cascade qui se précipite du haut de ces montagnes, et devient ensuite un ruisseau, qui, semblable au Nil en miniature, forme un Delta avant de se décharger dans la mer: une quantité innombrable de bateaux qui couvraient le golfe: voilà les objets qui rendaient frappant ce paysage, animé

par plus de quatre cents Lapons fourmillant sur le rivage.

Il y avait sur le ruisseau un petit ponceau de la largeur d'une seule planche; cependant c'était pour nous un objet bien nouveau.

A cette foire les Lapons viennent régler leurs comptes avec les négocians; l'état où les réduit l'eau de vie dont ils sont copieusement régalés, les rend peu capables de veiller à leurs intérêts, et on prétend que souvent cette foire emporte le fruit des travaux de toute l'année: juste punition de leur incontinence et de leur brutalité.

Voici en peu de mots l'histoire du commerce de la Laponie Norvégienne, et dont les détails se trouvent plus au long dans l'ouvrage de Mr. Pontopidan.

En 1702 la couronne de Dannemarc céda ce commerce à une compagnie de douze ou seize marchands de Bergen, ville de Norvège, avec des droits exclusifs. Après en avoir joui douze ans, la compagnie prétendait avoir fait des pertes, et les habitans se trouvaient ruinés, leurs dettes montaient en 1714 à 61,348 Riksdalers de Dannemarc. La compagnie ayant donc refusé de prolonger le contrât, une ordonnance de 1715 donna pleine liberté aux bourgeois de Trondheim, de Bergen et des établissemens sur les côtes, de trafiquer en Laponie, et pendant

les treize années que subsista cette ordonnance l'état des habitans fut amélioré au point, qu'a la fin de cette époque ils n'avaient que 3500 R:drs de dettes sur 1100 familles laponnes et 1000 colons. Malheureusement trois négocians de Copenhague, Jacob Severin, Oluf Bach et Rasmus Sternberg, eurent le crédit de se procurer en 1728 un privilége royal, par lequel ils jouirent d'un monopole ruineux pour le pays, jusqu'en 1741. Les habitans avaient alors contracté 40,000 R:drs de nouvelles dettes, et la compagnie prétendait encore avoir fait des pertes. Le commerce se fit depuis pour le compte de la couronne; le pays fut encore plus appauvri, et la couronne perdit en cinq ans 22,579 R:drs. En 1746 la compagnie d'Islande se chargea de ce commerce pour 25 ans, mais s'en dédit en 1759, après sept bonnes années et six mauvaises. On croit que tout bien compté cette compagnie doit avoir trouvé du profit, malgré les pertes qu'elle prétendait avoir faites; mais ce qui est très sûr, c'est que les habitans furent réduits à une misère extrême. Le gouvernement ayant alors mis à l'encan le commerce du Finmark et personne ne s'étant présenté pour l'entreprendre, il se fit encore pour le compte de la couronne jusqu'en 1764. La compagnie générale du commerce, *Det Almindelige Handelscompagnie*, obtint en 1765 un privilége de 20 ans, à commencer de l'année suivante, moyennant 7000 Riksdalers par an, payables à la couronne, somme qui avait été

accordée auparavant à la même compagnie pour les voyages du Grœnland et pour l'entretien des missionaires au *Straat David*. Oluf Bach que nous venons de nommer prit part à l'entreprise et en fut nommé le directeur. En 1773 la compagnie demanda d'être libérée du contrât, et la couronne se chargea encore une fois de l'entreprise. Pendant cette époque il y eut beaucoup de changemens, et on fit plnsieurs tentatives pour améliorer l'état des habitans, mais ce fut en-vain, et leur misère s'augmenta de jour en jour.

Enfin en 1787 sous le ministère du Comte de Bernstorff, le commerce du Finmark fut déclaré libre, et depuis ce tems tout a changé de face. Les Lapons ont acquitté la plupart de leurs dettes, et sans leur passion effrénée pour l'eau de vie, il y a lieu de croire, qu'ils ramasseraient bientôt des richesses. C'est la seconde fois qu'on a éprouvé dans ce pays la grande utilité de la liberté du commerce, et on attribue à Mr. Colbjörnsen la gloire d'avoir fait sentir cette vérité.

La Laponie Norvégienne contient 1260 milles quarrés de Norvège, dont 200 en terres et 1060 en golfes de la mer, lacs ou rivières. Il y a dix établissemens de commerce: savoir Kjelviig, Maasöe, Hasviig, Loppen, Hammerfest, Alten, auquel appartient celui de Talviig, Wardöe, Wassöe, Kjöllefjord, Thanen. Il y a eu des années où ces établissemens ont exporté plus

plus de 150,000 lispond de poisson sec ou salé. En 1788, dernière année où ce commerce se fit pour le compte de la couronne, la somme de l'exportation monta jusqu'à 42,376 R:drs 76 sk. Danois, et celle de l'importation à 21,591 R:drs 73 sk., ce qui prouve un gain considérable, mais qui fut emporté totalement par les fraix extraordinaires et les faux fraix.

Enfin, étant de retour à Alten, il nous fallut songer au voyage qui nous restait à faire pour retourner à Torneâ, ce qui fait environ 78 milles de Suède ou 546 d'Angleterre. Nous avions trouvé des hommes pour porter le bagage, et des bateaux nous attendaient sur le fleuve à un quart de mille d'Alten. Le 24 à 4 heures après midi nous partîmes, après avoir pris congé de nos hôtes Mr. Norager et son épouse, qui nous avaient comblés de politesses. L'Amtman était resté à Talviig, où nous l'avions quitté avec beaucoup de regret. En nous acheminant sur un petit sentier, nous nous retournâmes vers le nord, pour voir encore une fois cette mer terrible, qui nous avait traités si favorablement pendant notre course au Cap Nord. Ayant atteint le fleuve, nous nous embarquâmes pour le remonter aussi loin qu'il serait possible. L'extrême beauté des rivages, les ondes argentées roulant doucement sur un fond de sable et réfléchissant la belle verdure des bosquets: le chant animé des oiseaux: tout

conspirait à nous faire oublier que nous allions nous enfoncer dans des déserts immenses; mais peu à peu les rivages devinrent plus escarpés et nous nous vîmes enfin tout-à-fait entourés de montagnes.

54. Fleuve d'Alten au milieu des monts Fjällen. 25 Juillet.

L'on ne saurait se défendre d'éprouver un sentiment d'horreur à la vue des énormes rochers qui s'élèvent presqu'à pic des deux bords du fleuve; souvent nous en vîmes qui étaient suspendus sur nos têtes, et qui menaçaient de nous ensevelir sous leurs ruines; les eaux unies comme une glace, réfléchissaient leurs formes hideuses, ainsi que la voûte des cieux, et paraissaient un abime immense. Nos bateliers découvrirent un ours qui ayant été s'abreuver des eaux du fleuve, se promenait sur le rivage; ils voulurent nous le faire observer; mais avant que nous pussions comprendre ce qu'ils voulaient dire, l'ours effrayé à la vue du bateau, s'était enfoncé dans les broussailles, et nous ne pûmes le voir, tant était constante la fatalité qui nous refusait des plaisirs de ce genre.

Nous mîmes pied à terre dans cet endroit, et nous y passâmes la nuit à la belle étoile. Tandis que les autres dormaient, je promenais mes regards sur les objets imposans qui nous entouraient, en écoutant le chant mélancholi-

que du rossignol hyperboréen. Bientôt un renard vint se désaltérer dans le fleuve, après quoi il se joua tranquillement sur le rivage. Je n'étais pas d'humeur à faire du mal à des êtres vivans; comme ce renard était de couleur ordinaire, je le laissai s'amuser en paix et je fus récompensé de ma clémence par le plaisir de voir ses sauts et ses bonds vraiment comiques; ils étaient causés apparemment par les piqûres des moucherons, dont il y en avait une grande quantité.

La course du jour suivant fut bien riche en vues pittoresques; la hauteur des montagnes allait toujours en augmentant, et c'était un changement continuel d'objets les uns plus frappans que les autres.

55. Cascade de Pursoronka près de fleuve d'Alten. 26 Juillet.

La cascade appelée Pursoronka est à quatre milles d'Alten ou à peu près; la hauteur paraît de 60 à 70 toises. Ces eaux tombent du haut d'un rocher semblable aux murs d'un ancien château. Le cours du fleuve suivant à peu-près une ligne droite, j'avais vu déjà longtems ce rocher remarquable et je l'avais dessiné deux fois sans me douter de la chute. Nos bateliers étant fatigués, nous traînâmes à terre nos bateaux et dînâmes avec beaucoup de plaisir sur le rivage vis-à-vis de la cascade.

56. Cascade de Wähännäjock vue de loin.

Ayant avancé encore un demi-mille nous fumes bientôt frappés du plus beau spectacle que nous avions vu pendant tout le cours du voyage. Du haut d'une montagne dont le sommet disparaît au milieu des nuages, se précipite un ruisseau appelé Wähännäjock. D'abord il ne paraît qu'une légère vapeur ou un tourbillon de fumée qui suit le côté de la montagne: bientôt on distingue plus clairement la chute de l'eau qui se partage en plusieurs branches, et tombe ensuite perpendiculairement d'une hauteur de 60 à 70 toises en se détachant du rocher, qui probablement avait été excavé par la violence du torrent pendant le dégel. A quelque distance de l'endroit où l'eau quitte le rocher, elle se dissout en pluie et se rassemble par la résistance de l'air à des intervalles égaux, en forme de socs de charrue; enfin s'étant réunie au pied du rocher elle descend par degrés et va se perdre dans le fleuve. Ce qui ajoute aux charmes de ces lieux, c'est que cette eau ne le cède ni en fraîcheur ni en pureté aux plus célèbres fontaines.

57. Cascade de Wähännäjock vue de près.

En s'approchant de la cascade, on n'en voit plus que la partie inférieure, dont les beautés deviennent plus frappantes quand on les observe en détail. Quelques arbrisseaux ornent

par-ci par-là l'énorme rocher dont l'excavation presque régulière ressemble au fond d'une voûte immense, et il y a deux ou trois pieds d'intervalle entre la cascade et le rocher. Deux belles plantes qui croissaient entre les pierres au pied de la chute, me parurent dignes d'être observées avec le paysage qu'elles embellissaient. C'étaient l'Angelica archangelica et le Lythrum salicaria. Ce fut avec beaucoup de peine que nous quittâmes enfin ces lieux délicieux, dont peu de mortels ont jamais approché, et qui étaient inconnus même à nos conducteurs. Aussi ne savaient ils les noms qu'ils nous indiquèrent, que par la connaissance du cours des ruisseaux sur le haut des montagnes.

58. Cascade de Jatkojock près fleuve d'Alten.

Après la cascade de Wähännäjock il fallait de grands objets pour nous frapper; cependant un demi-mille plus loin nous fumes agréablement surpris en voyant deux belles chutes de cent toises de hauteur ou environ, vis-à-vis l'une de l'autre, des deux côtés du fleuve. Comme il n'y avait pas d'endroit, même sur l'eau, d'où j'aurais pu les voir ensemble pour en former un tableau, je les dessinai séparément; mais pour ne pas trop répéter des objets du même genre, je n'ai gravé que celle de Jatkojock, que nous avions à la droite, et qui était la plus frappante. L'autre vient d'un lac

sur les montagnes, d'où le ruisseau de Koinos-jocki tire sa source du côté opposé.

J'ai déjà dit que nous avions résolu de suivre le fleuve aussi loin qu'il serait possible, et jusqu'ici nous n'avions trouvé d'autres difficultés que des rapides peu considérables, il y en avait un où, soit par l'effet des ombres, soit par la forme des rochers ou par la direction de leurs crévasses, la surface des eaux paraissait avoir une pente en avant du bateau; les vagues qui s'avançaient en sens contraire, paraissaient remonter au lieu de descendre, et je tâchai en-vain de démêler la cause de cette apparence optique, ce qui aurait été assez intéressant pour un dessinateur.

Le fleuve était toujours comme resserré entre deux murs, peut-être de 100 à 150 toises de hauteur, et souvent jusqu'au double; le caractère des paysages devenait de plus en plus sombre et effrayant.

59. *Cataracte du fleuve d'Alten.*

Non loin des deux cascades que je viens de nommer, il y a une cataracte insurmontable, que nous appelâmes le *non plus ultra.* A gauche du fleuve on voit une caverne hideuse dans un rocher tout noir, et à la droite s'élève presqu'à pic une montagne de sable, au pied de laquelle est la cataracte. En cas qu'il eut

été possible de franchir cet obstacle, il était essenciel de savoir s'il y aurait moyen ensuite de résister au courant soit en poussant des perches contre le fond, soit en faisant traîner le bateau par des cordes. Le fleuve formant un angle au dessus de la chute, il fallut donc gravir une partie de la montagne de sable pour voir au delà; entraînés par la curiosité nous y montâmes sans songer aux dangers de la descente. Je m'assurai bientôt que les rivages n'y sont que des rochers à pic, et que le fleuve étroitement resserré, y est trop profond pour qu'on puisse y trouver un appui. Ainsi, même après avoir passé la cataracte, nous n'aurions pu essayer d'avancer sans un danger évident d'être entraînés par le courant. Après en avoir vu assez, je voulus commencer à descendre; mais il était impossible de fixer les pieds; le sable et les cailloux qui se détachaient, tombaient dans la cataracte, et en regardant le précipice il me prenait une espèce de vertige, qui dans ces occasions est bien dangereux. Heureusement je me tenais encore attaché aux branches d'un petit bouleau croissant dans le sable, faible appui auquel je n'osais trop me fier. Je priai donc Mr. A** qui était un peu moins avancé, de tâcher de descendre et de me jeter ensuite une des cordes qui servaient à trainer les bateaux; en attendant j'appelais les bateliers, mais le bruit de la cataracte les empêchait de m'entendre. Un d'eux s'étant avancé par hazard, s'apperçut enfin de mon embarras,

et vint à mon secours en creusant avec les mains, des trous dans la terre, où il mettait ensuite les pieds. Etant parvenu jusqu'à moi, il plaça mes pieds dans ces trous, et nous arrivâmes heureusement au rivage. Alors ayant pris l'un des bateaux, je m'en allai dessiner les cascades, dont on voit l'une dans la Planche 5o. En attendant Mr. A** ne voulant pas encore abandonner l'espoir de remonter la cataracte, prit l'autre bateau; quelquesuns des bateliers marchant sur des débris de rochers qui couvraient le rivage, se mirent à le traîner par des cordes; mais la violence des eaux rendit vains tous leurs efforts, et il fallut renoncer à l'entreprise, ce qui nous causa beaucoup de regret. Notre but était de découvrir une possibilité de traverser en bateau la chaine des montagnes, ce qui aurait été un grand avantage pour le commerce de la Laponie.

Enfin il fallut laisser là les bateaux, et s'avancer à pied jusqu'a l'endroit où nous en devions trouver d'autres. D'après la carte, cette marche devait être environ de deux milles, et nous la commençames à deux heures après midi. D'abord nous eumes à gravir des hauteurs immenses et si escarpées, qu'en marchant des pieds et des mains, on pouvait à peine se soutenir. Les Lapons qui portaient des fardeaux quoique légers, ralentissaient la marche, malgré leurs grands efforts et leur extrême hardiesse.

esse. Enfin étant parvenus au sommet de ces hauteurs, nous trouvâmes moins de difficultés, mais en revanche un vent très froid et une pluie continuelle nous incommodaient beaucoup; et nos conducteurs qui se croyaient très sûrs du chemin, prirent trop à la droite, de sorte qu'ayant marché près de six heures, nous ne savions plus où nous étions. Nous prîmes donc à gauche, et à minuit nous découvrîmes la pointe de rocher qu'on voit dans le lointain de la Planche XXXIII. Nous avions avancé un mille et demi trop au sud, et il fallut rebrousser chemin pour trouver la cascade de Koinosjocki, où devaient nous attendre les bateaux de Kautokeino. Le vent et le froid avaient augmenté beaucoup, et la pluie s'était changée en neige sur le haut des montagnes. Nous avions marché dix heures, les porteurs du bagage commençaient à se décourager, et il n'y avait pas moyen de reposer, car tout le terrein était couvert d'une mousse très haute et remplie d'eau. Moyennant de l'eau de vie, nous ranimâmes leur courage, et les fimes reprendre la marche. A cinq heures du matin, les forces commençaient à nous manquer, et nos conducteurs se disputaient, s'il fallait aller en avant ou en arrière. Mr. A** et moi ayant dirigé la course au moyen de la carte et de la boussole, nous étions sûrs de ne pas nous être égarés; mais tous les autres prétendaient le contraire

et déjà la troupe commençait à se débander, chacun voulant suivre son avis. Pour moi je m'avançait tout seul à l'orient, où je savais devoir trouver le fleuve. Enfin à six heures à peu près je découvris un ruisseau qui me paraissait celui de Koinosjocki; ayant bu de cette eau délicieuse dont je reconnus d'abord le goût et la fraîcheur, je tirai des coups de fusil pour rassembler nos compagnons. Ayant traversé un taillis de bouleaux en suivant le ruisseau, nous découvrîmes bientôt le pic élevé, et la cascade qu'on voit dans la Planche XXXV. Alors ce ne fut qu'un cri de joie, et nous descendîmes jusqu'au rivage. Mr. A** qui avait très bien soutenu les fatigues de la marche, se coucha sur le sable ayant la tête sur une pierre, et s'endormit, quoique exposé à la pluie qui ne discontinuait pas. Pour moi je fis dresser notre tente et allumer un bon feu pour nous sécher un peu et pour cuire du chocolat, après quoi j'allai à regret éveiller Mr. A** qui jouissait d'un sommeil délicieux, mais probablement nuisible à cause du froid et de l'humidité. Bientôt nous nous endormîmes tous, quoique encore bien mouillés. Vers le soir, nous étant reveillés, nous voulûmes essayer de marcher, mais nous ne pouvions presque pas remuer, et nos genoux restaient courbés comme ils l'avaient été pendant le sommeil; ce qui n'était pas étonnant, car nous avions fait pour le moins six milles de Suède en dix huit heures,

et pendant que les Lapons se reposaient, nous avions souvent couru à la chasse des pluviers.

Après avoir pris un peu de nourriture, nos Lapons d'Alten vinrent demander leur payement, disant qu'ils voulaient retourner chez eux. Nous les priâmes de rester encore un jour, pour voir si les bateaux n'arriveraient pas; mais ils refusèrent tous excepté deux, qui ne voulurent pas nous abandonner. Pour arriver à Kautokeino il nous restait à traverser un désert montagneux de dix milles en ligne droite, et il était fort incertain si le passage serait pratiquable. Les bateaux auraient dû arriver déjà le jour précédent, et nous nous trouvions dans un cas beaucoup plus difficile que sur l'île de Kintesari; mais aussi étions nous maintenant plus aguerris et plus accoutumés à vaincre des difficultés. En attendant nous nous promenions sur le rivage, pour nous dégourdir un peu les jambes.

Vers minuit Mr. A** pria l'un de nos deux fideles Lapons d'aller cueillir de l'Angelica près de la cascade; et à peine avait il gravi la montagne, qu'il revint sur ses pas, courant à toutes jambes, nous annoncer qu'il voyait venir deux bateaux. C'étaient les notres; et ayant récompensé nos Lapons, nous partîmes à l'instant. Cette course fut très heureuse, nous avions un vent assez frais et favorable, de jeunes bouleaux coupés avec leurs feuilles nous tinrent lieu de voiles et de mats. Malgré un

courant contraire et plusieurs cataractes à remonter, nous arrivâmes à Kautokeino avant le soir du jour suivant 28 Juillet.

Là nous revîmes le maître d'école, qui avait juré que ni lui ni aucun de ses descendans, s'ils voulaient suivre ses conseils, ne se chargeraient de porter des fardeaux au delà des montagnes. Nous étant reposés un jour, et ayant trouvé des hommes pour le transport du bagage, nous reprîmes notre course. Les petites rivières que nous avions passées en partant après avoir quitté le fleuve de Muonio, manquaient d'eau maintenant, et il nous fallait aller à Enontäkis en traversant à pied un désert de neuf milles. Le premier jour nous fîmes quatre milles et passâmes la nuit près d'une pierre qui marque la frontière entre la Suède, et la Norvège. On y voit les noms d'Adolphe Frédéric, Roi de Suède, et de Frédéric V, Roi de Dannemarc. Cette pierre a été érigée en vertu du traité entre les deux Puissances, en 1751.

Comme nous étions arrivés en cet endroit bien avant dans la nuit, nous ne partîmes le jour suivant qu'à midi. Aucun de nos conducteurs n'avait fait ce voyage en été; ainsi nous fumes obligés de bien examiner la course qu'ils nous indiquaient, d'après la carte et la boussole. Le pays est plat en général, mais par-ci par-là s'élèvent des montagnes assez hautes et

isolées. Tantôt nous avions à traverser de vastes marais, qui auraient été impraticables, sans la grande sèchéresse de cette année: tantôt le sol couvert de mousse de rennes rendait la marche plus agréable. Ces plaines immenses sont souvent tont-à-fait dénuées d'arbres, et s'il y en a, ce ne sont que des bouleaux très rares et très minces. Soit que les fontaines fussent inconnues à nos conducteurs, soit qu'il n'y en avait pas du tout, nous souffrîmes ce jour de la soif. Un ruisseau que nous trouvâmes, était si bourbeux, que nous ne pûmes nous y désaltérer; la vue d'un lac nous réjouit d'abord; mais je trouvai bientôt que l'eau était remplie d'œufs de grenouilles ou de quelque autre animal, et ces œufs étaient si transparens qu'ils ne paraissaient pas dans l'eau; Mr. A** voulut essayer d'en boire, mais il ne put non plus l'avaler. En ayant versé un peu sur la mousse de rennes, nous vîmes une quantité de petits globules de la grandeur des pois et brillans comme des diamans; ne connaissant pas les qualités de ces œufs, il nous fallut abandonner l'espoir de nous désaltérer; heureusement nous trouvâmes bientôt un marais tout couvert de Rubus chamœmorus, en suédois *Hjortron*, fruit assez raffraîchissant.

Plus nous avancions, et plus le terrein devenait aride; ayant marché à peu près quatre milles, les Lapons se découragèrent et ne voulurent plus avancer; mais comme il n'y avait

en cet endroit ni eau ni arbres, et la carte indiquant que nous devions bientôt trouver le fleuve de Muonio ou une petite rivière qui s'y décharge, nous nous efforçames des les encourager, ce qui nous réussit enfin par le moyen ordinaire de l'eau de vie, dont nous avions encore assez pour une ou deux fois. Bientôt nous trouvâmes une hauteur assez considérable pour que nous pussions de son sommet découvrir tout le pays d'alentour; et nous crûmes démêler dans le lointain la tour d'une église, qui devait être celle d'Enontäkis; mais il était aussi probable que ce fut un arbre; et le soleil s'étant caché dans les nuages, il fut impossible de retrouver l'objet qui nous avait tant réjouis. Cependant comme ce point paraissait convenir avec ce que nous indiquaient la carte et la boussole, nous y dirigeâmes notre marche. Quelques sentiers que nous apperçûmes au milieu de la mousse, ranimèrent d'abord notre espoir; mais nous découvrîmes bientôt qu'ils étaient formés par les traces des rennes sauvages, et qu'ils se perdaient dans des marais. Enfin à une ou deux heures du matin, nous trouvâmes la rivière *), mais comme il n'y avait des arbres qu'à l'autre bord, nous la passâmes au gué. Enfin ayant allumé un grand feu pour sécher un peu nos habits, qui avaient été bien mouillés à ce passage, et ayant pris quelque

*) Après que la carte était déjà publiée, j'ai su du curé d'Enontäkis, que cette rivière s'appelle Jetajocki.

nourriture, nous nous couchâmes sur la terre, sans nous donner le tems de dresser la tente.

Notre sommeil fut d'autant plus délicieux, que le soleil n'éclairait plus le milieu de la nuit, et que d'épais nuages couvraient le crépuscule, qui ne disparaissait pas encore pendant le court espace de son absence. Après avoir vu cet astre trois ou quatre semaines de suite, les yeux se fatiguent de son éclat, qui même pendant le sommeil perce au travers des paupières, et l'obscurité fait alors un plaisir, qu'on ne saurait s'imaginer sans l'avoir éprouvé.

Le jour suivant, nous reprîmes la marche, incertains si nous ne devions pas errer encore quelque tems dans ces déserts; mais à peine avions nous fait un mille, qu'en sortant d'un petit bois de bouleaux, nous découvrîmes l'église d'Enontäkis. On s'imagine bien que nous doublâmes le pas pour arriver à cet endroit, où devaient finir nos fatigues; car delà jusqu'à Torneå, on peut descendre les fleuves sans interruption. Mr. Grape, curé de l'église, venait de partir au moment de notre arrivée, pour visiter quelques habitations aux extrémités de sa paroisse. Deux voyageurs anglais, Mrs. Clarke et Crips, qui s'étaient arrêtés quinze jours à Enontäkis, à cause d'une indisposition, venaient aussi de partir, et ce ne fut qu'à Uleåborg que nous eûmes le plaisir de les voir.

60. Eglise d'Enontäkis dans la Laponie Suédoise. 1 Août.

L'église d'Enontäkis est située à 68 degrés 39 min. 30 sec. de latitude, 40 degrés de longitude, sur les bords du fleuve de Muonio, au milieu d'une belle plaine, coupée par quelques lacs ou rivières, qui paraissent dans le lointain, et bordée enfin par une chaine de montagnes, dont quelquesunes sont du premier rang. Nous y trouvâmes quelques pins, arbre que nous n'avions pas vu depuis le pied nord des alpes boréales et les bords de la mer glaciale.

J'ai déjà fait mention de tout ce qu'il y a de plus remarquable dans ces contrées en parlant des observations nouvellement communiquées à l'Académie des Sciences par Mr. Grape. Nous partîmes vers le soir en bateaux sur le fleuve de Muonio et retrouvâmes bientôt les lieux que nous avions déjà parcourus; ce fut un vrai plaisir de descendre des cataractes, remontées avec tant de peine et d'autres qu'il avait été impossible de remonter. Enfin ayant revu nos amis, à Kolare, où la belle Christine voulut aider à ramer notre bateau jusqu'à ce que nos trouvassions en chemin un des hommes qui manquait: à Kengis, où l'on nous attendait avec inquiétude: à Öfver-Torneå, à Torneå, et enfin à Uleåborg, où l'on nous revit avec joie, après avoir commencé à craindre que nous n'eussions péri dans les déserts, nous partîmes

partîmes pour Stockholm, où nous fumes de retour après six mois d'absence.

Au lieu de finir par des réflexions, auxquelles le lecteur judicieux saura bien suppléer lui-même, je dois réclamer son indulgence pour l'un des graveurs, qui n'avait jamais exercé cet art avant d'entreprendre cet ouvrage, et qui s'y est vu forcé pour éviter un rétard incalculable. En y ajoutant que les gravures sont toutes fidèlement calquées sur les seuls desseins originaux, et en rappellant au lecteur que ce graveur novice est la même personne que le voyageur, le dessinateur et l'écrivain, j'ose espérer que l'ensemble de ces efforts le rendra moins sévère sur les défauts de l'ouvrage en détail, et que l'intérêt qu'inspirent des pays peu connus, en pourra communiquer un peu à la simple description que je viens d'en donner.

Fautes à corriger:

pag.	7	ligne 17	le font, l. se font.
—	11	— 9	son, l. sont.
—	28	— 20	Stringa, l. Tringa.
—	39	— 14	fonds, l. fond.
—	44	— 11	reunissent, l. reunissant.
—	105	— 7	il, l. ils.
—	121	— 18	la, l. le.
—	173	— 22	l'on avait, l. l'on n'avait.
—	185	— 28	impossibles, l. impossible.
—	210	— 3	avançait, l. avançai.

RETURN TO ➡ **CIRCULATION DEPARTMENT**
202 Main Library

NRLF

LOAN PERIOD 1 **HOME USE**	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

Renewals and Recharges may be made 4 days priar to the due date.

Books may be Renewed by calling 642-3405

DUE AS STAMPED BELOW

SENT ON ILL

AUG 2 4 1995

U. C. BERKELEY

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
BERKELEY, CA 94720

FORM NO. DD6

BASB
2689